l'Avant-Scène

JOURNAL DU THÉATRE

Dans ce numéro :

THEATRE DU GYMNASE

ADORABLE JULIA

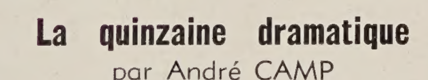
Trois actes et cinq tableaux de
Marc-Gilbert SAUVAJON
d'après « **Théâtre** » de
Somerset MAUGHAM et **Guy BOLTON**

★

Une tragédie Florentine

Pièce en un acte d'**Oscar WILDE**
Adaptation
d'**Henri PIGNET**

★



La quinzaine dramatique
par André CAMP

N° 138 ★ 39, rue de Châteaudun ★ Paris (9e)



MICHEL (Maurice Teynac) à JULIA (Madeleine Robinson) : « *En tout cas tu vas faire ta sieste et tu la feras. Ne m'oblige pas à te porter dans ton lit!* » (ACTE I, 1er tableau.)



JULIA à ROGER (Jacques Pierre) : « *C'est ce qu'elles m'ont dit, mais tu leur as quand même tapé dans l'œil. Elles te trouvent du tonnerre!* » (ACTE I, 1er tableau.)

QUELQUES SCÈNES DE « ADORABLE JULIA »

(Photos BERNAND.)



ZINA (Elisa Lamothe) : « *Etrange détachement Michel... Vous en parlez comme si vous ne l'aimiez plus.* » (ACTE I, 2e tableau.)



JULIA à JEAN-PAUL (Daniel Ceccaldi) : « *N'aie pas de remords, surtout, ça te va mal. Tu sais bien que les comédiennes n'attachent que très peu d'importance à l'amour.* » (ACTE II.)

THÉATRE DU GYMNASE

Directrice : M[me] Paule ROLLE

Trois actes et cinq tableaux
de Marc-Gilbert SAUVAJON

D'après « Théâtre »
de Somerset MAUGHAM
et Guy BOLTON

Mise en scène
de Jean WALL

ADORABLE JULIA

DISTRIBUTION

PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCENE

PIERRE	René GÉNIN
Baron WEILL-AMAURY	FERNAND-FABRE
Michel GOSSELIN	Maurice TEYNAC
Julia LAMBERT	Madeleine ROBINSON
Roger GOSSELIN	Jacques PIERRE
Jean-Paul FERNOIS	Daniel CECCALDI
Zina DEVRY	Elisa LAMOTHE
ÈVE	Claire GÉRARD
Chris VALLAMONT	Ginette PIGEON
Le Régisseur	Gabriel GOBIN
Le Concierge	Gaston CLADEL

★

Cette pièce a été jouée pour la première fois
au Théâtre du Gymnase le 20 septembre 1954

« Il y a un coin du monde où nous nous retrouverons toujours et qui s'appelle Théâtre »... dit notre héroïne.

Ces quelques mots pourraient suffire à présenter la pièce. A vrai dire, je crains que les amateurs d'histoires compliquées n'y trouvent pas leur compte. C'est l'aventure toute simple d'un couple de comédiens célèbres qui s'aperçoivent un jour que leur seule gloire les unit encore et qui, tout aussi brusquement, comprennent que cela ne suffit pas pour vivre.

Ce « besoin d'ailleurs » qui est l'ennemi patient de l'amour terrestre, prend chez eux une forme particulièrement aiguë. Le travail épuisant du théâtre et l'habitude qu'on y prend de porter devant le public les plus secrets débats les ont débarrassés à jamais de toute hypocrisie et du goût des précautions oratoires.

Ne pensez pas pour autant qu'ils soient différents de nous. Exprimées autrement que les nôtres, leurs angoisses restent les nôtres. Derrière chaque apparence humaine, il y a toujours la même humanité.

Adorable Julia *est une pièce d'amour. D'amours, devrais-je écrire. Ils sont, en effet, plusieurs à déchirer Michel et Julia avant que le plus fort ne triomphe, le seul au fond qui soit plus durable encore et plus grand qu'eux-mêmes.*

Pièce d'amours et pièce souriante. S'ils se font du mal et s'il en font un peu aux autres, c'est sans méchanceté.

Vous allez en juger, vous qui êtes leur juge habituel. Et fasse notre bonne étoile qu'avant de retrouver le chemin de leur cœur, ils trouvent le chemin du vôtre !

MARC-GILBERT SAUVAJON.

ADORABLE JULIA

ACTE I

PREMIER TABLEAU

Le living-room de Julia et Michel dans leur maison de Neuilly. Tous les meubles et sièges sont encombrés de manuscrits de théâtre.

Le rideau se lève sur une scène vide. On entend un coup de sonnette. Pierre traverse la scène et sort.

VOIX DE PIERRE. — Bonjour, Monsieur le Baron.

VOIX DU BARON. — Bonjour, Pierre. Ça va ? Toujours dans le parcours ?

VOIX DE PIERRE. — Dieu merci, Monsieur le Baron.

(*Entre le baron, suivi de Pierre.*)

PIERRE. — Je vais tout de suite prévenir Madame de l'arrivée de M. le Baron.

BARON. — Non. Pas Madame. Monsieur. C'est lui que je veux voir. (*Souriant.*) Voilà qui vous étonne, hein ?

PIERRE. — Je ne me permettrais pas... Monsieur est justement dans son bureau avec son avocat... enfin, avec le secrétaire de son avocat. Je vais prévenir Monsieur... (*Comme le baron cherche des yeux où s'asseoir, tous les sièges étant envahis par des piles de manuscrits jetés en vrac, Pierre débarrasse rapidement un fauteuil.*) Que M. le Baron m'excuse. Chaque fois qu'ils cherchent une nouvelle pièce, c'est la même chose ! Ah ! le théâtre...

BARON. — L'autre est déjà finie ?

PIERRE. — Déjà ? Trois cent vingt-sept représentations en comptant celle de ce soir, c'est déjà un énorme succès par les temps qui courent, même pour eux ! On voit bient que M. le Baron ne s'occupe pas de théâtre !

BARON, *souriant.* — J'en ai commandité un, autrefois. Il était blond avec des yeux verts...

PIERRE. — Je vois. La pièce n'a pas marché ?

BARON. — Ausssi longtemps que moi. Cinq semaines.

PIERRE, *entre cuir et chair.* — Ce n'est pas suffisant pour amortir les frais. (*Le baron hoche la tête.*) Je vais prévenir Monsieur... (*Il va vers la porte du bureau, frappe au battant, et entrouve la porte du bureau.*) M. le baron Weill-Amaury est là, Monsieur. Il demande à vous voir.

VOIX DE MICHEL. — Moi ? Vous êtes sûr ? Je viens ! (*Il entre.*) Comment va, mon cher Baron ? (*Ils se serrent la main.*) C'est une blague, naturellement ?

BARON. — Bonjour, Michel. De quelle blague parlez-vous ?

MICHEL. — Ce n'est pas pour moi que vous venez ?

BARON. — Mais si, justement.

MICHEL, *riant.* — Merveilleux ! C'est ce que nous appelons un coup de théâtre.

BARON, *nerveux.* — Oh ! je vous en prie, Michel !... Chacun sait que vous avez beaucoup d'humour, mais ce n'est peut-être pas le moment rêvé pour en avoir. Il s'agit de Julia.

MICHEL. — Ah ! bon. Aussi, je me disais... C'est très très grave ?

BARON. — N'exagérons rien. C'est important, voilà.

MICHEL. — Donc vous pouvez le dire assis ? Parfait... (*Il débarrassse rapidement un autre siège de ses manuscrits.*) Nous sommes en pleine chasse au chef-d'œuvre, mon cher. C'est fou le nombre de machines à écrire les mauvaises pièces qu'on peut vendre de nos jours !

BARON, *s'asseyant.* — Et ces trois actes que vous deviez ramener de Londres ?

MICHEL. — *Christine de Suède ?* C'est bien. C'est même très bien, mais ce n'est pas pour nous. Enfin, pas pour Julia.

BARON. — C'est trop petit ?

MICHEL. — C'est trop jeune. Au début de la pièce, Christine de Suède a dix-neuf ans. Julia est une grande artiste, d'accord, mais elle ne peut plus jouer un rôle de dix-neuf ans. Bien entendu, nous ne sommes pas tout à fait d'accord à ce sujet. Mais

je vous embête avec ces histoires... Racontez-moi la vôtre. (*Il s'assied sur une pile de manuscrits posés par terre.*)

BARON. — Elle est bête comme chou. J'ai giflé un garçon hier soir à mon Cercle.

MICHEL. — Allons bon ! A propos de chevaux ?

BARON. — A propos d'une femme. La vôtre.

MICHEL, *étonné, mais souriant.* — Julia ?... Grands dieux ! Il la trouvait tellement mauvaise ?

BARON, *se levant.* — Non, mais il colportait une histoire sur son compte, et je ne pouvais décemment pas le supporter... (*Il fait quelques pas.*) C'est très ennuyeux à dire...

MICHEL. — Alors ne le dites pas.

BARON, *se retournant.* — Il faut tout de même que vous le sachiez, Michel. Cet homme prétendait que lors de votre dernier passage à Bruxelles il avait vu Julia dans la rue en train de... Essayez de comprendre à demi-mot, je vous en prie !

MICHEL, *souriant.* — Dites-en au moins la moitié ! En train de quoi faire ?

BARON, *héroïque.* — En train de raccrocher un homme !

MICHEL. — Julia ?

BARON. — Julia !

MICHEL. — Dans la rue ?

BARON. — Dans la rue.

MICHEL. — C'est invraisemblable. Julia est très entourée, très courtisée, très sollicitée pour tout dire. Je ne vois vraiment pas pourquoi elle aurait besoin d'aller dans une rue.

BARON, *sec.* — Permettez-moi de vous dire que vous prenez la chose un peu légèrement !

MICHEL. — Vous n'allez pas me gifler, moi aussi, non ? J'essaye de comprendre. Julia a beaucoup de charme et les hommes se bousculent quotidiennement autour d'elle. Vous le premier.

BARON, *sec.* — J'admets que j'aime Julia. C'est un amour officiel, sans équivoque et qui, sachant qu'il n'avait rien à obtenir, n'a jamais rien demandé. Il n'a donc rien d'offensant !

MICHEL. — Vous ai-je dit qu'il m'offensait ? Je vous répète que j'essaie de comprendre. J'essaie de m'imaginer Julia sur un trottoir !

BARON. — La question n'est pas de savoir si c'est vrai ni même vraisemblable. Cet homme a-t-il dit, oui ou non, que Julia l'avait fait ? Oui ! Etes-vous, oui ou non, le mari de Julia ? Oui ! Vous savez donc ce qu'il vous reste à faire !

MICHEL. — Vous êtes merveilleux ! Qu'attendez-vous de moi, au juste ? Que je fassse irruption dans votre Cercle pour allonger les oreilles de votre ami !

BARON. — Ne l'appelez pas « mon ami », s'il vous plaît !

MICHEL. — Et que je le traîne, ensuite, au petit matin, dans une clairière humide, flamberge au vent ?

BARON. — Il me semble, oui !

MICHEL. — Ce serait stupide. Croyez-moi, votre ami s'est trompé.

BARON, *exaspéré.* — Je vous répète que ce n'est pas mon ami !

MICHEL. — Il s'est trompé quand même. Ou bien il s'agissait d'une racoleuse qui ressemble à Julia, ou bien votre a... votre type est myope comme une brique.

BARON. — Autrement dit, vous tolérez qu'on ose dire des choses pareilles sur Julia ! Parfait !

(*Julia est entrée au début de la réplique. Elle est vraiment ravissante, mais on ne lui apprendrait rien en le lui disant.*)

JULIA, *riant.* — Qui ose dire des choses sur Julia Lambert ? Bonjour, vous tous !... Bonjour, chéri... (*Elle embrasse Michel, puis se tourne vers le baron.*) Bonjour, mon ami. Alors ? Quelqu'un vous a encore dit que je jouais la comédie comme un fourneau ?

MICHEL. — Non. Il s'agissait de ta conduite, cette fois.

JULIA, *ravie.* — Michel ! C'est vrai ? Il y a encore des gens que ça intéresse ? Raconte !

BARON. — Je vous en prie ! Pas devant moi !

MICHEL. — Pourquoi ? C'est moi, le mari ! (*A Julia.*) Quelqu'un t'aurait vue dans une rue de Bruxelles en train de racoler un homme.

JULIA. — En train de racoler un homme, moi ? Oh ! chéri, comme c'est curieux ! Et qu'est devenu l'homme ?

MICHEL. — Ses jours ne sont pas en danger.

(*Ils rient tous les deux de bon cœur. Le baron n'est pas content.*)

BARON, *vexé.* — Décidément, je me demande ce que je fais ici !

MICHEL. — Ah ! oui, pardon. (*A Julia.*) Notre vieil ami estime qu'il y a là l'occasion d'un beau corps à corps.

JULIA, *au baron.* — Vous êtes fou ? Passe encore qu'on le tue, ce sera le plus bel enterrement du siècle. Mais si on me le défigure ? (*A Michel.*) Chéri, je ne veux pas que tu risques quoi que ce soit pour des bêtises de cet ordre.

MICHEL. — Mais moi non plus !

BARON. — Bon, bon, j'ai compris. Dans ces conditions...

(*L'entrée de Pierre l'interrompt.*)

PIERRE. — Que Madame m'excuse, mais le reporter de *Match* est là pour les photographies.

JULIA. — Quelles photographies ?

MICHEL. — Ils ont téléphoné hier. C'est pour leur première page. Ils veulent quelque chose en pied, à cause de tes fameuses jambes.

JULIA. — Occupe-toi de ça, tu seras gentil. Choisis dans le tas. Moi je reste avec mon petit baron.

MICHEL. — Mais ce sont tes jambes qu'ils veulent, pas les miennes ! Il faut toujours que je fasse tout, dans cette maison !

JULIA, *souriant.* — Sauf te batte en duel à mon sujet, chéri.

MICHEL. — Ça, jamais ! Il faut se lever trop tôt !

(*Il sort avec Pierre. Julia se jette sur le canapé et regarde le baron en riant.*)

JULIA. — Vous savez, c'est vrai !

BARON. — Pardon ?

JULIA. — L'homme de Bruxelles. C'est vrai.

BARON, *sursautant.* — Julia !

JULIA. — Seulement, je serais morte plutôt que de le reconnaître devant Michel. Il aurait été bien trop content !

BARON, *suffoqué.* — Content ?

JULIA. — Dès que je suis ridicule, il est ravi. Mais je ferais mieux de commencer par le commencement. Que savez-vous des grues, mon ami ?

BARON. — Moi ?... Eh bien ! mais...

JULIA. — N'en parlons plus. Personnellement, j'ai toujours pensé que c'était un métier facile. Vous balancez votre sac au bord du trottoir en tortillant des hanches, et quand un homme vous frôle vous lui sautez sur le paletot. C'est bien comme cela qu'on dit, n'est-ce pas ?

BARON. — Vraiment, je... oui, peut-être... Je ne suis pas très au courant...

JULIA. — Moi, je le suis. J'ai joué une fille des rues dans une pièce de Carco, mon cher, et il a été emballé. Il m'a dit : « Vraiment, on jurerait que vous avez fait cela toute votre vie ! » En tout cas, c'est exactement ce que j'ai fait à Bruxelles.

BARON, *ahuri.* — Mais pourquoi ? Pourquoi ?

JULIA. — A cause de *Christine de Suède*. Je venais de me disputer sérieusement avec Michel. Il prétend que je ne suis plus assez jeune pour jouer les premières scènes. Je vous fais juge ! Pensez-vous que deux pages de seize ans pourraient s'entretuer à cause de moi ? Répondez franchement ! Oui, n'est-ce pas ?

BARON. — Oui, mille fois oui !

JULIA. — Eh bien ! Michel affirme le contraire. Il dit que le public ne comprendra pas. Moi, je crois que c'est lui qui ne comprend pas le public. Enfin, passons. De toute manière, son assurance m'avait bourrée de complexes d'infériorité et je résolus de m'administrer sur-le-champ la preuve formelle que mon sex-appeal existait encore. C'était le soir, et nous étions à Bruxelles. J'étais certaine que personne ne me verrait.

BARON. — Folle et charmante Julia !

JULIA. — Pendant une heure, il ne se passa rien. Plus exactement, il ne passa personne. Puis un homme surgit. Que dis-je, un homme ! Un jeune homme ! Et plutôt bien de sa personne, je vous assure ! Je l'agrippai illico et l'entraînai dans un coin d'ombre. Et alors là, mon ami, cela a été atroce !

BARON, *haletant.* — Julia !

JULIA, *sombre.* — Il m'a demandé un autographe !

BARON, *riant.* — Juste ciel ! Il vous avait reconnue! Quel soulagement pour vous !

JULIA. — Ah ! vous trouvez ?

BARON. — Mais voyons ! Imaginez un instant qu'il vous ait vraiment prise jusqu'au bout pour une... pour une... Comment seriez-vous sortie de là, ma pauvre amie ?

JULIA. — Vous pensez bien que j'avais déjà préparé ma ligne de repli. Je lui aurais demandé cinquante mille francs belges.

BARON, *suffoqué.* — Julia, vous n'auriez tout de même pas osé aller jusque-là !

JULIA. — Vous parlez du prix ?

BARON. — Du mot, Julia ! Du geste ! Du fait de monnayer votre... votre... même pour rire !

JULIA. — Rassurez-vous, il n'en a pas été question. La preuve était faite qu'en tant que femme je ne présentais aucun intérêt pour ce garçon.

BARON. — Allons donc ! L'expérience était faussée à la base. Il vous avait reconnue. Il ne pouvait pas s'imaginer une seconde que Julia Lambert cherchait à le raccrocher !

JULIA. — Pourquoi pas ? Il n'a tout de même pas pensé que je lui avait fait de l'œil pour placer un autographe ? Regardons les choses en face, mon ami. Une constatation s'impose. Même si j'y étais forcée, je serais incapable de gagner honnêtement ma vie en faisant le trottoir. Je ne suis plus assez séduisante, voilà tout !

BARON, *riant.* — Ne soyez pas bête ! Le public vous adore !

JULIA. — Il adore la comédienne. Il paie pour m'entendre. S'il devait payer pour m'épouser, il resterait chez lui !

BARON. — Et moi alors ? Voilà dix ans que je vous aime, Julia ! D'amour ! Ah ! je vous jure que si vous étiez tombée sur moi, à Bruxelles, vous les auriez eus, votre trente mille francs belges.

JULIA. — Cinquante mille. Et puis c'est tout différent. Vous m'aimez depuis toujours. C'est devenu une question de principe !

BARON. — Une question qui n'a jamais reçu de réponse !

JULIA. — Justement ! Elle ne veut plus rien dire !

BARON. — Tenez, vous m'exaspérez à nier ainsi l'évidence !

JULIA. — Quelle évidence ? Ce qu'on me dit ? Ce qu'on écrit ? Que je suis toujours la plus jeune et la plus belle ? Ce sont de bien jolis mensonges qui font passer le temps. Puis, un beau matin, on apprend qu'une bande de nouveaux venus, qu'on supposait encore au berceau, viennent de donner une représentation de bienfaisance à votre profit !

BARON. — Julia, vous me faites du mal !

JULIA. — Et le plus effrayant, c'est qu'on ne la voit pas partir, cette maudite jeunesse ! Elle s'en va comme les gens bien élevés s'en vont des soirées où l'on s'ennuie, doucement, un à un, sur la pointe des pieds !

BARON. — Ecoutez-moi bien, Julia. Chaque âge nous apporte sa brassée de joies profondes. Vieillir n'est rien...

JULIA, *hérissée.* — Et qui vous parle de vieillir ? Je constate que je suis un peu moins jeune qu'autrefois, voilà tout ! Inutile d'en faire un drame ! Je tiens encore debout !

BARON. — Et avec quelle classe étonnante, inégalable ! Vous êtes merveilleuse, Julia. Je parle en connaisseur. Et puis vous avez Michel. Cela aussi c'est très bien. Etre les Philémon et Beaucis du Théâtre !

(*Michel est entré pendant la réplique. Il tient une liasse de photographies à la main.*)

MICHEL, *entrant.* — Mon cher, vous vous exprimez littéralement comme un chroniqueur mondain chevronné ! Bravo !

JULIA, *riant.* — Il paraît que nous sommes Philémon et Beaucis, chéri. Quelle photo leur as-tu donnée ?

MICHEL, *lui en tendant une.* — J'ai pensé à celle-ci. C'est Choura qui l'avait prise au golf de Saint-Cloud, tu te souviens ? Elle est amusante. Tu tiens ton club comme si c'était une pioche.

JULIA. — Merci de l'avoir choisie entre toutes, mon amour. C'est du sadisme à l'état pur !

MICHEL, *riant.* — C'est de l'abnégation, oui ! Le visage est charmant et le mouvement de la jupe sur la jambe est tout à fait prometteur. Ils ne demandent pas autre chose. (*Il jette les photos sur un meuble et s'assied.*) Ou plutôt, si. Ils demandent également une photo de nous deux avec Roger. Je leur ai répondu que l'article n'existait pas.

JULIA. — Heureusement ! Je ne suis pas encore assez folle pour aller me faire photographier avec un fils poussé en asperge ! (*Au baron.*) Il va tout de même sur ses quinze ans, vous savez ! Il faut dire aussi que je l'ai eu à un âge ridicule. Ridiculement bas !

MICHEL, *sans rire.* — C'est bien ce que nous avions compris, chérie.

BARON. — Il me semble que c'était hier ! Là-dessus, je me sauve. A bientôt, vous deux !

MICHEL. — Vous avez votre voiture ?

BARON. — Oui, mais je vais la renvoyer et rentrer à pied. Après cette conversation sur la disparition du sex-appeal en France et à l'étranger, un peu de footing ne me fera pas de mal. (*Il sort.*)

MICHEL. — De quoi parle-t-il ?

JULIA. — Dieu seul le sait, mais je peux te dire ce qu'il pense. Il pense que je peux parfaitement jouer Christine de Suède.

MICHEL. — Ce vieux flatteur pense aussi que tu pourrais créer les *Malheurs de Sophie* et doubler les *Deux Orphelines*. Cela ne veut rien dire.

JULIA. — En attendant, j'ai tout de même joué l'année dernière encore la scène de la tour de *Mélisande*, et j'y ai été très bien !

MICHEL. — Tu n'y étais pas mal et c'était la scène de la tour de *Pelléas et Mélisande !*

JULIA, *souriant.* — Pardon ! C'est vrai que tu jouais Pelléas !

MICHEL. — Mais oui !

JULIA. — Je me souviens même de certaine phrase que la critique avait écrite au sujet de ton maillot collant...

MICHEL. — Quand cesseras-tu de toujours placer nos moindres controverses sur un plan personnel. Cela ne mène à rien.

JULIA. — A rien. A ce propos, quelqu'un m'a comparée hier soir à un mouton qui voudrait jouer les agneaux de lait.

MICHEL. — J'étais nerveux. L'image a dépasssé ma pensée. D'ailleurs, je t'ai déjà fait des excuses.

JULIA, *tendre.* — Recommence, mon amour. C'est ton meilleur rôle.

MICHEL, *riant.* — Adorable serpent ! (*Il l'embrasse.*) Et maintenant, travaillons. Il doit bien y avoir une pièce jouable là-dedans, tout de même !

JULIA. — Si au moins Roger pouvait devenir un auteur dramatique ! Le fils travaillerait, les parents joueraient, ce serait le rêve. Il est vrai qu'à quinze ans on ne peut pas lui demander l'imposssible !

MICHEL. — Ah ! non, chérie, pas à moi !

JULIA. — De quoi parles-tu ?

MICHEL. — Des quinze ans de Roger. Il en a dix-sept depuis le onze mars.

JULIA. — Tu crois vraiment ?

MICHEL. — J'y étais.

JULIA. — C'est bien possible, après tout... Qu'est-ce que je jouais donc, quand il est né ?

MICHEL. — Phénomène extraordinaire, tu ne jouais rien. Tu l'as mis au monde exactement au cours du mois où tu te trouvais dans une clinique. Coïncidence, je suppose.

JULIA, *riant.* — Tu es merveilleusement bête, mon chéri !

(*Entre Roger. Il a deux raquettes de tennis sous le bras.*)

ROGER. — C'est moi ! Vous êtes occupés ?

JULIA. — Viens un peu ici... (*Elle se lève et l'entraîne vers la lumière de la fenêtre, l'examine longuement, puis se tourne vers Michel.*) C'est moi qui avais raison. Il a quinze ans.

ROGER, *riant.* — Dix-sept, maman. Bientôt dix-huit !

JULIA. — Tu en parais quinze. Même si tu disais le contraire, on ne te croirait pas. Il est donc inutile de le dire.

ROGER. — Je ne le dis jamais qu'à toi, maman.

JULIA. — Même à moi... (*Elle le regarde encore.*) Mon Dieu, Roger ! Dis-moi que tu t'es mal lavé la figure et que ce n'est pas une moustache que je vois là !

ROGER. — Sous le nez ? Je crois bien que c'est une moustache, maman.

JULIA. — Une moustache !... Michel, c'est affreux ! Il me semble que c'est moi qui l'ai !

MICHEL, *riant.* — Il faut reconnaître que tu y es pour quelque chose.

JULIA. — Roger, jure-moi que tu vas faire disparaître cette horreur ! Tu as déjà poussé de manière indécente. On dirait la forêt vierge ! Qu'est-ce qu'on donne donc aux jockeys pour les empêcher de grandir ?

MICHEL. — Du gin.

JULIA, *les yeux au ciel.* — Alors, qu'il grandisse ! (*Elle le serre contre elle.*) Petite brute, si je ne t'aimais pas tant, je t'enverrais faire tes études en Amérique ! N'en parlons plus. Qu'est-ce que tu veux ?

ROGER. — Je voulais demander à papa si je peux prendre la voiture jusqu'à ce soir.

MICHEL. — Tu as ta Vespa.

ROGER. — Je ne peux pas mettre deux jeunes filles sur une Vespa, tout de même !

JULIA. — Deux jeunes filles ?... Pourquoi deux ? N'en mets qu'une !

ROGER. — Ce sont des sœurs, maman.

JULIA. — Siamoises ? Enfin, passons. Qui est-ce ?

ROGER. — Marie-Thérèse et Catherine Chambon. Tu les connais, d'ailleurs. Tu les a rencontrées à Saint-Cloud. Vous avez parlé golf ensemble.

JULIA. — Ah ! oui ? Je ne connais rien à ce jeu idiot.

ROGER. — C'est ce qu'elles m'ont dit, mais tu leur as quand même tapé dans l'œil. Elles te trouvent du tonnerre !

JULIA, *souriant.* — Vraiment ? (*A Michel.*) Laisse-lui prendre la voiture, chéri.

MICHEL. — Bon, bon, d'accord, mais c'est très ennuyeux. Il n'a pas encore son permis.

JULIA. — Il ne manquerait plus que ça ! Pourquoi pas sa carte d'électeur pendant que tu y es ?

ROGER, *embrassant son père.* — Merci, papa.

JULIA. — Nous serons sans doute partis pour le théâtre quand tu reviendras. Viens nous y chercher vers minuit et demi. C'est la dernière. Nous comptons sur toi.

MICHEL. — Nous comptons aussi sur la voiture !

ROGER, *riant.* — Au revoir, tous les deux ! Vous êtes des amours ! (*Il sort.*)

(*Michel s'est replongé dans la lecture d'un manuscrit qu'il feuillette rapidement.*)

MICHEL. — Tout compte fait, elle est rudement bien, tu sais, cette pièce de Maurette...

JULIA. — Encore un rôle de reine !

MICHEL. — Et après ? Tu es remarquable de distinction dans les rôles de reine. Et si on prend en considération le fait que tu es née à Pantin, on peut tenir cela pour un tour de force.

JULIA. — J'aimerais bien que tu t'arrêtes un peu de décrire tout ce que je fais comme un tour de force.

MICHEL. — Je ne vois pas ce qu'il y a de vexant dans ce terme ! Quand Sarah Bernhardt jouait l'Aiglon à soixante-dix ans, avec une seule jambe, c'était également un tour de force.

JULIA. — Je saisis mal le rapport. Je n'ai pas soixante-dix ans et je ne joue pas la comédie à cloche-pied. J'ai encore mes deux jambes ! Quitte à choquer ma modestie, j'ose même déclarer que ce ne sont pas les jambes de tout le monde ! (*Michel s'est replongé dans la lecture d'un manuscrit.*) J'aime cet enthousiasme.

MICHEL, *riant.* — C'est tout de même curieux que les femmes mariées attendent encore de leur mari qu'il leur fasse la cour ! Comme si un monsieur qui a réussi à rejoindre son autobus allait s'amuser à descendre en marche de temps en temps pour le seul plaisir de le rattraper à la course !

JULIA. — L'autobus te remercie. Si c'est tout ce que tu penses de moi !

MICHEL. — Non, idiote. Je pense aussi que tu es merveilleuse, sensible, pleine de personnalité et pour tout dire la meilleure comédienne de Paris !

JULIA. — En tout cas, je ne suis pas le genre de femme sur lequel les hommes se jettent !

MICHEL. — Tu es le genre de femme dont un homme se dit : « Tiens, en voilà enfin une avec laquelle on a du plaisir à parler ! »

JULIA. — C'est une opinion qui n'engage que toi, naturellement ?

MICHEL. — C'est la vérité, et tu devrais en être très fière.

JULIA. — Eh bien ! moi, j'aimerais qu'un homme me jette en travers d'une selle et m'enlève au galop ! Je voudrais sentir le vent chaud du désert sur mon visage et un bras d'acier autour de ma taille !

MICHEL, *riant.* — Tu parles comme une collégienne !

JULIA. — Il n'y a que les collégiennes qui sachent vraiment parler de l'amour, mon chéri, justement parce qu'elles l'ignorent.

(*A ce moment, Jean-Paul Fernois paraît sur le seuil du bureau. Il tient des papiers à la main.*)

JEAN-PAUL. — Oh ! pardon, Monsieur. Je vous dérange.

MICHEL. — Vous vouliez me demander quelque chose ?

JEAN-PAUL. — Oui, au sujet des comptes de votre théâtre du deuxième semestre. Il y a là quelque chose de pas très clair dont votre contrôleur pourrait s'étonner... Mais rien ne presse, naturellement. Je vous croyais seul...

JULIA, *souriant.* — Il est seul, cher Monsieur. Je ne suis que sa femme.

MICHEL, *à Jean-Paul.* — Vous connaissez Julia Lambert, bien sûr ?

JEAN-PAUL. — Tout le monde connaît Mme Julia Lambert, mais je n'avais encore jamais eu le plaisir... l'émotion... Bonjour, Madame. Je suis enchanté...

JULIA. — Bonjour, Monsieur. Vous êtes le secrétaire de Me Bernardin, je crois ?

JEAN-PAUL. — Oui, Madame. Je suis avocat stagiaire. Me Bernardin m'a chargé de m'occuper de votre déclaration d'impôts.

JULIA, *riant.* — Exercice bien rébarbatif pour un jeune homme aussi séduisant ! Et vous vous appelez ?

JEAN-PAUL. — Fernois, Madame. Jean-Paul Fernois.

JULIA. — J'aimerais vous poser une question, monsieur Fernois. Quelle a été votre première réaction en me voyant tout à l'heure de près pour la première fois ?

JEAN-PAUL, *gêné.* — Je... Je crains de ne pas très bien comprendre...

JULIA. — Avez-vous pensé : « Tiens, voilà enfin une femme avec laquelle on a du plaisir à parler »... ou... « Voilà une femme que j'ai envie de jeter en travers de ma selle pour l'emporter sous ma tente dans le désert ! »

JEAN-PAUL. — Eh bien ! mon Dieu...

MICHEL. — Si c'est ma présence qui vous empêche de vous exprimer librement...

JEAN-PAUL. — Non, non, Monsieur, je vous en prie !... (*A Julia.*) C'est-à-dire que mon choix est assez limité, n'est-ce pas... Forcément !...

JULIA. — Pourquoi ?

JEAN-PAUL, *navré.* — Je n'ai pas de tente dans le désert !

MICHEL, *riant.* — Bravo ! mon ami. Vous vous en êtes très bien tiré !

JULIA. — Et moi je te dis qu'il ne s'en tirera pas aussi facilement. Venez vous asseoir près de moi, monsieur Fernois... (*Il obéit.*) Voyez-vous, je me demande si vous me connaissez vraiment...

JEAN-PAUL, *fougueux.* — Moi, Madame ? Je n'ai pas manqué une seule de vos créations depuis *Lumière du Nord !* C'est mon père qui m'avait emmené ce soir-là au théâtre pour me récompenser d'avoir réussi à mon bachot.

JULIA, *à Michel.* — Ça se réussit à quel âge, ce genre de chose ?

MICHEL, *à Julia.* — Je suis sûr que M. Fernois était très en retard... (*A Jean-Paul.*) N'est-ce pas ?

JEAN-PAUL. — Euh !... Oui, je crois. (*A Julia.*) En tout cas, mon père vous avait toujours beaucoup admirée.

JULIA. — Vraiment ! Votre grand-père aussi, je suppose ?

JEAN-PAUL. — Oh ! pardon... Ce n'est pas ce que je voulais dire... Enfin, ce n'est pas dans ce sens que je...

JULIA. — Calmez-vous, je ne cherchais qu'à être drôle... Et d'ailleurs il n'y a rien là qui puisse me choquer... Je pourrais presque être votre... enfin, pas votre mère bien sûr, mais... la sœur cadette de votre mère, par exemple... Je n'ai aucune honte à le reconnaître ! Le temps passe, monsieur Fernois, et nous passons avec lui !

Jean-Paul. — Pas vous, Madame ! Je suis sûr d'ailleurs que vous étiez beaucoup plus jeune quand vous avez joué *Lumière du Nord* que je ne le suis maintenant !

Michel. — Etant donné que Jean a deux fois l'âge de Jeanne quand elle avait l'âge de Jean, quel est l'âge des deux ?

(*Ils rient tous les trois. Julia de moins bon cœur que les deux autres.*)

Julia. — Cela ressemble à un de ces horribles problèmes pour lesquels mon petit garçon me demande conseil !

(*Michel lève discrètement les yeux au plafond et regagne le fond.*)

Jean-Paul. — Ce qu'il y a de merveilleux chez les comédiennes, c'est qu'elles ne vieillissent jamais !

Julia, *riant.* — Ceci dit, vous ne me demanderiez pas d'aller danser avec vous à Saint-Germain-des-Prés !

Michel. — Julia, arrête-toi un peu de torturer ce jeune homme. Il est ici pour parler affaires.

Julia. — C'est toi qui le tortures ! Si tu n'étais pas là... Vous êtes marié, monsieur Fernois ?

Jean-Paul. — Oh ! non.

Julia. — Vous habitez chez vos parents ?

Jean-Paul. — Non plus. J'ai eu la chance de dénicher dans l'île Saint-Louis un petit deux pièces merveilleux. C'est une très vieille maison historique... sans aucun confort naturellement... mais si pleine de souvenirs !... Il paraît que c'est là que le cardinal Richelieu...

Michel. — Et si nous parlions plutôt des Contributions directes, monsieur Fernois ?

Jean-Paul. — Ah oui ! pardon... (*Il se lève et va prendre les papiers qu'il tenait en entrant.*) C'est au sujet de vos frais professionnels, monsieur Gosselin. Je vois là deux voyages que vous avez faits à Londres...

Michel, *vivement.* — Oui, oui... pour voir des pièces... (*A Julia.*) Pendant ton séjour à Sestrières, tu te souviens ?

Julia. — Pas du tout. Première nouvelle !

Michel. — C'est d'ailleurs sans importance... (*A Jean-Paul.*) Alors ?

Jean-Paul. — Il y a bien la fiche du montant des quatre billets pour les deux voyages, mais...

Julia. — Quatre billets pour deux voyages ? Tiens!

Michel. — Evidemment. Il y a deux billets par voyage : l'aller et le retour. C'est ce que M. Fernois veut dire.

Jean-Paul, *déconcerté.* — Je... Oui, naturellement... C'est d'ailleurs au sujet des notes de séjour que le problème se pose. Je ne les trouve pas, monsieur Gosselin. Or vous avez compté une somme de...

Michel, *le coupant.* — Oui, oui. Venez dans le bureau, nous allons éclaircir ce mystère...

(*Il s'éloignent vers le bureau.*)

Julia. — Un mot encore, monsieur Fernois... (*Il se retourne.*) Savez-vous ce que vous feriez si vous étiez gentil ?... Vous me demanderiez de venir un soir visiter votre vieille maison historique...

Jean-Paul. — Mais... certainement... Ce serait un grand honneur pour moi de vous recevoir, Madame... et une grande joie !... (*Il s'avise de la présence de Michel.*) M. Gosselin aussi, naturellement... (*Il salue.*) Excusez-moi...

(*Il entre dans le bureau. Michel rit.*)

Michel. — Merveilleux ! Il veut que je vienne, moi aussi !... Ma pauvre Julia, voici tous tes efforts réduits à néant !

Julia. — Quels efforts ?

Michel. — Ceux que tu déploies depuis une heure pour séduire ce garçon et me démontrer ainsi de manière éclatante que tu peux fort bien jouer Christine de Suède !

Julia. — Moi ? Ce que tu peux être stupide, mon pauvre Michel !

(*Entrée de Pierre par le fond.*)

Pierre. — Mme Devry est là, Monsieur.

Julia. — Zina ? (*Elle crie.*) Entre, chérie !

(*Entrée de Zina Devry, ravissante, à peine griffée par le temps et assez adroite pour s'en être fait un charme supplémentaire.*)

Zina. — Bonjour, vous deux !... (*Elle embrasse Julia.*) Toi, tu es dans une de ces formes !... Je ne vous dérange pas ?

Michel. — Toujours la même histoire. Nous cherchons le chef-d'œuvre pour la saison prochaine.

Zina. — Rien ne presse !

Julia. — Tu en parles à ton aise. Il faut lire, choisir, distribuer, répéter. Ah ! je te jure que ce n'est pas drôle, pour des comédiens, d'être directeurs de théâtre ! Quelle plaie !

Zina, *riant.* — Eh bien ! dis donc.

Michel, *à Julia.* — Tu oublies que si nous le sommes c'est grâce à l'argent de Zina !

Julia, *riant.* — Ah oui ! c'est vrai. Pardon, chérie.

Zina. — Aucune importance. Je ne me plains pas. Les comptes de cette année sont... substantiels... (*Elle tend à Michel l'enveloppe qu'elle porte.*) Je les ai lus avec passion. Merci. Alors ? Qu'avez-vous finalement décidé pour Christine de Suède ?

Michel. — Christine de Suède est morte, Zina. Pas de Christine de Suède !

Zina. — Vous pensez vraiment que c'est trop jeune pour vous ?

Julia. — Pour moi, chérie. Pour moi seulement ! Pour Michel, c'est exactement ce qu'il faut. Le rôle est fait pour lui et il est fait pour le rôle. Pour tous les rôles, d'ailleurs... Tandis que moi, chaque jour un peu plus défraîchie, je m'achemine rapidement vers les emplois de souffleuse !

Zina, *riant.* — Te voilà bien amère, mon pauvre chou ! Ceci dit, il est exact, hélas ! que les hommes vieillissent beaucoup moins vite que les femmes, surtout au théâtre. Il faut dire aussi qu'ils ont le goût de la trahison dans le sang et un appétit démesuré de chair fraîche !

Michel. — Je suppose que vous faites allusion à votre époux regretté ?

Zina, *sèche.* — Pas spécialement, Michel. Tous les hommes sont différents, mais tous les maris sont pareils, croyez-moi !

Michel. — Bon, bon, très bien. Sur cette bonne parole, souffrez que j'aille m'entretenir quelques minutes avec notre petit Jean-Paul... A tout à l'heure. (*Il sort.*)

Zina, *étonnée.* — Vous avez un petit Jean-Paul ?

Julia. — Mais non ! C'est Michel qui fait de l'humour. Notre avocat nous a envoyé un de ses secrétaires pour s'occuper de notre déclaration, il s'appelle Jean-Paul, et j'ai eu le malheur de le trouver charmant, c'est tout ! Tu connais la jalousie maladive de Michel !...

ZINA, *sarcastique.* — Charmant ! Lovelace qui se prend pour Othello !

JULIA. — Ecoute, chérie, si tu as quelque chose à dire sur Michel, parle franchement au lieu de procéder par allégories. C'est très fatigant pour les interlocuteurs.

ZINA. — Puisque tu insistes... Michel a une maîtresse, Julia ! Enfin, je le crois...

JULIA, *calme.* — Moi, je le sais. (*Souriant.*) Ceci dit, je ne voudrais pas gâcher ton plaisir, raconte.

ZINA. — C'est le comptable du théâtre qui m'a mis la puce à l'oreille. Toi, tu ne t'inquiètes jamais des chiffres. Cela ne t'intéresse pas...

JULIA. — C'est ton argent, chérie.

ZINA. — Enfin, bref, le comptable m'a fait remarquer qu'il avait dû régler, il y a quelques mois, sur l'ordre de Michel, un certain manteau de fourrure... qui n'a jamais figuré dans ta garde-robe.

JULIA. — Je ne me souviens pas d'avoir montré ma garde-robe au comptable. Comment le sait-il ?

ZINA. — C'est moi qui le sais... Il n'y a d'autre part aucun manteau de fourrure dans la pièce que vous jouez...

JULIA. — Non. Et il s'agit de quel genre de fourrure ?

ZINA. — Je ne vois pas ce que le genre de fourrure peut changer au problème !

JULIA. — Ce ne serait pas de l'hermine d'été, par hasard ?

ZINA. — Tout juste ! Comment le sais-tu ?

JULIA. — Je connais parfaitement les épaules — un peu grasses, mais ravissantes — dont il est question... Le type même de la rousse capiteuse. Elle fait partie de la nouvelle revue du Lido où elle s'imagine qu'elle danse.

ZINA. — C'est la maîtresse de Michel ?

JULIA. — Je pense bien ! Il ne manquerait plus qu'il se mette à distribuer des hermines pour le plaisir !

ZINA. — Et tu n'es pas jalouse ?

JULIA. — Pas le moins du monde, ma chérie. Et toi ?

ZINA, *décontenancée.* — Moi ?... Moi, jalouse de Michel ?... Tu es folle ?... En quel honneur ?

JULIA, *gentille.* — Parce que tu en es amoureuse, c'est tout.

ZINA. — Julia ! Comment peux-tu... ?

JULIA. — Je t'aime bien, Zina. Ne monte pas sur tes grands chevaux. Je sais parfaitement ce que tu éprouves à l'égard de Michel.

ZINA. — De l'amitié.

JULIA. — Oui, chérie. Une amitié dévorante, passionnée, exclusive et parfaitement sensuelle.

ZINA. — Julia, je vais me fâcher !

JULIA. — Bref, tu l'aimes et tu es jalouse. Ce manteau d'hermine te pèse sur le cœur et tu voudrais bien que je fasse une bonne scène de jalousie à Michel.

ZINA. — Moi ?... Grands dieux !

JULIA, *imperturbable.* — J'ajoute que je le ferais volontiers dans le seul but de t'être agréable si je n'avais, hélas ! la ferme conviction que ce serait inutile. Michel changera son manteau d'épaules, c'est tout. Ou pis encore, étant donné qu'il a une âme de gentleman, il en achètera un autre. Dans ces conditions...

ZINA. — Dans ces conditions, tu préfères fermer les yeux et permettre à ton mari de... de... et on s'étonne que les acteurs aient mauvaise réputation ! Quel monde !

JULIA. — Laisse donc notre monde tranquille. Il vaut largement le tien. (*Elle se lève et va cueillir une cigarette dans le coffret tout en parlant.*) D'ailleurs, vois-tu, il y a une autre raison pour laquelle je ne veux ni ne peux aller faire du tapage dans les coulisses de la vie de Michel... Au fait, je me demande si je dois te la dire...

ZINA. — Tu connais ma discrétion !

JULIA. — Oui, Tant pis, je te la dis quand même ! (*Un temps léger.*) Nous ne sommes pas mariés.

(*Zina la regarde, stupéfaite.*)

ZINA. — Quoi ?... Michel et toi ?...

JULIA. — Plus exactement, nous avons divorcé...

ZINA. — Julia ! Ce n'est pas vrai ?... Quand ?

JULIA. — Pendant l'occupation. Ça a passé totalement inaperçu entre deux bombardements. Michel était en Angleterre et moi à Juan-les-Pins... Il y avait probablement trop d'eau entre nous... Enfin, bref, nous avons coupé de cordon ombilical...

ZINA. — Et vous avez continué à vivre ensemble ?

JULIA. — Pas continué. Recommencé. Michel est revenu à la Libération. Il avait un ravissant uniforme et une belle médaille qu'il n'avait pas gagnée à la loterie. Cela valait la peine d'aller lui serrer la main... Là-dessus, on nous a proposé une pièce qui nous a emballés l'un et l'autre. Je ne pouvais pas la jouer sans lui, il ne pouvait pas la jouer sans moi... Alors on l'a jouée ensemble. La suivante également... Voilà.

ZINA. — Mais alors, tu es sa maîtresse !

(*Julia la regarde avec étonnement. Puis elle sourit.*)

JULIA. — Tiens, c'est vrai !... Je suis sa maîtresse, après tout... (*Elle sourit.*) Pas tellement, d'ailleurs...

ZINA. — Pas tellement ?

JULIA. — Enfin, pas souvent... C'est plus une association qu'autre chose... Mais aux yeux du public nous restons le couple idéal du théâtre.

ZINA. — Le couple idéal, vraiment ? Dis-moi que vous êtes heureux, pendant que tu y es !

(*Julia la regarde avec une sorte de gravité.*)

JULIA. — Mais oui. Je ne sais pas si cela t'étonne ou si cela t'ennuie, mais nous sommes heureux. Il y a deux recettes de bonheur, vois-tu... S'aimer très fort tous les deux ou aimer tous les deux très fort la même chose. Cette chose-là, nous l'avons, Michel et moi. C'est le théâtre.

ZINA. — Joli bonheur ! Laisse-moi rire !

JULIA. — Tu n'en as aucune envie. Et tu as raison, parce que c'est vrai. Il y a un coin du cœur de Michel qui m'appartiendra toujours et qui s'appelle théâtre, un coin du monde où nous nous retrouverons toujours et qui s'appelle théâtre. Ça, aucune femme ne me le prendra jamais !

ZINA. — Il y a tout de même autre chose dans la vie... Il y a l'amour, la vie tout court, les nuits, les... les... Et ton fils ? Votre fils ! Est-il seulement au courant ?

JULIA. — Non, et je te demande d'attendre encore un peu... (*Souriant.*) Après tout, nous pourrions fort bien nous remarier.

(*Michel entre.*)

MICHEL. — Julia ? Et ta sieste ?

JULIA. — Je n'ai pas sommeil, chéri.

MICHEL. — Je veux que tu fasses ta sieste ! Va t'étendre. Si tu n'as pas sommeil, ferme les yeux et compte les moutons.

JULIA. — J'espérais que nous ne parlerions plus de moutons...

MICHEL, *souriant.* — Pardon. Sacrés moutons ! Eh bien ! tu compteras autre chose.

JULIA. — Mes amies intimes, par exemple ?... Mais ce serait peut-être un peu court...

(*Elle rit. Zina rit également, mais c'est un rire quelque peu forcé.*)

MICHEL. — En tout cas, tu dois faire la sieste et tu la feras. Ne m'oblige pas à te porter dans ton lit !

JULIA, *souriante.* — Tu crois que tu en serais encore capable, chéri ?... (*A Zina.*) Nous jouions beaucoup à ça, dans le temps... Il était l'aigle et j'étais l'agneau... A cette époque-là, je pouvais encore jouer les agneaux...

MICHEL, *sévère.* — Julia, oui ou non, veux-tu être raisonnable ?

JULIA. — Eh bien ! je vais m'étendre ici, sur ce canapé.

(*Elle s'étend sur le canapé. Michel dispose un coussin sous sa tête et un autre sous ses pieds.*)

ZINA. — Là-dessus, je m'en vais. Au revoir, chérie. (*Elle va l'embrasser.*)

JULIA. — Michel va faire un tour au théâtre. Tu ne veux pas le jeter ?

ZINA. — Mais si, bien sûr !

MICHEL. — Qui a dit que je voulais faire un tour au théâtre ? Je ne connais rien de plus sinistre qu'un théâtre vide !

JULIA. — Tu es directeur, chéri, et tu te conduis comme un acteur. Un directeur est à son théâtre même quand il est vide. Et puis, si tu n'es pas là à tourner autour de moi, je dormirai mieux.

MICHEL. — C'est du chantage. Bon, je vais aller au théâtre faire Dieu sait quoi ?

ZINA. — Il faut d'ailleurs que j'y aille également. A propos, où puis-je trouver les dernières photos de Michel ?

JULIA. — Dans le tiroir de la table près de la porte d'entrée, chérie.

ZINA. — Merci. Vous venez, Michel ? (*Elle sort.*)

(*Michel se penche vers Julia et l'embrasse.*)

MICHEL. — Qu'est-ce qui te prend de me jeter ainsi dans les bras de Zina ?

JULIA. — Il y a longtemps que tu n'as pas fait une bonne action, mon amour. Je pensais que ta petite âme de boy-scout se ferait une joie de combler les désirs secrets de notre chère Zina.

MICHEL. — Et tu penses que le fait de m'asseoir dans sa Bentley y suffira ?

JULIA. — Ce serait un début. Elle t'adore.

MICHEL. — Tu es idiote.

JULIA. — Je crois qu'un petit flirt avec elle te serait éminemment profitable.

MICHEL. — Etrange point de vue !

JULIA, *s'arrange confortablement, tapote son coussin.* — Cela te changerait un peu. Depuis quelques jours, je te trouve très irritable. Je suppose que c'est l'influence de la lune rousse...

MICHEL. — La lune rousse ?

JULIA, *souriant, la voix endormie.* — Je n'y peux rien, chéri. Elle est rousse et elle ressemble à la lune. C'est un mot...

MICHEL, *sec.* — Il est irrésistible, mais obscur. De qui s'agit-il ? Je ne vois vraiment pas ! Encore un produit de ton imagination, sans doute !

JULIA, *endormie.* — Oui, chéri. Depuis quelque temps, je vois des femmes rousses sortir des murs en manteau d'hermine... A propos, il est encore ici ?

MICHEL. — Qui ?

JULIA. — Ce tout jeune homme qui habite une si vieille maison.

MICHEL. — Fernois ? Oui, pourquoi ?

JULIA. — Pour savoir.

MICHEL. — Il m'a même confié qu'il voulait te demander quelque chose.

JULIA, *somnolente.* — Un rendez-vous ?

MICHEL. — Un autographe.

JULIA, *dans un bâillement.* — Encore un Belge ! Qu'il aille au diable !

(*Elle se retourne pour dormir. Un temps. Michel gagne le fond. A ce moment, Eve entre. C'est l'habilleuse de Julia qui lui sert également de femme de chambre.*)

MICHEL, *bas.* — Eve, Madame dort. Ne la dérangez pas. Dites à Pierre de prendre les communications si on téléphone.

EVE, *bas.* — Bien, Monsieur.

(*Michel sort, Eve descend sur la pointe des pieds, mais Julia se redresse et s'assied sur le canapé, tout à fait réveillée.*)

Je croyais que tu dormais ?

JULIA. — Je faisais semblant. Ils sont partis ?

EVE. — Oui.

(*Elle retape les coussins du canapé. Julia jette un regard vers la porte du bureau où Jean-Paul travaille.*)

JULIA. — Franchement, Eve, comment me trouves-tu ?

EVE, *la regardant.* — Tout à fait franchement ?

JULIA. — Chameau !

EVE, *souriant.* — Eh bien ! je te trouve plutôt en forme. Cette lumière te réussit.

JULIA. — Tu penses que je pourrais plaire ?

EVE. — A qui ?

JULIA. — Plaire en général.

EVE, *bougonnant.* — Oui, grosse bête. Tu es encore une très jolie fille.

JULIA. — Tu dis cela pour me faire plaisir. Comment savoir ? Je ne peux tout de même pas passer mes journées dans le métro pour savoir si on aura envie de me peloter. Ça me rend malade.

EVE. — Le métro ?

JULIA. — Oui. Il faut que je sache, pourtant ! C'est terrible, vois-tu, Eve, de vivre sans amour. Il arrive un moment où on ne sait plus si c'est par habitude ou par obligation... Moi, je veux savoir ! Va dire à M. Fernois que je veux lui parler.

EVE. — Qui c'est ?

JULIA. — Le jeune homme qui est en train de penser à moi dans le bureau.

EVE. — Et ç'a un rapport ?...

JULIA. — Le jour où je voudrai te le dire je n'attendrai pas que tu me poses la question.

EVE. — Bon, bon ! Madame est susceptible... (*Elle va vers le fond et ouvre la porte du bureau.*) Monsieur ! Mme Lambert veut vous voir !

VOIX DE JEAN-PAUL. — Madame Lambert ? Je viens...

(*Eve s'en va en haussant les épaules. Julia se met rapidement au piano et joue. Jean-Paul entre et vient vers elle. Elle lève les yeux.*)

JULIA, *comme s'il l'avait surprise.* — Ah ! c'est vous ?... Je ne vous avais pas entendu...

JEAN-PAUL. — C'était votre chanson de *Lumière du Nord*, n'est-ce pas ?

JULIA. — Oui. Merci d'avoir tant de mémoire...

JEAN-PAUL. — La pièce m'avait tellement frappé !

JULIA. — Il y avait de bonnes choses... Mon entrée du un, notamment...

JEAN-PAUL. — Je le sais par cœur !

(*Julia le regarde, souriante et étonnée.*)

JULIA. — C'est impossible, voyons ! Cela ne date tout de même pas d'hier.

JEAN-PAUL. — Non, mais je fais partie d'un petit cercle d'amateurs... oh ! tout à fait amateurs... seulement pour notre plaisir. Nous jouons une pièce une ou deux fois par an...

JULIA, *amusée.* — Et vous avez joué *Lumière du Nord ?*

JEAN-PAUL, *riant.* — Horriblement mal... On m'avait donné le rôle de Lucien.

JULIA. — Mon amant...

JEAN-PAUL. — Oui... euh... enfin, l'amant de l'héroïne... J'avoue que je n'étais pas très brillant !

JULIA. — C'était certainement la faute de la petite qui jouait mon rôle. (*Un temps léger. Elle va au piano, frappe quelques notes avec un doigt, sans s'asseoir. Elle parle tout en jouant.*) Vous vous souvenez de la scène d'amour de la fin du deux, monsieur Fernois ?

JEAN-PAUL. — Admirablement. C'est celle où Silvia cède à Lucien.

JULIA. — Non. Où Lucien cède à Sylvia...

JEAN-PAUL, *riant.* — C'est la même chose, finalement.

JULIA. — Pas tout à fait. (*Elle cesse de jouer et se retourne vers lui, brusquement.*) « Croyez-vous au coup de foudre, Lucien ? »

JEAN-PAUL, *surpris.* — Pardon ?... Ah ! oui... Attendez... (*Il cherche.*) Euh... euh...

JULIA, *soufflant.* — « Non, Sylvia, la foudre ne frappe que les sommets »

JEAN-PAUL. — C'est ça ! « Non, Sylvia, la foudre ne frappe que les sommets. »

JULIA, *venant vers lui, coquette.* — « Croyez-vous au diable, alors ? Au démon de n'importe quelle heure ? Au désir, en un mot ? »

JEAN-PAUL. — « Sylvia ! »

JULIA. — « Je vous choque ? Parce que je suis une jeune fille, sans doute ? »

JEAN-PAUL. — « Eh bien, oui ! »

JULIA, *autoritaire.* — « Prenez-moi dans vos bras! »

JEAN-PAUL, *troublé.* — Vous croyez ?

JULIA. — C'est le texte ! Et il ne répondait pas : « Vous croyez ? » Il ne répondait rien. Il la prenait dans ses bras ! (*Elle répète.*) « Prenez-moi dans vos bras ! »

(*Jean-Paul obéit. Il prend Julia dans ses bras et Julia passe les siens autour de son cou. Jean-Paul est très ému.*)

« Vous voyez comme c'est facile... Vous ne trouvez pas cela merveilleux, Lucien ? Plus rien n'existe de tout ce qui nous séparait. Il a suffi pour cela que vos mains se posent sur mon corps... Nous ne sommes plus maintenant qu'un homme et une femme. Embrassez-moi ! »

JEAN-PAUL, *très gêné.* — Vraiment ?

JULIA, *énervée.* — Vraiment ? Vraiment quoi ? Il ne répondait pas : « Vraiment ! » Il ne répondait rien. Il l'embrassait.

JEAN-PAUL. — Oui, mais elle le giflait...

JULIA. — Nous avions coupé la gifle le soir même de la générale. Ça ne portait pas. (*Elle reprend.*) « Embrassez-moi... (*Elle lui tend ses lèvres. Jean-Paul hésite encore, puis il l'embrasse fougueusement. Elle se dégage très vite et le gifle.*) Ah ! non.

JEAN-PAUL, *la main à la joue.* — Julia !

JULIA. — Non, mon ami, non !

JEAN-PAUL. — Mais, Madame... Julia... C'est vous qui...

JULIA. — Pas comme ça !

JEAN-PAUL. — Pas comme ça ?

JULIA. — Pas comme ça, non ! Il y a une certaine manière d'embrasser les femmes au théâtre, mon cher. Sans quoi, où irions-nous !... Vous, vous m'avez embrassée comme... comme si je devais vraiment vous appartenir... en dehors de la pièce...

JEAN-PAUL. — Je vous demande de me pardonner... Je suis désolé. Je ne savais pas...

JULIA, *sévère.* — Je n'aime pas du tout cela, monsieur Fernois !... (*Elle se dégage de lui, revient vers le piano avec un petit sourire ravi qu'il ne voit pas. Elle referme le piano et redit avec son petit sourire.*) Non, vraiment, je n'aime pas du tout cela... (*Derrière elle, il a un hochement de tête désolé. Elle se retourne, en répétant :*) Non, pas du tout !... (*Puis elle rit, lui tend les deux mains.*) Allons, venez me demander pardon, Jean-Paul...

(*Il la regarde, surpris, hésitant, puis il fait un pas vers elle... puis un autre... un autre encore... pendant que le rideau se ferme.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU DU PREMIER ACTE

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor qu'au premier tableau. Un soir peu avant minuit, quelques semaines plus tard. Au lever du rideau, Roger est assis dans un fauteuil, en train de lire. La seule lumière qui éclaire la pièce vient d'une lampe, ou d'un lampadaire, posée près du divan. Entrée de Pierre, qui porte un plateau garni de bouteilles. Il va le poser sur la table, assez loin de Roger.

PIERRE. — Faut-il que j'allume, monsieur Roger ?

ROGER. — Naturellement, Pierre. Vous pensez que mes parents vont bientôt rentrer ? Avouez que c'est une drôle d'idée d'aller voir les autres jouer la comédie pour se reposer de ne plus la jouer soi-même.

PIERRE, *allant allumer.* — Ce n'est pas pour se reposer. C'est pour se consoler. Tous les acteurs sont pareils, monsieur Roger. Dès qu'ils ne jouent plus, ils vieillissent.

ROGER. — Je comprends parfaitement. Mais alors, vous devez être incroyablement vieux, Pierre. Voilà des années que vous avez lâché la rampe pour être maître d'hôtel chez nous.

PIERRE. — C'est la rampe qui m'a lâché, monsieur Roger. J'ai été éliminé par la force centrifuge, comme le sont les déchets dans les machines à faire le beurre. Mais je ne me plains pas.

ROGER, *souriant.* — Vous aimez beaucoup papa et maman, n'est-ce pas ?

PIERRE. — Ils sont merveilleux. Votre maman, par exemple, ce n'est pas seulement une grande comédienne, c'est aussi une femme extraordinaire. Tout ce qui l'entoure l'intéresse et elle intéresse tout ce qui l'entoure.

ROGER. — Oui, je sais. Pour maman tout être humain est un spectateur.

PIERRE, *riant.* — Que voulez-vous, les comédiens sont une race à part. Ils ne voient pas la vie comme les autres. Tenez, savez-vous ce que votre papa m'a dit, le jour de l'enterrement de Jeanne Breton ?

ROGER. — Quelque chose de drôle, sûrement.

PIERRE. — Vous savez la vénération qu'il avait pour le génie de Jeanne. Ses obsèques avaient lieu à Saint-Pierre-de-Chaillot et les gens s'écrasaient devant l'église. Votre papa pleurait comme un gosse. Quand il a vu cette foule, il m'a pris par le bras et il m'a dit avec un sourire heureux : « Regarde ! Elle refuse encore du monde ! »

(*On entend, venant du hall, le bruit d'une porte qui s'ouvre.*)

ROGER. — Ah ! les voilà.

(*Pierre se dirige vers le fond au moment où Michel fait son entrée.*)

MICHEL. — Bonsoir, Pierre. Bonsoir, fiston. Encore debout ?

ROGER. — Oui, je lisais. Je ne savais même pas qu'il était si tard.

MICHEL, *à Pierre.* — Donnez-moi donc un petit whisky, Pierre.

PIERRE. — Bien, Monsieur.

(*Pendant les répliques suivantes, Pierre servira le whisky de Michel et le lui apportera. Michel se laisse tomber dans un fauteuil.*)

ROGER. — A propos, maman n'était pas avec toi ?

MICHEL. — Elle a été avec moi jusqu'à la porte du théâtre. Là, elle s'est brusquement souvenue qu'elle avait beaucoup mieux à faire. Fernois devait la mener je ne sais plus où.

PIERRE. — Et la pièce, Monsieur ? Comment l'avez-vous trouvée ?

MICHEL. — Excellente ! Enfin, assez bonne. Pas pire qu'une autre, en tout cas.

PIERRE. — Beaucoup de rappels ?

MICHEL, *riant.* — Je ne sais pas. Je ne compte jamais les rappels dans les théâtres où je ne joue pas.

PIERRE. — C'était plein ?

MICHEL. — Oui. Mais une générale ! Attendons la Presse. (*Il prend le whisky des mains de Pierre.*) Merci, mon vieux. (*Il boit une gorgée de whisky et pose son verre sur la petite table.*)

PIERRE. — Monsieur est content de son whisky ?

MICHEL. — Enchanté, Pierre, tout à fait enchanté.

(*Pierre salue et se retire. Roger rit doucement.*)

Il y a quelque chose qui te paraît drôle ?

ROGER. — Pierre m'amusera toujours, papa. Il joue les maîtres d'hôtel comme s'il était encore sur la scène. Chaque fois qu'il sert à table, j'ai l'impression que le poulet sera en carton.

(*A ce moment-là, on entend un coup de sonnette à la porte d'entrée.*)

MICHEL. — Veux-tu parier que ta mère a encore oublié ses clés ?

(*Roger se lève, va vers le fond de la scène et disparaît pendant que Michel sirote son whisky. On entend, off, la voix de Roger.*)

VOIX DE ROGER. — Mais c'est tante Zina ! Bonjour, tante Zina !

VOIX DE ZINA. — Bonsoir, garnement. Ton père est là ?

VOIX DE ROGER. — Il vient de rentrer à l'instant même.

(*Zina entre, suivie de Roger. Elle porte un manuscrit sous le bras. A noter que le manuscrit doit porter un couverture d'une couleur un peu violente pour qu'on le reconnaisse bien.*)

MICHEL, *se levant.* — Vous, Zina ? Quel bon vent vous amène ? Je pensais vous voir ce soir à la générale du Saint-Georges.

ZINA. — Ne m'en parlez pas ! Quand j'ai levé la tête de dessus ce sacré manuscrit, je me suis aperçue qu'il était onze heures moins vingt et que j'étais toujours en robe de chambre. Michel, c'est merveilleux. (*Elle brandit le manuscrit sous son nez.*)

MICHEL. — C'est une pièce inédite de Racine ?

ZINA. — C'est la nouvelle adaptation de *Christine de Suède*. On me l'a donnée cet après-midi. C'est un travail magnifique !

(*Michel prend le manuscrit et le soupèse sans enthousiasme.*)

MICHEL. — Et, bien entendu, Christine de Suède a toujours dix-neuf ans au premier acte ?

ZINA. — Pas du tout. Elle en a trente. (*Elle passe et va s'asseoir sur le canapé.*) Maintenant, l'action commence avec la grande scène de Christine et le prince Gustave Adolphe.

ROGER. — Tante Zina, avant que vous n'enfourchiez votre dada favori, puis-je vous offrir un petit scotch ?

ZINA. — Merci. Moi, je suis pour le champagne.

MICHEL. — Qu'à cela ne tienne, chère amie. Roger, file à la cave et ramène-nous une Lanson 38.

ZINA. — Et puis, ne m'appelle plus « tante Zina ».

ROGER. — C'était pour vous faire plaisir. Je pensais que vous étiez un peu de la famille...

ZINA. — Dans ce cas, appelle-moi cousine.

ROGER, *en sortant*. — Entendu, tante Zina. (*Il est sorti.*)

ZINA. — Julia ne vous a pas accompagné ?

MICHEL. — Non. Vous savez combien elle est distraite. Elle avait, paraît-il, oublié un rendez-vous.

ZINA. — Avec qui ?

MICHEL. — Vous me le demandez sérieusement ? (*Il se lève et va prendre une cigarette dans le coffret.*) Vous savez bien qu'elle ne sort plus qu'avec lui.

ZINA. — Comment ne pas le savoir ? Elle ne s'en cache pas. Pas assez.

(*Michel revient vers elle et se rassied sur le canapé.*)

MICHEL. — Naturellement, il ne peut rien y avoir de très sérieux là-dedans. Julia joue un nouveau rôle, voilà tout. Elle donne à M. Fernois une magnifique représentation de *Phèdre*, rien de plus pour le moment.

ZINA. — Espérons-le. En tout cas, je ne vous cache pas qu'on bavarde beaucoup. Vous êtes un homme très en vue, Michel... Julia oublie un peu trop qu'elle est en quelque sorte la femme de César.

MICHEL. — Ce n'est pas entièrement sa faute. J'ai eu tort de froisser son amour-propre de femme, voyez-vous... Toujours à cause de cette sacrée Christine de Suède ! J'ai trop dit à Julia qu'elle n'était plus en âge d'être aimée par un jeune homme..., que c'était invraisemblable. Alors elle s'est vexée, naturellement, et elle s'acharne à me prouver le contraire !

ZINA. — Reste à savoir jusqu'où ira son acharnement. (*Michel hausse les épaules.*) C'est une question qui ne semble pas vous préoccuper outre mesure.

MICHEL. — Mais si, voyons ! Ceci dit, que voulez-vous que je fasse ? Un scandale ? Crier et tempêter sous prétexte de couvrir les murmures de quelques imbéciles ? Ce serait idiot. J'aime mieux faire confiance au bon sens de Julia.

ZINA. — Etrange détachement, Michel... Vous en parlez comme si vous ne l'aimiez plus.

(*Un temps léger. Michel la regarde puis détourne la tête.*)

MICHEL. — Pourquoi pas ? Avouez que j'aurais des excuses...

ZINA. — Michel, mais c'est merveilleux ! (*Elle se reprend.*) Miraculeux, veux-je dire ! Comment cela s'est-il fait ?

(*Il vient s'asseoir près d'elle.*)

MICHEL. — Tout seul... Je suis fatigué, Zina...

ZINA. — Vous ? Allons donc !

MICHEL. — Mais si ! Pas fatigué de la vie, non. Fatigué de *ma* vie, tout simplement. De ma vie et de tout ce qu'elle signifie... si peu de chose !

ZINA. — Vous voulez dire votre carrière ? Mais elle est éblouissante ! On la cite en exemple aux comédiens débutants. Les jeunes en rêvent, les vieux en crèvent ! On ne vous discute même plus et vous n'avez pas un seul ennemi. Vous n'avez plus que des amis qui vous détestent ! C'est ça, la gloire !

MICHEL. — Ne vous fichez pas de moi, Zina. J'ai envie d'autre chose, voilà tout.

ZINA. — De quoi, par exemple ?

MICHEL. — De n'importe quoi, pourvu que ce ne soit plus ça ! De dire des choses qui n'aient pas été d'abord écrites par un autre, peut-être... de ne plus rire, désormais, ni pleurer que lorsque j'en aurai envie... de contempler enfin ces océans qui ne seront plus peints sur de la toile et un soleil qui ne dépendra plus du chef électricien..., d'être enfin un inconnu dans la foule... et aussi de pouvoir dire : « Je t'aime » à une femme sans me demander si on m'a bien entendu du dernier rang !... (*Il la regarde et se met à rire.*) Je vieillis, hein ?

ZINA, *troublée*. — Taisez-vous ! Vous êtes un petit enfant, Michel, un petit enfant qui me bouleverse. On a presque envie de vous prendre dans ses bras...

MICHEL, *souriant et penché sur elle*. — Chiche !

ZINA, *elle se lève un peu vite*. — Merci d'avoir sifflé, beau merle ! Je vous retrouve à temps ! Encore un peu et j'allais vous croire !

(*Michel se lève à son tour, la prend par le bras, la retourne vers lui.*)

MICHEL. — Ne soyez pas stupide. Vous savez très bien que je ne suis pas en train de vous donner la comédie. Regardez-moi. Ai-je l'air d'un homme qui joue ?

ZINA, *elle le regarde, détourne les yeux*. — Disons que vous avez l'air d'un homme qui joue assez bien pour se convaincre lui-même...

MICHEL, *l'attire*. — Zina !

ZINA, *le repousse*. — Michel, je ne suis pas un prêté pour un rendu ni un remède contre le spleen ! Allez au diable, vous et votre sacré charme ! Je ne vous crois pas !

MICHEL. — Zina, j'ai terriblement envie de vous !

ZINA. — D'accord ! Ce n'est pas ça que je ne crois pas !

MICHEL. — Je vous aime, idiote !

ZINA. — Sale menteur !

MICHEL. — Et cela ne date pas d'hier, qui plus est ! Je vous l'aurais même avoué beaucoup plus tôt si vous n'aviez pas été riche d'une manière aussi indécente ! Bon Dieu ! Je suis malheureux, je vous le dis parce que vous êtes la seule à qui je puisse le dire et vous vous mettez à ricaner ? Mais que portez-vous donc à la place du cœur ? Vos diamants ?

ZINA, *suffoquée*. — Quoi ? Alors, çà !... Si seulement vous saviez... Oh ! et puis zut, vous allez le savoir. Je vous aime, Michel. Il y a des années que je vous aime ! Et pas parce que vous êtes la grande vedette de la scène et de l'écran, non ! Parce que vous êtes, c'est tout !

MICHEL. — Zina, c'est une nouvelle formidable ! Embrassez-moi !

ZINA, *moqueuse.* — Un baiser du grand Michel Gosselin ? Vous croyez vraiment que je peux accepter ?

MICHEL. — Ce n'est pas Michel Gosselin qui a besoin de vous, Zina, c'est moi, Michel !

ZINA, *émue.* — Vous avez très bien dit ça... (*Elle se pend à son cou.*) Allons, donnez-le-moi, ce fameux baiser. Et s'il dure aussi longtemps que je l'ai attendu...

(*Ils s'embrassent assez longuement.*)

MICHEL, *heureux, la tient serrée contre lui.* — Ainsi, vous m'aimiez ! C'était vrai ! On me l'avait bien dit, mais je ne voulais pas le croire...

ZINA. — « On » vous l'avait dit ? Qui ?

MICHEL. — Julia.

ZINA. — Charmant ! C'est un genre de surprise qu'on aimerait pourtant bien pouvoir faire soi-même! Enfin !... (*Elle le regarde gravement.*) Et maintenant, Michel ?

MICHEL. — Maintenant ?... Eh bien ! mon Dieu...

ZINA. — Voilà une bonne chose de faite, d'accord, mais cela pose tout de même quelques problèmes. Vous ne croyez pas ?

MICHEL. — Si, si, naturellement ! Nous pourrions peut-être en parler plus tard ? Qu'en pensez-vous ? Il s'agit d'une décision assez grave...

ZINA, *grave.* — Plus tard, pour moi, c'est tout de suite, Michel. Enfin, presque tout de suite... Je suis pressée d'être heureuse, voyez-vous, mais j'ai une conception très étroite de l'amour.

MICHEL, *sérieux.* — Je comprends parfaitement. Faites-moi confiance, Zina. Je ne voudrais pas non plus être trop injuste envers Julia.

ZINA. — Injuste ? Un vrai bonheur, ça se vole toujours à quelqu'un... Je vous fais confiance, Michel.

(*Elle lui tend la main. Il la prend, l'embrasse silencieusement. Entrée de Julia par le fond. Elle les regarde, amusée.*)

JULIA. — Directeur baisant la main de sa commanditaire ! Joli numéro pour le Gala de l'Union ! Bonsoir, vous deux ! (*Elle vient vers le piano pour se débarrasser de ses affaires.*)

ZINA. — Bonsoir, chérie.

MICHEL, *se levant.* — Bonne soirée ?

JULIA. — Toute simplette. Et toi, mon amour ? Cette pièce était-elle aussi bonne que tu le craignais ?

MICHEL. — Pas tout à fait, merci.

(*Entre Roger. Il porte la bouteille de champagne et essuie son veston.*)

ROGER. — Le jour où quelqu'un se décidera à remplacer l'ampoule de la cave, je ferai hisser le pavillon. Il a encore fallu que je change les plombs ! Bonsoir, maman. Bonne soirée ? (*Il va poser la bouteille sur la table.*)

JULIA. — Tu pourrais au moins m'embrasser.

(*Roger vient vers elle et l'embrasse distraitement.*)

C'est tout ? Il y a des moments où je regrette de t'avoir retiré de cette baignoire où tu te noyais quand tu avais deux ans.

(*Roger rit, revient vers elle et l'embrasse, longuement cette fois.*)

ROGER. — Et maintenant ?

JULIA. — Je ne regrette plus rien. Sers-moi un verre de champagne.

MICHEL. — Je pensais que le jeune Fernois était avec toi ?

JULIA. — Mais il est avec moi ! Au fait, où diable est-il passé ? (*Elle se retourne dans la direction du hall et appelle.*) Jean-Paul ! Eh bien ! Jean-Paul ? Vous venez ?

(*Un temps léger et Jean-Paul paraît. Il est un peu essoufflé.*)

JEAN-PAUL. — Excusez-moi, j'étais en train de régler le taxi. Bonsoir, Madame... Bonsoir, monsieur Gosselin.

ZINA. — Bonsoir, monsieur Fernois.

(*Michel s'est contenté de saluer de la tête. Roger vient vers Jean-Paul.*)

ROGER. — Bonjour Jean-Paul. Content de vous voir.

JEAN-PAUL. — Comment va le tennis ?

ROGER. — Ça a marché très bien jusqu'au moment où je me suis trouvé sur le terrain. Alors là, zéro. J'ai complètement oublié le revers coupé que vous m'avez montré.

JEAN-PAUL. — Je vous le remontrerai avec plaisir.

JULIA. — Roger, débouche donc ce champagne pendant que je vais changer de robe.

MICHEL. — Pourquoi veux-tu changer de robe ? Il est minuit et quart.

JULIA. — Jean-Paul m'emmène boire un verre au Saint-James.

MICHEL. — Pas ce soir, voyons. C'est impossible.

JULIA. — Ah ! oui ?

MICHEL. — Zina nous a apporté une pièce qui t'intéressera beaucoup plus que n'importe quoi.

JULIA. — Aucune pièce ne pourrait m'intéresser ce soir, mon chéri, même si c'était Shakespeare en personne qui me l'ait apportée.

(*Michel hausse les épaules et se rassied sur le canapé. Pendant ce temps, Jean-Paul a débouché la bouteille de champagne et Roger apporte les verres qu'il tire d'un meuble. Les deux jeunes gens se retrouvent autour de la table.*)

ROGER. — Pendant que maman s'habille, Jean-Paul, vous ne voulez pas m'expliquer encore ce fameux revers ? On pourrait très bien faire ça dans le hall.

JEAN-PAUL. — Où vous voudrez, Roger.

(*Ils sortent tous les deux et Julia s'apprête à les suivre quand Michel la retient.*)

MICHEL. — Julia, permets-moi de te dire que tu te fatigues beaucoup trop avec ces soirées continuelles. Tu sais que tu n'es pas faite pour veiller au-delà d'une certaine heure.

JULIA. — Mais oui, je sais. Je sais que je prends de l'âge, que je suis faite pour me coucher tôt, me lever tard et dormir avec une couche de gras sur le visage. Eh bien ! figure-t-oi que j'ai décidé de changer tout cela.

MICHEL. — Je supposais que tu pouvais être plus intelligente que la plupart des autres femmes.

JULIA. — Quand cesseras-tu de te conduire comme un tyran, chéri ? Sais-tu ce que tu aurais dû être ? Ventriloque. Comme ça, au moins, tu n'aurais pas eu à te demander ce que faisait ton mannequin pendant ses heures de liberté.

ZINA, *riant.* — Julia, voyons ! Michel dit des choses raisonnables.

JULIA. — Alors, c'est que les choses raisonnables

m'ennuient. En tout cas, je refuse désormais que ma vie soit organisée comme un horaire de chemins de fer.

MICHEL. — Jusqu'ici, tu ne t'en plaignais pas. Tu m'étais même assez reconnaissante de m'en occuper.

JULIA. — Je pensais peut-être qu'il s'y mêlait un peu d'amour.

MICHEL, *sec.* — Tu as sans doute trouvé quelqu'un capable d'en mettre davantage ?

JULIA, *sarcastique.* — Serais-tu jaloux, par hasard ?

MICHEL, *haussant les épaules.* — Ne sois pas ridicule.

JULIA. — Evidemment, c'est être ridicule que de supposer que tu puisses être jaloux. A demain, Michel. (*Elle remonte vers le fond.*)

MICHEL. — Alors, vraiment, tu ne veux pas jeter un coup d'œil sur la nouvelle adaptation de *Christine de Suède* ?

(*Julia s'arrête et se retourne.*)

JULIA. — C'est *Christine de Suède* ? Elle est déjà faite ?

MICHEL. — On l'a livrée ce matin même.

(*Il prend le manuscrit et le feuillette négligemment. Julia hésite, puis commence à redescendre vers lui.*)

JULIA. — Tu as eu le temps de la lire ?

MICHEL. — Non, pas encore, mais ce que m'en a dit Zina m'a tout à fait emballé. Je crois que maintenant c'est une bonne chose.

JULIA. — Pourquoi ? Christine de Suède est centenaire ?

ZINA. — Ce n'est plus une enfant, d'accord. C'est une toute jeune femme. Elle doit avoir dans les vingt-quatre ou vingt-cinq ans.

(*Julia a un petit sourire puis elle fait encore un pas et tend la main vers Michel qui lui donne le manuscrit. Elle l'ouvre à une page au hasard et essaie de lire. Elle recule le manuscrit de plus en plus et finit par le tenir à bout de bras.*)

JULIA, *lisant.* — « Vous connaissez l'histoire de Galatée qui resta insensible dans la perfection de son marbre jusqu'à... jusqu'à... »

(*Incapable de lire plus loin, Julia se décide à cueillir les lunettes de Michel dans sa poche. Elle les chausse.*)

MICHEL. — Pour l'amour de Dieu, Julia, achète donc des lunettes, puisque tu en as besoin.

JULIA. — Fiche-moi la paix avec cette histoire de lunettes. (*Maintenant qu'elle a celles de Michel, elle lit à distance correcte*) ....« l'histoire de Galatée qui resta insensible dans la perfection de son marbre jusqu'à ce que l'amour lui donnât la vie. Eh bien ! je suis comme Galatée, Gino, et j'attends que quelqu'un, vous peut-être, insuffle un peu de chaleur humaine à mon pauvre cœur desséché »... (*Elle hausse légèrement les épaules et rejette le manuscrit sur le canapé.*) C'est un peu littéraire, non ?

ZINA. — C'est une magnifique histoire d'amour, Julia.

MICHEL. — Rends-moi mes lunettes.

JULIA, *les lui rendant.* — Voilà. D'ailleurs, finalement, je peux très bien m'en passer.

(*A ce moment, Jean-Paul revient par le fond.*)

JEAN-PAUL. — Julia, nous y allons ?

JULIA. — Mon pauvre Jean-Paul, on veut m'obliger à rester ici pour lire une pièce !

JEAN-PAUL, *très déçu.* — Non ? Mais c'est affreux !

MICHEL, *un peu sec.* — C'est un genre d'horreur auquel les comédiens s'habituent assez vite, vous savez. Et Julia est aussi comédienne. (*Il a appuyé sur le « aussi ».*) C'est peut-être un détail qui vous avait échappé ?

JEAN-PAUL. — Non, bien sûr. Ce n'est pas ce que je voulais dire...

JULIA. — J'ai une idée qui arrange tout, Jean-Paul. Vous allez rester près de moi, je lirai la pièce à haute voix et vous me direz ce que vous en pensez !

JEAN-PAUL. — Alors là, très volontiers !

MICHEL, *à Julia.* — Tu crois vraiment que ce Comité de lecture s'impose ?

JULIA. — Je m'ennuierai moins.

MICHEL, *il se contient.* — Parfait. Dans ces conditions, je vais en profiter pour aller prendre un demi à une terrasse... Cela ne fera qu'une chose de plus que je ne digérerai pas... (*A Zina.*) Vous m'accompagnez, Zina ?

ZINA. — Mais bien sûr !

MICHEL. — En route ! (*A Julia.*) Tu veux que je te laisse mes lunettes ?

JULIA, *étonnement candide.* — Tes lunettes ? Pour quoi faire ?... En voilà une idée !

MICHEL, *petit sourire.* — A ton aise, ma chérie. Tu en seras quitte pour regarder M. Fernois de loin... A tout à l'heure.

(*Il sort en compagnie de Zina. Julia sourit à Jean-Paul.*)

JULIA. — C'est de l'humour, vous savez ?

JEAN-PAUL. — Pardon ?

JULIA. — Ce que Michel a dit en sortant, c'est de l'humour.

JEAN-PAUL. — Certainement. M. Gosselin est très drôle.

JULIA, *souriante.* — Oui. Nous avons toujours joué de très bons auteurs... Vous ne voulez pas éteindre cette lampe, Jean-Paul ? La lumière me fatigue un peu...

JEAN-PAUL. — Mais certainement... (*Il se lève et va éteindre la lampe. Pénombre. Il revient vers Julia, la regarde, troublé.*) Comme vous êtes belle, Julia !

JULIA, *petit rire.* — Sans doute parce que vous me voyez mal. Venez vous asseoir, Jean-Paul. Je suis désolée de gâcher ainsi votre soirée, mais...

JEAN-PAUL. — Comment pourrait-elle être gâchée, puisque je la passe près de vous ?

JULIA. — Je ne vous crois pas complètement. Au fond, vous devez être très déçu...

JEAN-PAUL. — Mais non, je vous assure !

JULIA. — Mais si... Après tout, vous pouviez espérer que j'accepterais enfin de visiter votre fameuse maison historique... (*Coquette.*) Non ? Vous ne l'espériez pas ?

JEAN-PAUL. — Julia, ne me retournez pas sur le gril, c'est trop facile ! Je n'ose plus espérer quoi que ce soit. J'attends, voilà... C'est déjà tellement miraculeux d'être votre ami !

JULIA. — Un ami adorable, Jean-Paul. Et tellement reposant !

JEAN-PAUL, *amer.* — N'est-ce pas ? Quelque chose

comme un fauteuil de jardin où l'on se laisse tomber dans les moments de fatigue !

JULIA. — Mais pas du tout ! Je tiens beaucoup à votre présence.

JEAN-PAUL. — Je suppose que, cela aussi, c'est de l'humour ?

JULIA. — Non. Au début, je ne le cache pas, j'ai pris votre... votre insistance un peu à la légère... Je n'y croyais pas beaucoup. Après tout, l'idée d'une aventure facile avec une grande actrice a toujours été le rêve favori des collégiens...

JEAN-PAUL. — Je ne suis plus un collégien, Julia, et pour reprendre vos termes je ne vois pas très bien ce qu'une aventure avec vous peut avoir de facile ! Voilà des semaines que vous jouez avec moi comme avec un ballon !

JULIA. — Vous êtes malheureux, Jean-Paul ?

JEAN-PAUL. — Oui. J'ai droit en tout cas à la vérité. Si je n'ai aucune chance, il faut me le dire !

JULIA. — Aucune chance à propos de quoi ?

JEAN-PAUL. — Eh bien ! mais, à propos de... de...

JULIA. — Ça vous ferait tellement plaisir de dormir avec moi ?

JEAN-PAUL, *suffoqué*. — Hein ? Je... Oui, évidemment !... Vous avez une façon de dire les choses !... (*Petit rire amusé de Julia.*)

JULIA. — Pardon. Brodons autour de ladite chose, parons-la de guirlandes et attachons-y des rubans. Disons que vous m'aimez. Ce n'est pas vrai, mais disons-le quand même.

JEAN-PAUL. — Pas vrai ? Mais je n'ai que vous en tête le jour et la nuit. Julia ! Julia ! Savez-vous ce que j'ai fait ? J'ai chipé quatre photos de vous au théâtre et je les ai épinglées dans ma chambre, au-dessus de mon lit.

JULIA, *ravie*. — Vrai ?

(*Jean-Paul la prend dans ses bras.*)

JEAN-PAUL, *au comble de l'émotion*. — Vous n'avez qu'à venir voir.

(*Julia le regarde, sourit et se dégage doucement.*)

JULIA. — Aller dans la chambre d'un homme pour regarder des images, j'ai déjà entendu cela quelque part.

JEAN-PAUL, *sec*. — Je ne cherche pas à être original.

(*Julia fait un pas ou deux vers le canapé et y prend le manuscrit de Christine de Suède qu'elle y a jeté tout à l'heure. Jean-Paul la rejoint.*)

Julia, si vous n'avez pas le moindre sentiment pour moi, il vaut mieux me le dire tout de suite. Soyez charitable !

JULIA. — Charitable ? (*Elle lui caresse la joue du bout du manuscrit qu'elle tient à la main.*) Une femme peut tout faire à un homme, Jean-Paul, sauf la charité. Très honnêtement, il n'y a aucune raison majeure pour que je n'aille pas visiter un jour votre fameuse collection photographique.

JEAN-PAUL, *heureux*. — Julia ! Alors vous acceptez de venir. Vrai ? C'est merveilleux ! Quand ? Demain ? Tout de suite ?

JULIA. — Laissez-moi au moins le temps de me faire à cette idée, maintenant que j'en ai accepté le principe. Je suis poltronne, Jean-Paul. J'ai peur de souffrir.

JEAN-PAUL. — Ce qui veut dire que vous ne viendrez jamais. J'ai compris. Au fond, vous êtes une coquette et vous avez un glaçon à la place du cœur !

JULIA, *amusée*. — Moi ? (*Elle s'aperçoit qu'elle tient toujours le manuscrit de Christine de Suède à la main. Sa voix se fait caressante.*) Vous connaissez l'histoire de Galatée qui resta insensible dans la perfection de son marbre jusqu'à ce que l'amour lui donnât la vie ? Eh bien ! je suis comme Galatée, Jean-Paul, et j'attends que quelqu'un, vous peut-être, insuffle un peu de chaleur humaine à mon pauvre cœur desséché.

JEAN-PAUL, *bouleversé*. — Julia ! Ma chérie !

(*Il la prend dans ses bras, mais elle a l'oreille aux aguets et elle se dégage très vite.*)

JULIA, *bas et vite*. — Attention !

(*C'est Roger qui paraît dans le fond. Il est en robe de chambre.*)

ROGER. — Bon, eh bien ! moi, je vais me coucher. Bonne nuit, maman.

JULIA. — Bonne nuit, mon chéri.

(*Roger vient l'embrasser. Puis il serre la main de Jean-Paul.*)

ROGER. — A propos, est-ce que nous jouons au tennis, samedi, au Club ?

JEAN-PAUL, *réticent*. — Samedi ? C'est-à-dire que... (*Il a un regard rapide vers Julia.*) Vraiment ! Roger, je ne suis pas sûr que samedi...

JULIA. — Personnellement, je ne vois pas pourquoi vous vous refuseriez ce samedi-là justement le plaisir de jouer au tennis...

JEAN-PAUL. — Ah ! oui ? Bon... (*A Roger.*) Alors, c'est entendu, à samedi.

ROGER. — Bravo ! En ce qui me concerne, une bonne partie de tennis, c'est encore ce qu'il y a de meilleur au monde ! (*Il vient près de sa mère et lui prend le manuscrit des mains.*) C'est le nouveau machin de *Christine de Suède* ?

JULIA. — Oui. On appelle ça une adaptation. Machin !

ROGER. — C'est bon ?

JULIA. — Je ne l'ai pas lue. Mais ton père, qui ne l'a pas lue davantage, dit que c'est merveilleux.

(*Jean-Paul lui apporte un verre de champagne. Elle le prend. Roger a ouvert le manuscrit au hasard. Il s'ouvre, bien entendu, à la page où Julia l'a déjà ouvert deux fois. Roger lit la première réplique.*)

ROGER, *lisant*. — « Vous connaissez l'histoire de Galatée qui resta insensible dans la perfection de son marbre jusqu'à ce que l'amour lui donnât la vie... » (*Il se tourne vers Julia qui est très gênée et qui n'ose plus regarder Jean-Paul, lequel s'est retourné brusquement vers elle.*) Je trouve ça terriblement coco. Vraiment, personne n'oserait parler comme ça dans la vie !

(*Il se lève et jette le manuscrit sur le canapé. Julia n'ose toujours pas regarder Jean-Paul, qui, lui, ne la perd pas des yeux.*)

JULIA. — Eh bien ! moi, j'ai lu cette réplique et je l'ai trouvée tellement belle que j'ai eu envie de la dire tout de suite à quelqu'un... à quelqu'un qui me serait un peu cher.

ROGER, *spontanément*. — Essaye donc de la dire à papa. Je suis sûr que ça le fera tordre !

JULIA, *sèchement*. — Tu es beaucoup trop jeune pour savoir ce qui fait tordre les grandes personnes. Va te coucher, mon chéri.

ROGER, *venant l'embrasser.* — Avec joie. Après un pareil morceau de littérature, je sens que je vais gagner mon lit à pas chancelants ! Bonne nuit, maman chérie. Bonne nuit, Jean-Paul ! (*Il s'en va vers le fond et sort.*)

(*Julia et Jean-Paul restent seuls. Un temps de silence.*)

JULIA, *souriant à Jean-Paul comme si rien ne s'était passé.* — Il vous aime beaucoup, ce gosse.

JEAN-PAUL, *sèchement.* — Merci. Cela en fait au moins un !

(*Julia vint vers lui, caressante.*)

JULIA. — Je comprends votre amertume, Jean-Paul. Vous êtes un peu comme le voyageur perdu dans le désert à la poursuite de son mirage. Il croit plonger ses mains dans l'eau fraîche et ne ramasse que du sable brûlant.

JEAN-PAUL. — Excusez-moi, mais ma culture théâtrale n'est pas très étendue. C'est une citation de qui, ça ?

JULIA. — De personne, je vous le jure. Ne faites plus cette tête, pour l'amour du ciel ! Qu'avez-vous à me regarder comme si j'étais une mouche dans votre café crème ?

JEAN-PAUL. — Je suis en train de vous admirer. Vous êtes la comédienne la plus consommée que j'aie jamais eu l'occasion d'applaudir. Le seul ennui, c'est que vous jouez aussi pendant les entractes.

JULIA. — Mais je ne jouais pas ! Est-ce ma faute à moi si cette réplique sur Galatée me va comme un gant ? Vous savez, il arrive parfois aux auteurs dramatiques d'écrire des phrases qui tombent juste !

JEAN-PAUL. — Et Dieu sait si celle-là est tombée juste !... juste sur le jobard qu'il fallait. Bonsoir, Julia.

JULIA. — Vous partez ?

JEAN-PAUL. — Oui.

(*Ils se serrent la main. Julia garde celle de Jean-Paul dans la sienne pendant les répliques suivantes.*)

JULIA. — Je vous vois demain ?

JEAN-PAUL. — Demain, je ne suis pas libre.

JULIA. — Après-demain ?

JEAN-PAUL. — Après-demain non plus.

JULIA. — Vendredi alors ?

JEAN-PAUL. — Pas davantage.

JULIA. — Et j'imagine que samedi vous aurez la grippe ?

JEAN-PAUL. — Certainement.

(*Julia sourit. Elle a toujours la main de Jean-Paul dans la sienne.*)

JULIA. — Ce soir, alors ? Tout de suite ?

(*Jean-Paul la regarde, interdit, ne sachant plus que croire.*)

JEAN-PAUL. — Tout de suite ? C'est-à-dire ?

JULIA. — Je pense qu'il serait bon que nous sortions ensemble, ne serait-ce que pour trouver un endroit tranquille où je pourrais essayer de vous faire entendre raison.

JEAN-PAUL, *heureux.* — Julia !

JULIA. — Vous connaissez *Les Mariniers*, quai de Conti ?

JEAN-PAUL. — Il paraît qu'il y a un programme formidable ! Et puis c'est tout près de chez moi.

JULIA. — Vraiment ? La Galerie d'Art Jean-Paul Fernois se trouverait donc dans les parages ? Merveilleuse coïncidence !

(*Elle rit. Ils rient ensemble.*)

JEAN-PAUL, *enthousiasmé.* — Julia, vous êtes une femme..., une femme qui contient en elle toutes les autres.

(*Il la prend dans ses bras, mais elle se dérobe.*)

JULIA. — Et vous voudriez vous mettre à embrasser tout ce monde dans le salon de mon mari ? Allons, filez, je vous rejoins.

(*Il se dirige vers la porte d'entrée, mais elle le rappelle.*)

Non, par le jardin...

(*Jean-Paul revient sur ses pas et sort rapidement pendant que Julia redescend vivement et saisit son manteau. Elle aperçoit le manuscrit de* Christine de Suède, *hésite une seconde, le prend et sort. On entend la porte claquer. Un temps léger et Pierre entre. Il a manifestement entendu le bruit et il est venu se rendre compte. Il jette un regard étonné autour de lui, puis il hoche la tête avec philosophie et entreprend d'éteindre la lumière. On entend à ce moment la porte qui s'ouvre. Pierre se retourne brusquement. On entend la voix de Michel dans l'antichambre.*)

VOIX DE MICHEL. — Entrez, Zina, vous avez bien encore cinq minutes ! (*Il paraît, suivi de Zina. Il allume et a un regard surpris sur la pièce vide. Il regarde Pierre.*) Madame est déjà couchée, Pierre ?

PIERRE. — Non, Monsieur. Madame vient juste de sortir.

MICHEL. — De sortir ? A une heure du matin ?

PIERRE. — Que Monsieur se rassure, Madame n'est pas sortie seule. Elle était avec M. Fernois.

(*Un temps léger. Zina regarde Michel, qui, lui, regarde fixement le tapis.*)

MICHEL. — Merci, Pierre.

(*Pierre se retire. Un temps. Michel regarde Zina.*)

Et voilà !

ZINA. — Julia se conduit vraiment d'une manière incompréhensible.

MICHEL. — Je ne vois pas ce qu'il y a d'incompréhensible là-dedans. Ce n'est que trop clair. Notre chère Julia s'est lancée à l'abordage de ce pauvre jeune homme ! Reste à savoir de quoi j'ai l'air, moi, là-dedans !

(*Zina se laisse tomber sur le canapé.*)

ZINA. — Bah ! Après tout, vous n'êtes pas mariés!

MICHEL, *surpris, machinalement.* — Comment, pas mariés ? Mais... (*Petit sourire de Zina.*) Ça y est, elle vous l'a dit !

ZINA. — Oui.

MICHEL. — Incroyable ! Elle dirait n'importe quoi à n'importe qui, pour faire un effet !

ZINA. — Je ne suis pas n'importe qui, et ce n'était pas n'importe quoi.

MICHEL. — Enfin, je me comprends... Julia a toujours considéré notre vie comme une pièce de théâtre. Elle y ménage à son profit tous les rebondissements nécessaires. (*Il commence à chercher le manuscrit de* Christine de Suède *un peu partout dans la pièce.*) C'est comme le dénommé Fernois ! Dieu sait ce qu'elle a échafaudé au sujet de ce pauvre jeune homme !

ZINA. — Vous êtes un peu agaçant, vous savez, avec votre « pauvre jeune homme » ! Dites-vous

bien que dans les heures qui vont suivre sa position risque d'être beaucoup plus glorieuse que la vôtre !

MICHEL, *cherchant toujours.* — Je ne crois pas. Pas encore...

ZINA. — Je vous trouve optimiste.

MICHEL, *vers elle.* — Je connais Julia ! (*Il recommence ses recherches.*) Elle jonglerait les yeux fermés avec des serpents-minute que c'est encore les serpents-minute que je plaindrais. Ah çà ! où a-t-elle fourré ce manuscrit ? Vous ne seriez pas assise dessus, par hasard ?

ZINA. — Sur *Christine de Suède* ? (*Elle vérifie.*) Ma foi, non. (*Elle se rassied.*)

(*Michel cherche toujours.*)

MICHEL. — J'aurais bien aimé y jeter un coup d'œil, tout de même ! (*Il plonge derrière le canapé.*) Ce que je voudrais comprendre par exemple, c'est pourquoi elle vous l'a dit !

ZINA. — Quoi ?... (*Un peu nerveuse.*) Excusez-moi, mais il est très difficile de tenir une conversation avec quelqu'un qui marche à quatre pattes !

MICHEL, *réapparaissant de l'autre côté du canapé.* — Pourquoi elle vous a dit que nous avions divorcé. Mystère !

ZINA. — Peu importe. En tout cas, vous avez divorcé, et c'est tout ce qui compte. Les choses vont s'en trouver singulièrement simplifiées. En somme, plus rien ne vous rattache l'un à l'autre !

MICHEL, *accroupi près d'elle.* — Ma petite Zina, vous faites fausse route. Mille liens m'unissent encore à Julia. Ils n'ont rien d'officiel ni de légal, ils peuvent même paraître méprisables aux yeux de la charmante profane que vous êtes, mais pour nous ils comptent terriblement.

ZINA. — Je ne vous comprends pas. Quels liens ?

MICHEL. — Ils n'ont pas de nom. Nous les avons noués un à un au fil de vingt ans de carrière... Ne serait-ce que ce besoin animal que nous avons l'un de l'autre pour vivre sur une scène... C'est si petit, le mariage, à côté de ça !

ZINA, *angoissée.* — Dites-moi tout de suite qu'il n'y a pas de solution... Ce n'est pas vrai, Michel ?

MICHEL, *lui embrassant la main.* — Non. Il y en a une, une seule, et c'est de moi qu'elle viendra. Vous le saurez bientôt. Attendez seulement que Julia ait mis encore quelques torts de son côté.

ZINA. — Attendre ! Attendre !

MICHEL. — Rassurez-vous, elle met les bouchées doubles... On dirait qu'elle a juré de tout détruire le plus vite possible... (*Nouveau regard autour de lui.*) En tout cas, il n'y a plus aucun doute. Elle l'a emporté ! (*Il se relève.*) Elle a emporté le manuscrit de *Christine de Suède* !

ZINA. — Quel drôle d'idée !

(*Michel éclate brusquement de rire.*)

Qu'est-ce qui vous prend ?

MICHEL. — Elle l'a emporté ! Je vois d'ici M. Jean-Paul Fernois aux prises avec une Julia Lambert armée d'un manuscrit en trois actes et six tableaux ! Ah ! je vous jure qu'il va passer une soirée dont il se souviendra, ce pauvre jeune homme !

(*Zina se lève, exaspérée, pendant que Michel continue de rire et que le rideau se ferme sur la*

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

Même décor qu'au premier acte. Un soir d'août après dîner.

Au lever du rideau, Eve est au téléphone. Elle parle à voix basse et rapide.

EVE, *au téléphone.* — Et vous êtes bien sûre qu'il n'est pas là ?... Je me répète, d'accord. Et après ?... Moi, je suis Eve, l'habilleuse de Julia Lambert. Et vous ?... La femme de ménage de M. Fernois, vraiment ? Eh bien ! vous avez une drôle de voix et une drôle d'heure pour faire le ménage, mon chou !

(*Michel entre sans qu'elle s'en aperçoive et va se verser un verre de cognac, la bouteille et les verres étant placés sur la table au premier plan, et le téléphone dans le fond.*)

Ecoutez, c'est urgent. Dès que vous verrez M. Fernois, dites-lui de téléphoner à Mme Julia Lambert... Au fait, non. Dites-lui plutôt de me demander, moi. Ça vaut mieux.

MICHEL. — Et si c'est une voix d'homme, raccrochez !

(*Eve sursaute et se retourne en poussant un petit cri de surprise. Michel sourit. Eve raccroche lentement.*)

EVE. — Vous m'avez fait une de ces peurs ! Je ne vous avais pas entendu entrer.

MICHEL. — Je suis silencieux comme un remords. Alors, que se passe-t-il ? M. Fernois se dérobe devant l'obstacle ?

EVE. — Je ne comprends pas ce que...

MICHEL, *la coupant.* — Mais si, vous comprenez. Moi aussi, je comprends. Je me suis trouvé plus de vingt fois dans la même situation. Seulement, c'était au théâtre et je jouais le rôle de l'amant.

EVE. — Mais il n'y a aucun amant dans cette histoire, Monsieur ! Vous ne me croyez tout de même pas capable...

MICHEL. — Vous m'adorez, je sais, mais si Julia vous le demandait, vous m'étrangleriez dans mon lit. Merci, Eve.

(*Eve se retire. Michel reste seul. Il s'approche du téléphone et le regarde d'un air rêveur. Entrée de Zina qui vient sur scène par la porte conduisant au reste de l'appartement.*)

ZINA. — Nous nous demandions où vous étiez passé. Qu'avez-vous à regarder ce téléphone ? Il est cassé ?

MICHEL. — Dieu non ! (*Il vide son verre.*) Mais depuis quelque temps cet appareil joue un rôle suspect dans cette maison. Il remplace les vieilles entremetteuses du répertoire qui glissaient aux galants les billets doux de leurs maîtresses.

ZINA. — Je vois. Fernois a téléphoné.

MICHEL. — Non. C'est Eve que j'ai surprise en train de téléphoner en cachette à M. Fernois. Et je sais maintenant pourquoi Julia a perdu l'appétit. C'est parce que M. Fernois est introuvable.

ZINA. — Ce garçon en avait peut-être assez de passer tous ses week-ends avec vous.

MICHEL. — Et moi, donc ! (*Il va se verser un autre cognac qu'il boit d'un trait.*)

ZINA. — Vous, vous êtes en colère.

MICHEL. — Non. Je suis humilié, Zina. J'ai honte de voir Julia Lambert s'abaisser jusqu'à relancer, jusqu'à supplier cet avocaillon de quatre sous ! Il s'est servi honteusement d'elle. Elle l'a présenté et recommandé à tous nos amis, comme si elle avait été placière en aspirateurs. J'aimerais botter le derrière de ce type !

ZINA, *doucement ironique.* — Pauvre jeune homme !

MICHEL, *sec.* — Oh ! je vous en prie. (*Il hausse les épaules et se verse un troisième cognac.*)

ZINA. — Vous tenez absolument à voir toutes les étoiles qui figurent sur l'étiquette ?

MICHEL. — Voyez-vous, j'ai débuté avec Julia. Côte à côte, nous avons assiégé les directeurs, traqué les metteurs en scène, encensé les auteurs et mangé des croissants sur les bancs du Luxembourg. Ça compte !

ZINA. — Et puis vous avez toujours eu du cœur de reste.

MICHEL. — Ne croyez pas ça. Julia ne réussira pas à me faire perdre la petite estime que je me porte ! Je vous avais demandé d'être patiente, Zina. Eh bien ! je crois que vous avez assez attendu...

ZINA, *lentement, gravement.* — J'espère que le cognac n'est pas la seule cause de ces bonnes résolutions...

MICHEL, *net.* — Non ! Qu'elle me fournisse seulement le moindre prétexte !... Je sens d'ailleurs que cela ne va pas tarder...

(*Pierre entre par le fond.*)

PIERRE. — M. Fernois est là, avec une jeune personne très jolie. Je lui ai dit que Madame et Monsieur n'avaient pas encore fini de dîner. Dois-je le faire entrer ici ?

MICHEL. — Oui, mais dans deux minutes seulement. Je ne tiens pas à le rencontrer.

(*Pierre se retire par le fond.*)

Qu'est-ce que c'est que cette jeune personne très jolie qu'il nous amène ? Un alibi destiné à égarer mes soupçons, peut-être ? M. Fernois a-t-il décidé de me faire jouer *Le Chandelier* ?

ZINA. — Attendez, vous verrez bien.

MICHEL. — Ah non ! Allons plutôt rejoindre les autres. J'aime encore mieux entendre le baron me parler de ses chevaux.

(*Ils sortent par la porte qui donne sur les appartements. Un temps léger et Pierre ouvre celle du fond et regarde si la pièce est vide. Puis il se tourne vers la cantonade.*)

PIERRE. — Si Monsieur et Mademoiselle veulent bien entrer...

(*Entrent Jean-Pierre et la jeune Chris Vallamont, une jeune et jolie personne, comme dit Pierre.*)

JEAN-PAUL. — Eh bien ! vous voici dans leur sanctuaire, Chris. Vous êtes émue ?

CHRIS. — Oh oui ! J'ai tant d'admiration pour eux !

JEAN-PAUL, *à Pierre.* — Mme Julia Lambert et M. Gosselin sont en bonne santé, Pierre ?

PIERRE. — Oui, Monsieur, merci. Ils finissent juste de dîner avec M. le baron Weill-Amaury, Mme Devry et M. Roger. Ensuite, ils comptent assister au gala du Pré-Catelan.

JEAN-PAUL. — Surtout ne les dérangez pas. Nous attendrons. (*A Chris.*) Vous savez, Chris, Pierre a été lui-même comédien, pendant très longtemps.

CHRIS. — Oh ! vraiment ? Et vous voilà maître d'hôtel ?

PIERRE, *souriant.* — Parce que je les jouais trop bien, Mademoiselle. Je les jouais si bien qu'en trente ans de carrière, je ne suis jamais arrivé à jouer autre chose !... Aussi, le jour où Julia Lambert et Michel Gosselin m'ont demandé de remplacer le leur...

JEAN-PAUL. — Ils avaient dû vous trouver rudement bien !

CHRIS. — Vous devez tout de même regretter le bon vieux temps !

PIERRE. — Qu'appelez-vous le bon vieux temps, Mademoiselle ? Les tournées en troisième classe, la course aux cachetons... pardon, aux cachets... Ou encore les tas d'œufs durs qu'on engloutit sur le bord des zincs ?

JEAN-PAUL. — Ne découragez pas trop Mlle Vallamont. Elle est également comédienne.

PIERRE. — Oh ! pardon...

CHRIS. — Je débute. Jusqu'ici mon plus grand rôle comportait neuf répliques, mais c'était avec Fresnay.

PIERRE. — C'est peu, bien sûr. Mais il vaut mieux rester deux minutes au soleil qu'un an sous la pluie.

CHRIS. — Je crois que le principal, c'est de se cramponner. Après tout, Michèle Morgan a commencé par faire de la figuration.

PIERRE. — Si je m'étais cramponné, moi, j'aurais fini par en faire. Monsieur et Mademoiselle n'ont plus besoin de moi ?

CHRIS. — Non, non, merci, monsieur Pierre.

(*Pierre salue et sort par le fond.*)

JEAN-PAUL. — Ne l'appelez pas « monsieur », Chris.

CHRIS. — Pourquoi ? C'est un ancien acteur.

JEAN-PAUL. — C'est d'abord un maître d'hôtel. Il est aussi vexant d'appeler un maître d'hôtel « monsieur » que d'appeler un monsieur « maître d'hôtel ».

CHRIS. — En tout cas, il m'a fait froid dans le dos, ce bonhomme. Quand je pense à tout ce qu'il devait porter d'espérance dans le cœur, autrefois... Comme moi aujourd'hui !

JEAN-PAUL. — Julia et Michel l'aiment beaucoup, vous savez. Il est ici comme dans du coton.

CHRIS. — Mon petit Jean-Paul, il n'y a qu'un seul endroit au monde où un comédien se trouve vraiment bien, c'est sur une affiche. En tout cas, j'aimerais mieux crever tout de suite que de finir un jour comme lui.

JEAN-PAUL. — Il n'en est pas question. Vous avez beaucoup de talent, Chris.

CHRIS. — Je ne sais pas si j'en ai beaucoup, mais je sais que pour me faire lâcher prise il faudra me couper les mains et m'arracher les dents ! Que je mette seulement le nez dans un vrai rôle !

JEAN-PAUL. — C'est exactement pour cela que je vous ai amenée ici.

CHRIS. — Oui, je sais... (*Rêveuse.*) Je me demande simplement pourquoi Julia Lambert m'engagerait sur votre bonne mine.

JEAN-PAUL. — Oh ! vous savez, sans me vanter, j'ai pas mal d'influence sur elle.

CHRIS. — Si vous lui recommandiez un de vos copains de régiment, ou une vieille dame, je ne dis pas. Mais moi !

JEAN-PAUL, *fronçant le sourcil.* — Vous pensez qu'elle aura des soupçons ?

CHRIS. — Mon Dieu ! elle n'est pas idiote, et je ne suis pas laide. En tout cas, n'allez surtout pas lui dire que nous avons passé la journée de samedi et de dimanche à faire du camping sur les bords du Loiret ! J'espère que vous savez mentir ?

JEAN-PAUL. — Evidemment, mais cela m'ennuie toujours. Ce n'est pas que je mente mal, mais je n'ai pas de chance !

CHRIS, *dure.* — Si vous faites la moindre gaffe, ne comptez pas sur moi pour vous la pardonner, Jean-Paul.

JEAN-PAUL. — Soyez tranquille, j'ai tout prévu. Enfin, je crois...

(*Il s'interrompt net, car Roger entre par le fond.*)

ROGER. — Mais c'est Jean-Paul ! Bonjour !

JEAN-PAUL. — Bonjour, Roger. Je vous présente Mlle Chris Vallamont, une jeune comédienne.

ROGER, *tendant la main à Chris.* — Enchanté, Mademoiselle.

CHRIS. — M. Fernois m'a beaucoup parlé de vous. Vous vous appelez Roger et vous êtes un passionné de tennis.

ROGER. — Oui, grâce à Jean-Paul, d'ailleurs. C'est un as. Mais on ne le voit pas !

JEAN-PAUL. — Les affaires, Roger... J'ai beaucoup de nouveaux clients, maintenant que je travaille à mon compte.

ROGER. — J'imagine que maman y est pour quelque chose. Je crois bien qu'elle a téléphoné à tout Paris à votre sujet.

JEAN-PAUL, *un peu gêné.* — Oui. Elle a été très bonne.

CHRIS. — Vous vous destinez au théâtre, naturellement, monsieur Gosselin ?

ROGER, *riant.* — Moi ? Je compte faire une carrière moyenne de spectateur, c'est tout.

CHRIS, *suffoquée.* — Avec le nom que vous portez ?

ROGER, *riant.* — Eh bien ! je le porterai ailleurs. Je pars dans quelques jours pour Londres, perfectionner mon anglais et, si Dieu le veut, il y aura un jour un Gosselin à l'Ecole navale.

(*La porte qui donne sur l'appartement s'ouvre toute grande et Julia entre. Robe du soir étourdissante. Le baron la suit, en smoking. Sur le seuil et avant d'avoir vu Jean-Paul, Julia se retourne vers le fond et parle à la cantonade.*)

JULIA. — Michel ! Zina ! Vous venez ? (*Au baron.*) Ce qu'ils sont embêtants, ces deux-là, avec leur belote ! (*A Roger.*) Roger, mon chéri, reste donc près d'eux et empêche-les de recommencer une autre partie, sinon à quelle heure arriverons-nous à ce gala...

ROGER. — D'accord, maman.

(*Il sort et referme la porte sur lui. Julia se retourne et aperçoit Jean-Paul et Chris.*)

JULIA. — Jean-Paul ! Vous voilà enfin ! Vous nous aviez promis de venir pour le week-end. On vous a attendu.

JEAN-PAUL, *allant vers elle.* — Je suis désolé, Julia. Permettez-moi d'abord de vous présenter une bonne camarade que je me suis permis d'amener. Mlle Chris Vallamont... Julia Lambert... Baron Weill-Amaury.

BARON. — Enchanté, Mademoiselle.

(*D'un regard rapide, Julia a soupesé et mesuré Chris. Elle lui tend la main en souriant.*)

JULIA. — Vous êtes la bienvenue, Mademoiselle.

CHRIS, *confuse.* — Madame...

(*Julia passe et prend Jean-Paul par le bras dans un geste de camaraderie affectueuse.*)

JULIA. — Alors, garnement, dites-moi un peu, comment vous avez passé ces deux derniers jours ? En prières ? (*Elle affecte de plaisanter, mais il y a quelque chose dans sa voix qui sonne faux.*)

JEAN-PAUL. — Je suis navré, Julia, mais j'ai reçu samedi matin un coup de téléphone impérieux de Samuel Orlandi. Il voulait me voir d'urgence. J'ai dû y aller. C'est un personnage trop important.

JULIA, *rassurée.* — Orlandi ? Je comprends ! Vous voilà lancé dans la haute finance, mon petit Jean-Paul ! Bravo ! C'était une affaire amusante ?

JEAN-PAUL. — Pas pour lui, en tout cas. Une histoire de non déclaration de biens à l'étranger. J'ai sué quarante-huit heures d'affilée sur un monceau de paperasses que vous n'imaginez pas.

(*Sur la fin de la réplique, Chris Vallamont s'est rapprochée d'eux. Julia ne l'a d'ailleurs pas perdue de vue pendant toute la réplique de Jean-Paul. Le baron est debout devant le piano. Il joue avec un doigt.*)

JULIA, *à Jean-Paul.* — Et c'est chez Orlandi que vous avez fait la connaissance de Mlle Vallamont ?

CHRIS, *souriante et très à son aise.* — Mon Dieu, non ! M. Fernois et moi nous nous connaissons depuis longtemps, mais nous nous étions perdus de vue. Je l'ai rencontré ce matin par hasard et, quand j'ai su qu'il venait chez vous ce soir, j'avoue que je n'ai pas pu résister à la tentation de l'accompagner. J'ai préféré courir le risque d'être mal élevée plutôt que de manquer l'occasion de rencontrer Julia Lambert et Michel Gosselin. Je vous prie de m'excuser...

(*Elle a dit tout cela d'une façon charmante et très « jeune fille ». Pendant toute sa tirade, Julia n'a pas cessé de l'examiner en souriant, de la tête aux pieds, sans le cacher le moins du monde.*)

JULIA, *amusée.* — Vous êtes tout à fait charmante, Mademoiselle. S'il s'agissait d'une audition, je dirais qu'elle est concluante.

(*Pendant la longue réplique de Chris, Pierre est entré portant le plateau avec le café et les liqueurs. Il l'a posé sur le piano et s'est retiré. Julia se lève sur la fin de sa réplique et se tourne vers Chris.*)

Venez, vous allez m'aider à servir le café. (*Elle va vers le piano suivie de Chris et de Jean-Paul. Puis elle se tourne vers le fond et élève la voix.*) Michel ! Zina ! Le café est servi ! (*A Chris.*) Quand ces deux-là jouent à la belote, une escadrille de soucoupes volantes ne leur ferait pas lever les yeux ! (*Plus haut.*) Baron, un peu de café ?

(*Le baron est maintenant tranquillement installé dans un fauteuil. Il a sorti le journal* Paris-Courses *de sa poche et est en train de le lire. Il lève la tête vers Julia.*)

BARON. — Ne vous dérangez pas, Julia. Je me servirai.

JULIA, *à Chris.* — Vous l'aimez très chaud ?

CHRIS. — Le plus chaud possible, Madame. Merci.

(*Julia la sert. Par-dessus son épaule, Chris et Jean-Paul échangent un regard rapide.*)

JEAN-PAUL, *se décidant.* — J'ai quelque chose à vous demander, Julia... au sujet de Mlle Vallamont, justement... J'ai oublié de vous dire qu'elle est comédienne.

JULIA, *amusée.* — Ah ! oui ? Mais c'est une révélation bouleversante !

JEAN-PAUL. — Vous le saviez ?

JULIA, *tendant sa tasse à Chris.* — Disons que je m'y attendais. La diction, le maquillage et même la façon de marcher de Mlle Vallamont ne laissent aucun doute.

JEAN-PAUL. — Vous savez à quel point je n'y connais rien, Julia, mais j'avais pensé que Mlle Val-

lamont était physiquement le personnage rêvé pour le rôle de la jeune maîtresse italienne de Mona Delski.

JULIA. — Ah ! oui ? C'est très possible, bien qu'on ne découvre généralement les personnages rêvés que dans les pièces des autres.

CHRIS, *souriant.* — Evidemment, je ne suis pas italienne.

JULIA. — Il suffira que vous soyez comédienne. Vous avez déjà joué à Paris, Mademoiselle ?

CHRIS. — Une toute petite chose avec Pierre Fresnay, à la Michodière. Mais je me souviens que Michel Gosselin était venu voir la pièce un soir. Peut-être a-t-il gardé un vague souvenir de moi...

JULIA. — C'est d'ailleurs lui, en principe, qui s'occupe de la distribution. Je lui demanderai de vous entendre dans le rôle.

CHRIS. — Merci, Madame. (*Riant.*) Il ne me reste plus qu'à espérer que je n'aurai pas trop le trac ! Michel Gosselin est un si grand acteur !

JULIA. — Rassurez-vous. Quand il ne trouve pas de talent à une jolie fille, il lui trouve toujours une excuse... (*Elle voit Roger entrer par le fond et l'appelle.*) Roger, mon chéri ! Dis-moi, où en sont-ils de leur sacrée belote ?

ROGER. — Ça touche à sa fin. Papa a saisi tante Zina à la gorge et il lui a mis un genou sur la poitrine. Moralement, bien sûr...

JULIA. — Bon. Eh bien ! conduis Mlle Vallamont à ton père et demande-lui de lui dénicher un manuscrit de *Christine de Suède* tout de suite. Dis-lui que ce serait éventuellement pour le rôle de la petite italienne de Mona Delski. (*A Jean-Paul.*) Allez-y également, Jean-Paul, Roger ne connaît rien au théâtre. (*A Chris, en souriant.*) Bonne chance.

CHRIS. — Merci, Madame.

(*Roger, Chris et Jean-Paul sortent par le fond. Julia se lève du canapé, vient vers le baron qui a toujours le nez dans son journal.*)

JULIA. — Décidément, mon ami, vous êtes la plus noble conquête du cheval. Ce sont donc des animaux tellement sympathiques ?

BARON, *pliant son journal.* — Tout dépend dans quel ordre ils franchissent le poteau d'arrivée. Le café est froid ?

JULIA. — Naturellement !

BARON. — C'est comme ça que je l'aime. (*Il se lève et vient se servir une tasse de café sur le piano.*) Alors, vous êtes satisfait de votre poulain ?

JULIA. — Je ne savais pas que j'avais un poulain.

BARON. — Je faisais allusion au jeune Fernois. On dit que vous le patronnez ouvertement et que c'est d'ailleurs un garçon particulièrement doué.

JULIA. — C'est exact. Il a déjà une assez grosse clientèle. Vous avez entendu ? Samuel Orlandi l'a convoqué d'urgence samedi matin, et je suppose que ce n'est pas un homme qui confie ses affaires au premier venu.

BARON. — Fichtre non ! Alors, il arrive d'Epsom ?

JULIA. — D'Epsom ? Pourquoi d'Epsom ? Les Orlandi habitent Saint-Germain.

BARON. — Pas au mois d'août, ma chère. Comme d'habitude, ils sont tous à Epsom pour la saison des courses. Orlandi a engagé là-bas les meilleures bêtes de son écurie.

(*Un temps de silence. Julia a reçu le coup sans broncher. Le baron boit son café à petites gorgées. Julia parle sans relever la tête.*)

JULIA. — Vous êtes sûr qu'Orlandi est à Epsom ?

BARON. — C'est comme si vous me demandiez si l'Obélisque est à la Concorde.

JULIA. — Vous pouvez vous tromper.

BARON. — Non.

(*Julia relève la tête d'un air de défi.*)

JULIA. — Vous vous trompez sûrement. Voulez-vous parier un cheval de course ? Pourquoi Jean-Paul m'aurait-il menti ?

BARON, *froidement.* — Je suppose que vous parlez de M. Fernois ? J'ignore pourquoi il vous a menti, mais il vous a menti.

(*A ce moment, Pierre paraît dans le fond.*)

PIERRE, *du fond.* — Je peux desservir le café, Madame ?

JULIA. — Non, pas encore, Pierre. Monsieur et Mme Devry en voudront peut-être... (*Pierre s'incline et se prépare à sortir. Elle le rappelle.*) Pierre ! (*Il s'arrête.*)

Demandez-moi M. Orlandi, à Saint-Germain. Samuel Orlandi. Insister pour l'avoir. Dites que c'est de la part du baron Weill-Amaury.

BARON. — Comment ? Mais je n'ai rien à lui dire! Nous sommes fâchés.

JULIA. — Dépêchez-vous, Pierre. Prenez la communication dans le bureau.

(*Pierre va dans le bureau. Il sort de scène. Le baron regarde Julia gravement.*)

BARON. — C'est donc tellement important pour vous de contrôler les dires de ce garçon ?

JULIA, *candide.* — Pas le moins du monde. Simple curiosité...

(*Elle va de nouveau vers le canapé et s'y assied en jouant l'indifférence. Le baron reste où il est.*)

BARON. — J'ai bien envie de vous dire quelque chose, Julia.

JULIA. — Ne vous en privez pas, surtout.

BARON. — Vous feriez mieux de vous afficher un peu moins avec ce trop jeune homme...

JULIA, *petit sourire crispé.* — Croyez que j'apprécie le « trop » comme il convient...

BARON. — Vous êtes imprudente, Julia. N'oubliez pas qu'une moitié du monde se complaît dans la calomnie et l'autre dans la crédulité.

JULIA, *nette.* — On dit qu'il est mon amant ?

BARON. — Oui.

JULIA. — Et vous croyez vraiment que c'est une révélation susceptible de passionner les foules ?

BARON. — Imaginez que Michel l'apprenne !

JULIA. — Michel ? Mon pauvre ami, il y a belle lurette que Michel ne s'intéresse plus à ma vie amoureuse. Mieux encore, voilà des années qu'il s'efforce de me démontrer que je suis une femme finie ! C'est pousser un peu loin l'indifférence, vous ne trouvez pas ?

BARON. — Bien sûr, Julia, mais ce n'est peut-être pas une raison pour...

JULIA, *le coupant.* — La raison n'a rien à voir là-dedans, si vous voulez tout savoir ! Les chiens qu'on veut noyer ont le droit de nager !

BARON. — Je suis sûr que Michel vous aime encore, et Fernois n'est pas fait pour vous. Vous serez malheureuse !

JULIA. — Tant mieux ! C'est encore une manière de ne pas être morte ! (*Pierre revient par la porte du bureau. Elle se retourne vivement.*) Eh bien ?

PIERRE. — M. Samuel Orlandi est à Epsom avec toute sa famille et son secrétaire, Madame. C'est le jardinier qui m'a répondu.

(*Un temps léger de silence. Le baron se détourne discrètement de Julia.*)

JULIA. — Merci, Pierre. (*Pierre s'en va. Julia a un drôle de sourire dans le vide.*) Et voilà !... Je pourrais vous devoir un cheval de course par-dessus le marché. Disons que c'est un demi-malheur...

BARON, *gêné.* — Je suis désolé, Julia. D'ailleurs, cela ne prouve pas grand-chose...

JULIA. — Rien ! Moins que rien ! Il a passé son week-end dans les bras de la petite Vallamont, c'est tout ! Cela crève les yeux, d'ailleurs. Il n'y a qu'à voir la façon qu'il a de ne pas la regarder...

(*Un petit silence. On entend, étouffé, le rire de Zina dans la pièce voisine. Julia se met à rire elle aussi.*)

Je me demande bien de quoi je me plains. Après tout, chaque vedette a une doublure, n'est-ce pas ?...

BARON. — Vous n'êtes pas drôle, Julia.

JULIA, *gaîté factice.* — Eh bien ! soyez-le, vous ! Racontez-moi des histoires gaies ! Faites-moi la cour ! Vous parliez toujours de m'enlever dans un pays lointain. Le moment est venu. Où allons-nous ?

BARON, *souriant.* — Je me demande bien où on pourrait enlever une femme de nos jours avec ce sacré règlement de l'Office des Changes !

JULIA. — Vous, vous cherchez à vous défiler ! Vous avez peur que ce ne soit pas tout à fait une plaisanterie. Quand je pense à ce que vous étiez, autrefois !

BARON. — Qu'étais-je donc ?

JULIA. — Haletant ! Aujourd'hui, vous n'êtes plus qu'essoufflé.

BARON, *riant.* — Si c'est là toute l'opinion que vous avez de moi, il est temps que je me retire. Au revoir, Julia, et soyez sage.

JULIA. — Sage ? Vous êtes fou ?

BARON. — Au moins, soyez digne de Julia Lambert.

JULIA. — Ne me parlez pas de cette femme, je la déteste ! (*Elle lui tend la main.*) Au revoir, mon ami.

(*Le baron va pour sortir quand Jean-Paul entre par le fond. Il salue sèchement.*)

JEAN-PAUL. — Vous partez, Monsieur ?

BARON, *sec.* — Oui, Monsieur. Bonsoir. (*Il sort.*)

(*Jean-Paul sourit à Julia et allume une cigarette.*)

JEAN-PAUL. — Mlle Vallamont est ravie, vous savez. Michel se souvient parfaitement de l'avoir vue jouer à la Michodière et elle lui avait fait une excellente impression.

JULIA, *la voix égale.* — Samuel Orlandi est à Epsom. Dites-moi un peu comment vous avez fait pour le voir à Saint-Germain.

(*Sursaut de Jean-Paul. Il a un petit rire qui sonne faux.*)

JEAN-PAUL. — Orlandi ? Je ne vous ai jamais dit que je l'avais vu. C'est son secrétaire qui m'a reçu, évidemment !

JULIA. — Non. Le secrétaire est à Epsom, lui aussi. Pas de chance. (*Elle baisse la voix.*) Tu m'as menti. Le fameux monceau de paperasses sur lequel tu as tellement sué s'appelait Chris Vallamont, n'est-ce pas ? Tu as passé le week-end avec cette fille !

(*Légère hésitation de Jean-Paul.*)

JEAN-PAUL, *bas.* — Eh bien ! oui, mais pas du tout le genre de week-end que tu supposes !

JULIA, *bas.* — Vous avez parlé politique ?

JEAN-PAUL, *bas.* — Nous avons fait du camping, puisque tu veux tout savoir ! Sur les bords du Loiret ! Chris adore la pêche. Moi aussi ! Où est le mal ?

JULIA, *crispée, tendue, mais souriante.* — Enfin, bref, vous avez pêché !

JEAN-PAUL. — Chris est une camarade, rien de plus. Je mourais d'envie d'aller passer quarante-huit heures dans la nature...

JULIA, *de plus en plus rageuse.* — Elle en a une ?

JEAN-PAUL, *s'énervant et c'est sans doute ce qu'elle souhaite.* — Mais, bon Dieu ! Essaye de me comprendre. Il y a tout de même des choses que j'aime, auxquelles j'étais habitué avant de te connaître, et que je ne peux pas te demander ! Je ne peux pas demander à la Grande Julia Lambert de venir avec moi planter sa tente sous les arbres, de souffler pendant des heures sur un feu de bois mouillé, de surveiller la gamelle et d'aller laver son short dans un ruisseau !

JULIA. — Ah ! Parce qu'elle a lavé son short ?

JEAN-PAUL, *découragé.* — Zut, tiens ! J'y renonce !

JULIA, *bas et féroce.* — Oui, mon bonhomme ! Renonces-y, c'est ce que tu as de mieux à faire ! Je sais ce que camper veut dire, figure-toi !

JEAN-PAUL. — Je te jure...

JULIA. — Tu peux jurer. La maison est solide et ça ne change rien. Cette fille est ta maîtresse, un point c'est tout ! Cesse donc de me prendre pour une idiote ! Si elle ne t'avais pas cédé, tu ne serais pas allé perdre quarante-huit heures à lui faire la conversation ! Tu serais venu ici !

JEAN-PAUL. — C'est tellement amusant de venir ici ! Ton mari m'ignore, le baron me montre autant de sympathie que si j'étais un clou dans son soulier, et quand ton maître d'hôtel me regarde j'ai l'impression d'être un morceau de plexiglass !

JULIA, *dure.* — Et quand Mlle Vallamont te regarde, quelle impression as-tu ?

JEAN-PAUL, *agacé.* — Encore une fois, quel mal y a-t-il à ce que je sois allé passer un week-end avec une camarade ? Chris est une jeune fille très gaie, très sportive, très moderne...

JULIA, *le coupant.* — De ton âge, pour tout dire ! (*Silence de Jean-Paul. C'est une sorte d'acquiescement par lassitude. Julia se domine terriblement.*) N'en parlons plus, Jean-Paul.

JEAN-PAUL. — Je t'expliquerai...

JULIA. — Tout cela n'est pas très grave, au fond, et c'est ma faute... Que peut-on attendre de deux caprices qui se rencontrent ?... Tu es charmant et je ne vais pas te reprocher de l'être aussi pour les autres... (*Petit sourire.*) N'aie pas de remords, surtout. Ça te va mal. Tu sais bien que les comédiennes n'attachent que très peu d'importance à l'amour...

JEAN-PAUL, *soulagé.* — Vrai ?

JULIA, *doucement.* — Ça t'arrange, hein ?

JEAN-PAUL, *riant gentiment.* — Je m'en doutais, d'ailleurs ! Très souvent j'ai eu l'impression de n'être pour toi qu'un exercice de style..., mais oui !..., une sorte de variation brillante sur l'art de séduire les avocats stagiaires...

JULIA, *souriant.* — Voilà. Au moins, si je ne t'ai pas donné beaucoup de joie, je t'aurai donné un peu d'esprit. (*Elle remonte vers le fond.*)

(*Entrée de Michel et de Zina. Michel tient un petit carnet ouvert et un crayon.*)

Enfin, vous êtes sortis de vos maudites cartes, vous deux ?

ZINA. — D'une manière honteuse, chérie. Michel a terminé avec un 200 de valets tout à fait déshonorant pour un gentleman.

JULIA. — Mlle Vallamont et Roger ne sont pas avec vous ?

MICHEL. — Ils visitent le jardin, je crois. Il paraît que le clair de lune est particulièrement réussi, ce soir.

JEAN-PAUL. — Je vous attendais pour vous dire au revoir, monsieur Gosselin. Il faut que je rentre à Paris.

MICHEL, *lui serrant vaguement la main.* — Ah ! oui ? Parfait. Bonsoir, Monsieur. (*Il va se servir un whiky au plateau qui est posé sur le piano.*)

JULIA. — Dis-moi, chéri, Jean-Paul me dit que tu te souviens d'avoir vu Mlle Vallamont jouer la comédie ? Comment était-elle ?

MICHEL. — Pas mal du tout. Pourquoi ?

JULIA. — Que penserais-tu d'elle dans le rôle de la petite maîtresse italienne de Mona Delski ?

MICHEL, *s'arrêtant de se servir et la regardant.* — C'est mon opinion d'homme bien élevé que tu me demandes ou mon opinion tout court ?

JULIA, *un peu crispée.* — Donne-moi la meilleure des deux, chéri.

MICHEL, *très net.* — C'est la deuxième. Tu n'as aucun intérêt à te montrer sur une scène aux côtés de Chris Vallamont. Voilà.

JEAN-PAUL. — Mais vous venez de dire à l'instant même que vous la trouviez bonne comédienne !

JULIA, *très tendue sous une apparence souriante.* — Laissez donc Michel développer son point de vue, monsieur Fernois. Je crois comprendre que le talent de votre jeune amie n'est pas en cause.

MICHEL, *sec.* — Je n'ai pas de point de vue à développer.

JULIA. — Tu estimes simplement que Mlle Vallamont est peut-être un peu jeune.

MICHEL. — Si tu veux...

JULIA. — Pas pour le rôle, bien sûr. Pour moi ?

ZINA, *riant.* — Voyons, Julia, ne sois pas ridicule ! Tu n'as rien à craindre d'aucune comédienne au monde. Michel a simplement voulu dire...

JULIA, *nette.* — Michel dit toujours exactement ce qu'il veut dire. Et il a voulu dire qu'il arrive un moment où il ne suffit plus de surveiller son propre visage. Il faut encore surveiller les visages dont on s'entoure... N'est-ce pas, chéri ?

MICHEL, *énervé.* — Oui. Tu le dis d'une manière parfaitement désagréable pour tout le monde, mais c'est exact.

(*Chris et Roger reviennent du dehors. Petit silence gêné.*)

JEAN-PAUL. — Je vous emmène, Chris. Il est temps de rentrer.

CHRIS, *déconcertée.* — Ah ! oui ?... Bon...

JULIA. — A propos, Mademoiselle, vous a-t-on confié un manuscrit de *Christine de Suède* ?

CHRIS. — Non, Madame. M. Gosselin m'avait dit qu'il en manquait actuellement et que...

JULIA, *la coupant.* — Parfait. (*Elle prend son propre manuscrit sur le canapé et le lui tend.*) Voici le mien. Je vous donne le rôle.

(*Bref regard de Michel à Zina.*)

CHRIS. — Oh ! Madame, merci. C'est merveilleux ! Quand désirez-vous que je vous passe une audition ?

JULIA. — J'ai dit que je vous donnais le rôle. Je n'ai pas besoin d'audition.

CHRIS, *bouleversée.* — Mon Dieu !... Je... Je... Jean-Paul, emmenez-moi vite avant que je me mette à pleurer !

JEAN-PAUL. — Tout de suite, Chris !... (*A Julia.*) Merci, Julia. Vous êtes une femme merveilleuse !

CHRIS, *à Michel, spontanément.* — Vous aussi, monsieur Gosselin... Enfin, je veux dire merci à vous aussi. Je n'oublierai jamais...

MICHEL, *assez froid.* — C'est inutile. S'il n'avait tenu qu'à moi vous n'auriez jamais eu ce rôle. Ceci dit, vous le jouerez puisque Julia Lambert le veut, et vous le jouerez même très bien. Bonsoir, Mademoiselle.

(*Un peu déconcertée, Chris regarde Michel, Julia puis Jean-Paul. Ce dernier sourit et la prend par le bras.*)

JEAN-PAUL. — Je vous expliquerai tout cela dans la voiture. Venez. Bonsoir, Julia... Bonsoir, monsieur Gosselin... A bientôt, Roger. (*Il s'incline vers Zina.*) Madame...

ROGER. — Je vous pousse jusqu'à votre bagnole !

(*Jean-Paul, Chris et Roger sortent par le fond.*)

JULIA, *les yeux fixés sur la porte par laquelle ils viennent de sortir.* — Et maintenant, je vais vous dire une chose. Je mettrai cette demoiselle Valamont dans ma poche et je l'enterrerai à six pieds sous terre dès le soir de la générale. Il faudra consulter le programme pour s'apercevoir qu'elle joue !

MICHEL, *sec.* — Je ne pense pas. Si tu crois que c'est le genre de fille à se laisser faire, tu te trompes lourdement. Ceci dit, je te dispense désormais de me demander mon opinion, puisque tu es décidée d'avance à n'en faire aucun cas.

JULIA. — Grosse erreur, chéri. C'est justement ton opinion qui m'a décidée.

MICHEL, *s'énervant.* — Parfait ! A ce compte, tu pourrais peut-être t'occuper également du reste de la distribution ?

JULIA, *froidement.* — Pourquoi pas ?

MICHEL, *éclatant.* — Ah ! oui ? Eh bien ! d'accord. Et pendant que tu y es, trouve donc aussi quelqu'un pour mon rôle.

ZINA. — Voyons, Michel !

JULIA, *souriant ironiquement.* — Ne cherche pas à me faire peur, chéri. Il n'y a qu'une épidémie de typhus qui pourrait t'empêcher de monter sur une scène.

ZINA. — Julia, voyons !

MICHEL, *à Julia.* — Tu crois ça ? Figure-toi que je suis tout à fait capable de te faire changer d'avis en deux minutes. D'ailleurs, l'épidémie de typhus en question, il se trouve que nous l'avons justement à domicile. Elle s'appelle Jean-Paul Fernois.

ZINA, *gênée.* — Bon. Là-dessus, j'ai bien envie d'aller faire quelques pas dans le parc. Pas d'objections ? (*Silence des deux.*) Parfait. (*Elle sort.*)

(*Un temps léger.*)

JULIA, *nette.* — Et maintenant, j'aimerais bien que tu t'expliques.

MICHEL. — Très facilement. J'en ai assez, voilà. J'en ai même trop.

JULIA. — De qui ?

MICHEL. — De Fernois et du reste !

JULIA. — Qu'appelles-tu le reste ?

MICHEL. — C'est toi qui es allée raconter à Zina que nous avions divorcé, n'est-ce pas ?

JULIA, *étonnée.* — Peut-être. Quel rapport ?

MICHEL. — A la suite de quoi tu m'as amicalement conseillé d'aller coucher avec elle.

JULIA. — Je pensais que ce serait moins onéreux pour toi. Zina achète elle-même ses manteaux de fourrure.

MICHEL *lancé.* — Et puis tu cherchais surtout à me mettre dans l'impossibilité de dire quoi que ce soit le jour où tu me ridiculiserais avec Fernois !

JULIA. — Tu nages en plein mélo, mon ami. C'est tellement plus simple !

MICHEL. — Simple ou non, le résultat est le même.

JULIA, *bruquement furieuse.* — C'est un mensonge! Tout Paris sait désormais que Julia Lambert a un gigolo !

MICHEL. — Tu ne l'entretiens peut-être pas, d'accord, mais tu as fait du porte à porte pour le recommander à tous nos amis ! On aurait juré que tu plaçais des billets pour une tombola de bienfaisance !

JULIA, *en colère.* — Et après, imbécile ? Je recommande aussi mon coiffeur ou mon bottier quand j'estime qu'ils le méritent.

MICHEL. — Pas avec la même frénésie. Cela vient probablement de ce que tu n'es pas la maîtresse de ton bottier. En tout cas, je ne tolérerai pas une minute de plus que ma femme...

JULIA, *le coupant.* — Ta femme ? Tu veux dire ta partenaire ?

MICHEL, *se montant.* — Aux yeux du monde, tu es toujours Mme Michel Gosselin !

JULIA, *glaciale.* — Mille regrets. Je suis ce que j'ai toujours été : Julia Lambert !

MICHEL, *criant.* — En tout cas, tu ne feras pas de moi l'objet de la risée universelle !

JULIA. — Universelle, vraiment ? Tu crois peut-être que la population du globe terrestre a les yeux fixés sur toi ? Sois tranquille, tu n'es qu'un cabot parmi beaucoup d'autres et personne ne se soucie de toi, sauf peut-être cette chère Zina, dont le seul mérite est d'avoir réussi à enterrer un milliardaire !

(*Zina est entrée par le fond juste pour recevoir en pleine figure la fin de la réplique. Ils la regardent.*)

ZINA. — Je me demande si je ne suis pas revenue un tout petit peu trop tôt...

JULIA. — Moi aussi, chérie. Bien entendu, j'ai employé des mots qui dépassaient quelque peu ma pensée.

ZINA. — Je ne t'en veux pas, Julia. Je comprends parfaitement que tu sois nerveuse. Ce sont toujours des nouvelles très désagréables à apprendre. (*A Michel.*) C'est à vous que j'en veux, Michel. Vous m'aviez promis de prendre toutes les précautions nécessaires et de lui dire ça le plus gentiment du monde.

MICHEL, *agacé.* — Mais je ne lui ai rien dit !

(*Etonnement de Julia, qui regarde alternativement Michel et Zina.*)

ZINA, *stupéfaite, à Michel.* — Comment ? Elle ne sait pas encore ?... Mais on vous entendait crier du jardin !

MICHEL. — Ce n'étaient que les préliminaires. Si vous croyez que c'est facile, ces choses-là, à amener dans la conversation !

JULIA. — De quoi s'agit-il ?

ZINA. — Rien, chérie. Rien. Michel te racontera... Moi, je vais aller faire un autre petit tour dans le parc.

JULIA, *violente.* — Tu vas rester, ma belle, et tu vas parler. Parle !

MICHEL. — Non. C'est moi que cela regarde !... (*Un temps léger.*) Nous allons nous marier, Julia.

JULIA, *sans comprendre.* — Nous ?

MICHEL. — Zina et moi.

JULIA, *interdite.* — Quoi ?... Vous marier ?... Zina et toi, vous allez vous... (*Elle éclate de rire.*) Oh ! Michel. Mon Dieu que c'est drôle !

MICHEL. — Ce n'est pas une plaisanterie, Julia.

(*Elle le regarde, s'arrête de rire.*)

Zina et moi, nous allons nous marier.

JULIA. — Vous marier ?... Tu... Tu veux dire que tu vas épouser Zina ? Sérieusement ?

ZINA, *pincée.* — Aussi sérieusement que possible, oui !

JULIA. — Toi ! Toi et Michel... (*Elle porte la main à son front et dit à voix basse.*) Mon Dieu...

MICHEL, *gentil.* — Tu devrais t'asseoir, chérie. (*Il la prend par le bras et la guide vers un fauteuil.*)

JULIA, *faiblement.* — Oui... peut-être... (*Elle se laisse tomber dans le fauteuil. Elle ne les regarde même pas.*)

MICHEL. — Je suis désolé de te faire du mal, mais je ne crois pas que tu souffres longtemps... Je n'étais plus pour toi qu'une habitude... Ce n'est pas suffisant pour vivre, Julia. Entre un homme et une femme beaucoup de choses existent que tu as... que nous avons oubliées...

(*Julia a levé la tête. C'est Zina qu'elle regarde pendant que Michel parle.*)

JULIA, *lentement, comme pour se rendre compte.* — Tu vas épouser Michel... Toi !

ZINA, *grave.* — Nous nous aimons.

JULIA, *bas.* — C'est impossible.

ZINA. — Pourquoi m'épouserait-il, alors ?

JULIA, *secouant la tête.* — Il ne t'aime pas...

ZINA, *un peu agacée.* — Mais si, il m'aime !

JULIA, *même jeu.* — Il ne t'aime pas...

ZINA, *élevant la voix.* — Et moi, je te dis qu'il m'aime !

JULIA, *doucement.* — Non.

ZINA, *exaspérée.* — Je te répète... (*Tournée vers Michel.*) Bien franchement, vous ne pensez pas que le moment est venu de vous mêler à la conversation ?

MICHEL, *sursautant légèrement.* — Oui, bien sûr... (*A Julia, tendrement.*) Allons, sois raisonnable, mon pauvre amour chéri !

ZINA, *agacée.* — Elle s'appelle Julia !

MICHEL, *agacé lui aussi.* — Vous permettez ? Je

ne l'ai jamais appelée Julia que lorsque j'étais en colère. Je ne suis pas en colère. Je suis triste !

ZINA, *crispée.* — Charmant !

MICHEL, *à Julia.* — Réfléchis, mon chéri. Toi et moi, vois-tu, cela allait se terminer très mal... Cela allait être laid. A quoi bon attendre ?

(*Julia secoue lentement la tête.*)

JULIA. — Tu ne l'aimes pas, Michel, tu ne l'aimes pas.

ZINA. — Je t'assure que tu es un tout petit peu agaçante, avec cette histoire ! (*A Michel.*) Dites-le-lui donc vous-même !

MICHEL. — Quoi ?

ZINA, *criant.* — Que vous m'aimez !

MICHEL, *criant lui aussi.* — Eh bien! oui, là, je vous aime ! Vous êtes contente ?... (*A Julia, d'une voix naturelle.*) J'aime Zina. C'est vrai.

(*Julia se lève d'un bond, le bras tendu vers Zina, qui recule machinalement d'un pas.*)

JULIA, *déchaînée.* — Ça ? Tu aimes ça, toi ! Regarde-la donc ! Elle représente tout ce que tu détestes chez une femme ! Et puis comment ferais-tu ? Tu n'as qu'une place dans le cœur, Michel, et elle est pour le théâtre ! C'est moi, le théâtre ! Ce n'est pas Zina ! Zina, c'est n'importe quoi ! C'est zéro !

ZINA, *pincée.* — Soit dit en passant !

JULIA. — Michel, il y a des milliers de gens qui nous aiment dans le monde, uniquement parce que nous sommes à leurs yeux l'image même de l'amour ! Tu ne peux rien contre cela !

MICHEL. — Tu te trompes ! Ma vie privée n'a jamais dépendu et ne dépendra jamais du public !

JULIA, *lancée.* — Tu as toujours tout fait pour lui ! Tes pièces, tes chiens, tes cravates, tes voitures, ta maison, tu as toujours tout choisi pour lui plaire, même tes maîtresses ! (*A Zina, brusquement très calme.*) Sauf toi, évidemment.

MICHEL. — Eh bien ! c'est terminé. Et quand je pense à toute cette vie que j'ai gâchée, j'en ai le cœur sur les lèvres ! Oui, Julia, c'est fini. Je lâche le théâtre !

(*La stupeur coupe le souffle à Julia. Elle le regarde.*)

JULIA. — Quoi ? Tu es fou ?

MICHEL. — Je l'ai été trop longtemps, au contraire. Zina m'a ouvert les yeux.

JULIA. — Ouvert les yeux ? Elle te les a crevés, pauvre idiot !

MICHEL. — Tu es incapable de comprendre. Quoi qu'il en soit, ma décision est prise. Sois tranquille, je me suis occupé d'assurer ton avenir..

JULIA. — Tu as écrit à Pont-aux-Dames ? J'aurai une chambre sur le jardin ?

ZINA. — Nous savons fort bien que tu te débrouilleras admirablement toute seule, Julia. Après tout, tu es une des trois premières comédiennes de Paris.

JULIA, *aigrement.* — Je connais les deux autres ?

ZINA. — Je veux dire que tu n'as besoin de personne.

MICHEL. — Surtout pas de moi. Un problème restait cependant à résoudre, celui de notre association comme directeurs de théâtre. Là encore, nous avons trouvé la solution.

JULIA. — Quel mal tu t'es donné, mon chéri !

MICHEL. — J'abandonne mes parts et Zina abandonne ses capitaux. Tu restes donc la seule propriétaire-directrice de la Comédie-Friedland.

ZINA. — Je crois que nous avons fait tout ce que nous pouvions...

JULIA, *la voix tremblant un peu.* — C'est-à-dire que vous m'avez terriblement gâtée... (*Elle réussit à sourire.*) Echangerais vingt ans de bonheur contre théâtre en ordre de marche. Mon rêve de toujours !...

MICHEL, *doucement.* — Julia, je t'en prie... Ce sont des minutes très pénibles pour nous tous. Essaye de les alléger...

JULIA, *héroïque.* — Tu as raison. C'est réglé, maintenant. Il faut parler d'autre chose... Tu... Vous avez des projets, pour après ?

MICHEL. — Les Vossier nous offrent leur yacht pour quelques semaines...

JULIA. — Ils sont tellement gentils, les Vossier... Fais attention quand même. Tu sais que tu nages mal... Et vous allez où, s'il n'y a pas d'indiscrétion ?

ZINA. — En Suède.

JULIA, *à Zina.* — C'est une bonne idée, Michel aime beaucoup la Suède... La dernière fois que nous avons joué à Stockholm, nous ne pouvions pas entrer dans un restaurant sans que les gens se lèvent pour nous applaudir, et il y avait toujours des petits drapeaux tricolores plantés sur notre table ! (*Souriante et émue.*) Tout le monde va te demander de mes nouvelles, là-bas !

MICHEL. — Ça, c'est vrai. Ils t'adorent.

ZINA, *crispée.* — Parfait. Je crois que finalement nous nous arrêterons au Danemark.

JULIA. — C'est un pays tellement accueillant ! A Copenhague, tu auras certainement l'occasion de goûter leur fameux gâteau aux amandes grillées qu'ils ont baptisé le « Michel et Julia ». C'est délicieux !

MICHEL. — Je suis désolé, Zina !

JULIA, *petit rire.* — Tu ne pouvais pas prévoir, chéri...

ZINA, *se dominant péniblement.* — Aucune importance. Avec un peu de patience, nous finirons bien par dénicher un ou deux pays que tu n'as pas encore subjugués ! La Terre de Feu, peut-être ?... Le Cercle Polaire ?... Le Béloutchistan ?

JULIA. — Mais oui, mais oui ! D'ailleurs, vous n'aurez qu'à éviter les capitales et les villes de plus de trois cent mille habitants. C'est facile.

ZINA. — De toute manière, nous serons partis dans quinze jours.

(*Un temps. Julia sursaute, regarde Zina puis Michel.*)

JULIA, *lentement.* — Dans quinze jours ?...

MICHEL. — Oui, Julia.

JULIA. — Dans quinze jours ?... Voyons, Michel, tu n'y penses pas ! Et *Christine de Suède ?*

MICHEL, *ferme.* — Tu monteras la pièce sans moi.

JULIA, *atterrée.* — Sans toi ? Tu es fou ? Et ton rôle ! Qui veux-tu ?...

MICHEL, *la coupant.* — Garnier sera probablement libre.

JULIA. — Et tout le reste ? La distribution ? Les répétitions ? La mise en scène ?

MICHEL. — J'ai rendez-vous ce soir, à six heures.

JULIA, *sincèrement affolée.* — Je... Je n'avais pas compris ça. Je croyais... Michel, je t'en prie ! Quitte-moi, d'accord, mais pas comme ça. Non, pas comme ça !

MICHEL. — Tu perds ton temps, Julia. Tout est réglé.

JULIA. — Que Michel Gosselin abandonne le théâtre, c'est déjà monstrueux. Mais qu'il le trahisse, ça non ! C'est le public qui nous met au monde, et nous sommes à son service ! Tu créeras *Christine de Suède*, Michel !

MICHEL. — Certainement pas !

ZINA. — Tu n'espérais tout de même pas qu'après une conversation comme celle que nous venons d'avoir Michel allait encore créer une pièce à tes côtés ? Ma parole, c'est de...

JULIA, *la coupant.* — Toi, fiche-moi le camp !

ZINA, *rebiffée.* — Comment ?

MICHEL. — Je crois en effet que ce serait plus sage, Zina. Nous allons nous jeter un tas de choses désagréables à la figure, et il est inutile que vous restiez au milieu. Il y aura sûrement des balles perdues... Attendez-moi dans la voiture, voulez-vous ?

ZINA. — Bien, Michel. (*Elle sort.*)

JULIA. — Bien, Michel ! Oui, Michel ! Ah ! vous allez avoir des conversations passionnantes ! Bravo ! Orgeat et sirop de sucre à tous les étages ! Cette fille te fera mourir d'ennui !

MICHEL. — Si s'ennuyer, c'est cesser de se déchirer et de se détruire, alors je meurs d'envie de m'ennuyer, Julia.

JULIA. — Jette-toi donc au fond d'un puits, ça vaudra mieux ! Si encore tu m'avais quittée pour quelqu'un, j'aurais compris. Mais pour Zina ! Une snobinette qui a déjà tué un mari en le forçant à jouer au polo ! Voilà ce que tu préfères au théâtre, toi, Michel Gosselin !

MICHEL. — Oui. Mille fois, oui. Plus de théâtre, Julia. Ni à la ville ni à la scène ! C'est fini. Rideau !

JULIA. — Imbécile ! Dans six mois elle te trompera avec son chauffeur ! Sorti de ta gloire, qu'est-ce que tu es ? Rien !

MICHEL. — C'est justement mon ambition, figure-toi ! J'en ai assez. J'en ai assez de ce clinquant de bazar, de cette poussière, de ces grimaces ! Je ne serai plus le singe célèbre auquel on vient jeter des noisette ! Plus jamais ! Et c'est toi qui m'en a dégoûté, Julia !

JULIA. — Michel !

MICHEL. — Toi, oui ! Dieu sait pourtant que je m'étais juré de t'épargner jusqu'au bout, mais tant pis ! Il faut que ça déborde ! Ecoute-moi bien, Julia. De toutes mes déceptions, tu as été la plus décevante, de toutes les faussetés de ce métier, tu as été la plus fausse ! Je t'aimais comme un fou. Que m'as-tu donné en échange ? Rien ! Du talent ! Du talent à perte de vue ! Et après ? Que voulais-tu que j'en fasse, de ton talent ?

JULIA, *sarcastique.* — Tu en avais pour deux, bien sûr !

MICHEL. — J'en aurais eu pour mille s'il l'avait fallu ! J'en aurais eu pour soulever le monde, Julia, si seulement j'avais su retrouver une femme, le soir venu, une simple femme qui aurait dit des bêtises, qui m'aurait parlé des gosses, du chien, des fleurs du jardin, de rien ! De moi et d'elle ! L'ai-je assez attendue, celle-là, l'ai-je assez guettée, désirée ! Mais non ! Comédienne, tu as toujours transporté un théâtre autour de toi ! Même au lit ! Tu as fait de cette maison un décor, de nous des personnages et de notre amour une représentation de gala !

JULIA, *tragique.* — Je t'ai donné un enfant !

MICHEL. — Par hasard ! Et parce que le théâtre était en réparations ! Non, Julia, n'accuse personne de ce qui t'arrive. Je ne me serais jamais fatigué de ce métier si tu avais été capable de mettre quelque chose en dehors et au-dessus de lui !

JULIA. — Toi, par exemple ?

MICHEL. — Nous. Quand deux êtres n'ont plus d'autre souci que leur propre gloire, ils n'ont plus rien, Julia. Adieu !

JULIA, *doucement.* — Et si je me tuais, Michel ?

MICHEL. — Non. Tu l'as très bien dit, mais je ne te crois pas. Je ne te croirai jamais plus. Je ne serai jamais plus la victime et la dupe d'une intonation bouleversante ou d'un joli mouvement dramatique de la grande Julia Lambert. Mets-toi bien cela dans la tête !

(*Un temps de silence. Julia baisse la tête.*)

JULIA, *comme pour elle-même.* — Et voilà... Vingt-ans de bonheur... Vingt ans de luttes... Vingt ans de tendresse... Tout ça... (*Petit geste qui balaie quelque chose dans l'espace. Elle se détourne de Michel.*) Va-t'en vite, Michel. Laisse-moi... Il faut que je commence à apprendre à mourir seule...

MICHEL. — Alors là, vois-tu, c'est déjà moins bien. Tu en fais trop.

JULIA, *brusquement furieuse.* — Comment ? Sale petit cabot ! C'est toi qui joues la comédie ! Et encore plus mal que d'habitude !

MICHEL, *souriant et froid.* — Une scène de plus que tu auras ratée, ma pauvre Julia, et c'était la dernière ! Dommage !

(*Il fait un pas. Elle le regarde.*)

JULIA. — Alors, tu pars ?

MICHEL, *glacial.* — Oui. Je m'en vais avant la fin. Ça t'étonne ?

(*Il fait encore un pas vers la porte, mais Julia se jette au-devant de lui et le repousse.*)

JULIA. — Minute, mon bonhomme ! Pas avant que je t'aie dit ce que j'ai sur le cœur ! Ecoute-moi soigneusement ! Voilà vingt ans que je te sers à la fois de maîtresse, d'esclave et de souffleuse ! Vingt ans que je t'écoute parler faux sans bouger un muscle ! Vingt ans que je donne en douce des étrennes au concierge pour qu'il t'applaudisse quand tu sors de scène ! Vingt ans que je t'offre les meilleures répliques de mes rôles et vingt ans que tu les acceptes ! Et maintenant, tu veux partir ? Eh bien, d'accord, fous le camp !

(*Le bras tendu, elle lui désigne la porte. Michel hoche la tête.*)

MICHEL. — C'est mieux, beaucoup mieux, mais ton texte est trop long. Tu devrais faire des coupures. (*Et il va vers la porte le plus tranquillement du monde.*)

JULIA, *criant dans sa direction.* — Je jouerai *Christine de Suède*, sans toi, Michel Gosselin, et je la jouerai si bien que tu en crèveras !

(*Il est sorti. Julia reste un instant debout, dos au public, frémissante de rage. Puis la taille se courbe, on la voit porter les mains à son visage. Elle pleure.*)

Michel !... Ce n'est pas vrai, Michel...

(*Elle se détourne et s'effondre en larmes sur le canapé. Entrée rapide de Roger. Il a évidemment entendu crier sa mère. Il court vers elle.*)

ROGER. — Maman ! Mais qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qui se passe ?

JULIA, *en larmes.* — Ton père est parti, mon chéri. Pour toujours ! Zina me l'a volé !

ROGER. — Tante Zina ?... Papa est parti avec tante Zina ?

JULIA. — Oui... (*Debout.*) Et je t'interdis formellement d'appeler « tante » cette horrible femme ! (*Elle le prend dans ses bras.*) Qu'importe, puisque tu me restes, toi ! Mon petit ! Ma vie !... Je te jure que ce n'était pas à cause des réparations du théâtre ! Cet homme est un mufle !

ROGER. — Mais de quoi parles-tu ?

JULIA. — Comme nous allons nous aimer, mon chéri ! Tu me consoleras, tu me gronderas. Nous ne nous quitterons plus !

ROGER, *souriant.* — Voyons, tu sais bien que je pars lundi pour l'Angleterre !

JULIA, *frappée.* — Mon Dieu, c'est vrai !... Michel avec Zina et toi en Angleterre ! J'aurai donc tout perdu en un jour !... (*Elle regarde autour d'elle et murmure.*) Comme cette maison est grande, brusquement !

ROGER, *hochant la tête.* — Dis-moi, maman, pourquoi es-tu toujours comme ça ?

JULIA. — Comme quoi ?

ROGER. — Quand j'ai du chagrin, moi, je pleure, c'est tout. Je serais incapable de faire autre chose. Toi, tu... je ne sais pas comment dire... Tu as des gestes, des mots... C'est joli, d'ailleurs..., mais on a toujours l'impression que tu cherches à convaincre quelqu'un. Il y a des moments où ça me gêne. Maintenant, par exemple... Je n'ai même pas envie de te consoler...

JULIA, *blessée.* — Roger ! Mon petit !

ROGER. — J'ai envie de t'applaudir.

JULIA, *souriant machinalement.* — C'est vrai ?

ROGER. — Et pourtant tu as mal !

JULIA. — Affreusement ! (*Elle le serre contre elle.*) Demain je n'aurai plus de fils, et je n'ai déjà plus de mari !

ROGER. — Mais il y a dix ans que tu n'as plus de mari, maman ! (*Elle le regarde, stupéfaite.*) Puisque vous avez divorcé !

JULIA. — Comment ? Tu le savais ?... (*Dans un cri.*) C'est Zina ! C'est encore Zina !

ROGER. — Non. Tu te souviens quand tu avais voulu me mettre dans ce pensionnat religieux que t'avait recommandé le baron ? On m'avait refusé. Je me suis demandé longtemps pourquoi. Moi qui étais tellement fier d'être votre fils !...

JULIA. — Le mien, mon chéri ! Surtout le mien !

ROGER. — Et puis un jour que je t'aidais à ranger des vieux papiers je suis tombé par hasard sur la réponse du Supérieur. Il regrettait beaucoup, mais le pensionnat ne pouvait admettre un enfant de parents divorcés.

JULIA. — Mon petit ! Comme tu as dû te sentir humilié !

ROGER. — Un peu... Mais vous étiez là, tous les deux, près de moi. C'était le principal. Malheureusement, vous y avez été de moins en moins... puis plus du tout !...

JULIA. — Comment ? Mais nous ne t'avons jamais quitté ! C'est monstrueux ce que tu dis là, Roger ! Passe encore pour ton père, mais moi ! Moi qui ai annulé une tournée au Canada parce que tu avais une angine !

ROGER. — Ce n'est pas de cette présence-là que je parle... (*Il l'embrasse.*) Ça ne fait rien, va ! Cela ne m'a pas empêché de vous aimer. Cela m'a empêché d'aimer le théâtre, voilà tout !

JULIA. — Tu t'imagines sans doute que dans la vie réelle tout est plus simple et plus sincère ? Non, mon petit ! Le monde est truqué depuis sa création. L'amitié, la confiance, l'amour, tout y est maquillé comme sur une scène ! Nous, au moins, nous avons la franchise de mettre des affiches ! (*Elle l'embrasse.*) Va te coucher, maintenant. Il est tard.

ROGER. — A demain, maman. Et ne pleure plus pour papa. Il reviendra...

JULIA, *dramatique.* — Il ne reviendra jamais !

(*Roger s'éloigne vers le fond. Il croise Eve en sortant. Elle porte une grande tasse fumante sur une soucoupe.*)

ROGER, *au passage.* — Bonne nuit, Eve.

EVE. — Bonne nuit, monsieur Roger. (*Roger sort. Eve vient vers Julia.*) Tiens, c'est ton infusion de reines-des-prés.

JULIA, *impatiente.* — Je m'en fiche. Tu sais ce que Michel m'a fait ? Il m'a quittée, Eve ! Il va épouser Zina et renoncer au théâtre !

(*Eve a sursauté sur les derniers mots de la réplique. Elle regarde Julia.*)

EVE. — Comment ? Il renonce au théâtre, lui ?

JULIA. — Oui, Eve.

EVE. — Et toi ? (*Inquiète du silence de Julia.*) Tu ne vas pas lâcher, non ?

JULIA. — Je ne sais pas. Je ne sais plus. Moi sans lui, tu sais !...

(*Elle hoche la tête et va s'asseoir sur le canapé, la tête basse. Eve pose la tasse sur un meuble.*)

EVE. — Ne dis pas de bêtises. Tu n'as besoin de personne pour être Julia Lambert. Pleure un bon coup, si tu en as envie, sanglote, tue-le, suicide-toi, mais joue ! Joue, tu entends ! Monte cette pièce. Elle est pour toi.

JULIA. — Tu l'as lue ?

EVE. — Evidemment. C'est un personnage merveilleux, Julia. Tu n'en as jamais eu un meilleur entre les mains. Attends seulement la scène de la fin du un, et les gens se lèveront pour t'applaudir ! Je te vois déjà en train de bondir sur la scène en criant ta souffrance !

JULIA, *immobile et doucement.* — Non.

EVE. — Non ?

JULIA, *toujours immobile.* — Non, Eve. Je sais maintenant que lorsque tous les fils qui vous rattachent à la vie se rompent d'un seul coup on ne ressent plus ni fureur ni passion. Rien qu'un grand vide... On ne crie pas. On ne fait rien. (*Elle redresse lentement le buste, puis.*) On est là, assise, les mains sur les genoux... et on se tait. (*Elle reste ainsi un long moment. Eve la regarde sans bouger. Julia ajoute dans un murmure.*) Oui, c'est comme ça que je la jouerai...

(*Les deux personnages restent immobiles pendant que le rideau se ferme.*)

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE III

PREMIER TABLEAU

La loge de Julia à la Comédie-Friedland. C'est le jour en fin d'après-midi, quelques mois plus tard. L'endroit est confortable, assez encombré de bibelots et d'objets divers, mais tout de même de proportions modestes. Toutes les loges de comédiens se distinguent par leur exiguïté.

Une porte au fond à gauche qui mène au plateau du théâtre.

A gauche également, plus près de la rampe, un passage fermé par une tenture et qui donne évidemment dans une petite pièce qui dépend de la loge.

Une autre porte à droite au premier plan.

Contre le mur du fond, une grande penderie ouverte.

Au centre, une table ronde qui supporte l'appareil téléphonique.

Une coiffeuse est disposée en pan coupé au premier plan à droite, avec un petit siège placé devant. Deux autres sièges dont un petit divan de repos.

Au mur, quelques affiches à l'en-tête de la Comédie-Friedland.

Sur la petite table, il y a un plateau, une carafe d'eau et un verre, en plus de l'appareil téléphonique.

Au lever du rideau, le régisseur est assis derrière la table en question. Il téléphone. Jean-Paul est assis, lui aussi, sur un autre siège. Il a une serviette ouverte sur les genoux et il est en train de parcourir différents papiers.

LE RÉGISSEUR, *au téléphone.* — Ecoutez, mon vieux, moi je vous dis ce qu'elle veut, et vous, vous en faites ce que vous voulez. Zut, après tout !... Impossible pour le moment. Elle répète... Le Syndicat, le Syndicat ! Julia Lambert exige le décor pour demain midi, un point c'est tout. A huit jours d'une générale on a tout de même le droit de répéter dans les décors, non ?... Encore une fois, je n'y suis pour rien. Je suis le régisseur, moi, pas le patron ! (*Il raccroche et hausse les épaules.*)

JEAN-PAUL. — Vraiment, je ne peux pas aller trouver Julia Lambert sur le plateau ? C'est si sévère que ça ?

LE RÉGISSEUR. — Et comment ? Ou alors faut demander l'autorisation au metteur en scène. Il ne la donne jamais.

JEAN-PAUL. — Je vous répète que ce que j'ai à dire à Julia Lambert est particulièrement important.

LE RÉGISSEUR, *goguenard.* — Ouais. Mais si je vous laisse passer, ce qu'elle me dira, à moi, sera encore plus important !

(*On entend des coups de marteau étouffés dans le lointain. Le régisseur bondit sur la porte qu'il ouvre. Il hurle à la cantonade.*)

Pas tant de bruit, là-bas, bon Dieu !

(*Eve entre en scène, venant de la petite pièce attenante à la loge. Elle va vers la penderie.*)

EVE, *dans le mouvement.* — Entre le bruit des marteaux et vos coups de gueule pour les faire taire, on ne s'entend plus, mon vieux. (*Elle va décrocher une robe dans la penderie.*)

LE RÉGISSEUR. — Et alors ? Ça vous ferait tellement plaisir de vous entendre ? (*Le bruit des marteaux reprend. Le régisseur sort en criant.*) Cette fois, je les tue !

(*Eve hausse les épaules. Jean-Paul se lève et vient vers Eve.*)

JEAN-PAUL. — Ecoutez, Eve, c'est une histoire de banque très ennuyeuse qu'il faut régler tout de suite. Julia est à découvert, et elle continue à signer des chèques comme si c'était des autographes ! Cette histoire de scène tournante lui a coûté une fortune !

EVE. — Et alors ? C'est votre métier de régler ces choses-là, non ?

JEAN-PAUL. — Encore faut-il que je puisse lui parler !

EVE. — Ça vous va bien de dire ça. Elle vous a attendu pendant des jours !

JEAN-PAUL. — J'étais très occupé. Julia Lambert n'est pas mon seul souci professionnel, vous savez.

EVE. — Ah ! vous les appelez des soucis professionnels, maintenant ? (*Nouvelle offensive du chœur des marteaux.*) Comment voulez-vous répéter dans des conditions pareilles ! Je vous jure que du temps de Michel Gosselin... Enfin !... (*Elle hausse les épaules. Le téléphone sonne. Elle décroche.*) Oui ?... Ah ! c'est la Maison Raphaël ? Ici, Eve, l'habilleuse de Julia Lambert. Passe-moi donc votre patron, ma petite.

JEAN-PAUL. — Bon. Eh bien ! vous direz à Julia que je suis dans la loge de Mlle Vallamont.

EVE, *à Jean-Paul.* — C'est ça. Amusez-vous bien.

(*Jean-Paul sort en haussant les épaules.*)

(*Eve parle à l'appareil.*) Monsieur Raphaël ? Bonjour. Ce qu'elles ont ? Elles ont qu'elles lui font mal, voilà, et il n'y a pas une comédienne au monde qui puisse avoir du talent si elle a mal aux pieds !... C'est très simple, elle veut que les chaussures soient plus larges à l'intérieur et plus petites à l'extérieur... Comment ? Mais je n'en sais rien, moi ! C'est vous, le bottier !

(*Elle raccroche en hochant la tête, s'assied et commence à vérifier les coutures de la robe. Entre Pierre, qui porte un petit panier plein de victuailles.*)

PIERRE. — Bonjour, Eve. Comment va-t-elle, aujourd'hui ?

EVE, *absorbée.* — Comme un ballon rouge. Elle n'a l'air de rien, mais si on lui donne seulement un coup d'épingle, elle éclate.

(*Pendant les répliques qui suivent, Pierre sort les victuailles de son panier à provisions et les dispose sur la table en homme qui a l'habitude.*)

PIERRE. — Je lui ai apporté son petit encas. Pamplemousse, poulet froid, Vittel.

EVE. — Son menu habituel depuis quatre semaines ! Et on voudrait qu'elle soit optimiste !

PIERRE. — A propos, vous avez lu *France-Soir* d'aujourd'hui, les « Echos de la Commère » ?

EVE. — Jamais. C'est écrit trop petit. On parle d'elle ?

PIERRE. — Deux fois sans la citer. Une pour glisser en douce que *Christine de Suède* est une pièce ruineuse, et l'autre pour annoncer le retour en France de Michel Gosselin et de Mme Devry.

(*Eve a levé la tête.*)

EVE. — Ah ! il est enfin revenu, celui-là ?

PIERRE. — Pas pour longtemps, paraît-il. On dit qu'il se prépare à assister aux Régates de Cannes.

EVE. — Admirable ! Cette pauvre Julia a plus besoin d'aide que Noé n'avait besoin d'un parapluie, et Monsieur prend part aux Régates ! En tout cas, ne laissez pas traîner ce sacré journal sous les yeux de Julia.

(*Les coups de marteau atteignent leur paroxysme. La porte s'ouvre et Julia paraît, simplement vêtue d'un chandail à col montant et d'une jupe toute droite. Souliers plats. Elle a son manuscrit roulé à la main et elle porte des lunettes, qu'elle quitte en entrant. Le régisseur la suit.*)

JULIA, *dans le mouvement.* — Zut et zut ! Impossible de répéter dans un vacarme pareil ! On se croirait dans une chaudronnerie !

LE RÉGISSEUR. — Je suis désolé, Madame, mais si vous voulez que cette scène tournante se mette vraiment à tourner...

JULIA. — Et les électriciens ? Ce sont eux qui font le plus de bruit ? Pourquoi ?

EVE. — Tu sais bien que les électriciens ne tolèrent pas d'être surclassés par les machinistes dans aucun domaine.

LE RÉGISSEUR, *en colère.* — Et comment voulez-vous qu'ils installent les nouveaux projecteurs de 250 ? Avec des oreillers ?

(*Eve hausse les épaules et entre dans la petite pièce en emportant la robe.*)

JULIA. — D'accord, Adrien, d'accord. Mais il ne suffit pas d'avoir une scène tournante, et de belles lumières. Il faut d'abord avoir une pièce ! Enfin, n'en parlons plus. Chacun fait ce qu'il peut aussi bien qu'il peut ! Ouf !...

(*Elle se jette sur le petit divan. Le régisseur sort en hochant la tête.*)

PIERRE. — Vous devriez essayer de manger quelque chose. Un peu de poulet froid, peut-être ?

JULIA. — Merci, fidèle Pierre. Je suis crevée, voilà... Envie de rien, sauf de foutre le feu à cette baraque...

PIERRE, *doucement.* — Je connais ça. Tout est perdu jusqu'au moment où le rideau se lève... Et alors, là !... Est-ce que je peux aller un peu dans la salle, Madame ?

JULIA. — Bien sûr. Mlle Vallamont est justement en train de se demander en sanglotant pourquoi elle a choisi cette carrière. C'est un très joli spectacle.

PIERRE. — Merci, Madame. Je me ferai tout petit.

(*Pierre sort en même temps que le régisseur entre en coup de vent.*)

LE RÉGISSEUR, *triomphant.* — Ça y est, encore un embêtement !

JULIA. — Merci, Adrien. Je commençais justement à en manquer.

(*Eve revient et remet la robe dans la penderie.*)

LE RÉGISSEUR. — Le chef électricien vient de me donner une idée approximative des heures supplémentaires que vous devrez payer pour le travail de nuit, si vous voulez toujours passer mardi en générale. C'est à vous faire dresser les cheveux sur la tête ! Il faut reculer !

(*Julia se redresse sur le divan.*)

JULIA. — Non. Je passerai à la date prévue, même si cela doit me mettre complètement sur la paille.

EVE. — Je te signale que c'est déjà fait.

JULIA. — Et même si la pièce doit être le plus beau four qu'on ait jamais vu sur une scène parisienne !

EVE, *haussant les épaules.* — Toujours la folies des grandeurs !

JULIA. — Fiche-moi la paix, toi.

LE RÉGISSEUR. — Bon. Alors, c'est décidé, on fonce ? Bravo ! J'aime ça. (*Il sort en courant.*)

(*Julia se lève péniblement de dessus le divan. Eve hoche la tête. Julia sourit.*)

JULIA. — Je fais des bêtises, hein ? D'accord. Si tu crois que c'est facile d'apprendre du jour au lendemain à être seule ! Toute ma vie j'ai eu un homme à mes côtés. Il voyait, il pensait, il agissait pour moi. Maintenant, je ne suis même pas capable de traverser une rue sans avoir envie de crier au secours ! (*Elle hausse les épaules.*) Quelle heure est-il ?

EVE. — A peu près six heures.

JULIA, *sursautant.* — Comment ? (*Elle se précipite sur sa coiffeuse.*) Regarde-moi ça ! J'ai une tête de

cauchemar ambulant ! (*Elle s'assied à sa coiffeuse et se remaquille rapidement.*) Donne-moi un coup de peigne, tu seras chic.

(*Eve vient vers la coiffeuse et commence à peigner Julia.*)

EVE. — Tu te refais une beauté pour qui, exactement ? Qui veux-tu séduire ?

(*Julia a un petit sourire.*)

JULIA. — La Providence, mon chou, tout simplement. Combien veux-tu parier qu'elle sera ici dans dix minutes, juste à point pour me sortir de tous mes embêtements ?

EVE, *la peignant toujours.* — Elle est au courant que tu as des ennuis, ta Providence ?

JULIA. — Oui. Je lui ai envoyé le baron avec un petit mot déchirant.

EVE. — Ne sois pas trop optimiste. Moi, je la vois très bien déchirant le petit mot.

JULIA. — Je connais Michel. J'ai mis mon orgueil dans ma poche et je n'ai pas cherché à bluffer. S'il lui reste encore deux sous de cœur, il viendra.

(*Eve a terminé de la coiffer. Elle hausse les épaules et pose le peigne.*)

EVE. — Deux sous de cœur, ça ne ferait jamais qu'un sou pour toi et un sou pour l'autre. Avec ça, vous n'êtes pas fauchés !

(*On frappe à la porte.*)

VOIX DE JEAN-PAUL. — Julia, je peux entrer ?

JULIA. — Bien sûr, Jean-Paul !

(*Entre Jean-Paul. Eve sort par la porte du fond.*)

JEAN-PAUL. — Vous avez tout de même fini de répéter ? La Directrice est libre ?

JULIA. — A votre disposition, mon ami. De quel genre d'embêtement s'agit-il ?

JEAN-PAUL. — J'ai besoin de votre signature. (*Il lui tend un papier et son stylo.*) C'est pour la banque. Vous avez près de six millions de découvert et ils demandent de nouvelles garanties. Tout va y passer, Julia, je vous préviens.

JULIA, *tout en signant le papier sans la moindre hésitation.* — En somme, je me serai ruinée pour fournir à Mlle Chris Vallamont l'occasion d'un brillant début de carrière. Amusant, non ?

JEAN-PAUL. — Ce n'est pas à Chris que je pense, mais à vous. (*Julia le regarde en souriant.*) Enfin, disons que je pense aux deux.

JULIA. — A des heures différentes, naturellement. (*Silence gêné de Jean-Paul. Elle rit.*) Allons, ne faites pas cette tête. Je vous taquine. Vous savez bien que nous avons décidé de tout oublier. Vous aurez été mon dernier péché mortel. A demain, Jean-Paul.

JEAN-PAUL. — Comment, à demain ? Mais j'ai encore des choses à vous dire et un tas de papiers à vous soumettre ! Il faut prendre une décision au sujet de la banque, Julia. C'est très sérieux !

JULIA. — Au diable la banque et les affaires sérieuses. Fichez-moi le camp. J'attends Michel.

JEAN-PAUL, *stupéfait.* — Michel ? Vous attendez Michel ? Il revient ?

JULIA. — Il vient, en tout cas.

JEAN-PAUL. — Parfait. Il est évident que si M. Gosselin reprenait les choses en main elles s'arrangeraient plus vite... Je suis content pour vous, Julia.

JULIA, *petit sourire.* — Oui. C'est un excellent rebondissement de la situation.

JEAN-PAUL, *fermement.* — Ce qui n'empêche pas que je doive rendre une réponse à la banque demain avant midi. Vous n'y couperez pas d'une petite conversation utilitaire avec moi. Voulez-vous que nous soupions ensemble ce soir après la répétition ?

JULIA. — Je croyais vous avoir dit que j'attends Michel.

JEAN-PAUL. — Ah ! oui, c'est vrai !... Bon... Alors, à un de ces jours ?

JULIA. — A un de ces jours, Maître. (*On frappe à la porte. Elle sursaute.*) C'est Michel ! Filez par là, vous serez gentil. (*Elle le fait sortir par la porte qui ne donne pas directement sur le plateau, dans le fond. On frappe une deuxième fois. Julia jette un coup d'œil rapide dans la glace de sa coiffeuse, puis se retourne et répond avec une négligence jouée.*) Oui, qu'est-ce que c'est ?

(*La porte du fond s'ouvre et le baron passe la tête par l'ouverture.*)

BARON. — On peut ?

JULIA. — Mais naturellement. Entrez. En voilà une surprise !

(*Entre le baron. Il laisse la porte ouverte derrière lui et Julia n'a d'yeux que pour cette porte : c'est Zina qui paraît sur le seuil.*)

ZINA, *froidement.* — Bonjour, Julia. (*Elle referme la porte derrière elle.*)

JULIA. — Bonjour, Zina. (*Elle regarde le baron, puis de nouveau Zina.*) Et Michel ?

ZINA. — Il ne viendra pas.

JULIA, *frappée.* — Il ne viendra pas ? Comment ? Pourquoi ? (*Elle se retourne vers le baron, qui semble assez ennuyé.*)

BARON. — Je lui ai remis votre mot, Julia, et j'ai tout fait pour le décider à accepter cette entrevue. Malheureusement, il n'a pas été de mon avis, et Zina a pensé que...

JULIA. — Je vois ! (*A Zina.*) Alors, maintenant tu penses ?

ZINA, *très calme.* — Oui. J'ai pensé que ce genre d'entrevue était parfaitement inutile.

JULIA. — Inutile ou dangereuse ?

ZINA. — J'ai dit « inutile ».

JULIA. — Mais tu penses « dangereuse ». Tu as eu peur, voilà tout. Au fond, tu n'es pas tellement sûre de Michel.

ZINA. — Tu prends tes désirs pour des réalités, Julia, comme d'habitude.

JULIA. — Ah oui ? Et votre fameux mariage que vous deviez annoncer à sons de trompes au monde entier, comment se fait-il que personne n'en parle ?

ZINA. — Simple question de délicatesse. C'était tellement évident que nous supposions que tu comprendrais.

JULIA. — J'ignorais que ta délicatesse avait pris une telle ampleur. C'est sûrement assez récent ?

BARON, *très ennuyé.* — Julia... mon amie, il me semble que cette conversation s'égare quelque peu.

JULIA. — Laissez-la faire, elle se retrouvera toujours. (*A Zina.*) Revenons à ta délicatesse, chérie. J'aimerais bien que tu me montres comment ça fonctionne.

ZINA. — Volontiers. Nous avons jugé bon de ne pas ébruiter la nouvelle de notre prochain mariage dans le seul but de ne pas ajouter un ennui supplé-

mentaire à tous ceux que tu connais déjà sur un autre plan. Je parle de *Chistine de Suède*.

BARON. — Evidemment, c'est assez chic de leur part. N'est-ce pas, Julia ?

JULIA, *à Zina*. — C'est une idée de Michel ou de toi ?

ZINA. — Quelle importance ?

JULIA, *souriante*. — Donc, c'est une idée de Michel. Cher Michel, toujours aussi diplomate !

ZINA, *tendue*. — Si tu supposes qu'il a dit cela dans l'intention de reculer notre mariage ou de gagner du temps, tu te trompes, Julia. Et je te jure que d'ici un mois tu en auras la plus belle preuve que tu puisses rêver. Je serai Mme Michel Gosselin.

BARON. — Allons, mes enfants, allons !... Vous n'êtes pas ici pour dire des choses de ce genre.

JULIA. — Au fait, pourquoi es-tu venue ? Si c'était pour m'apprendre que Michel refusait de répondre à mon appel, le baron suffisait largement.

ZINA. — Ce n'est pas tout. J'avais deux autres choses à te dire. La première, c'est que je suis toute disposée à te sortir des difficultés financières dans lesquelles tu te débats à propos de cette pièce.

BARON. — Bravo ! Zina. Voilà ce que j'appelle un beau geste ! (*A Julia*.) N'est-ce pas, Julia ?

JULIA. — C'est-à-dire que je suis littéralement submergée sous un flot de délicatesses, mon ami. On croirait assister au Championnat du Monde des Sentiments Distingués. (*A Zina*.) Et la deuxième chose ?

ZINA, *nette*. — Elle concerne Michel. Fiche-lui la paix.

JULIA. — Nous y voilà.

ZINA. — Si tu veux.

JULIA. — Fiche-lui la paix et je te signe un chèque. C'est bien cela ?

ZINA. — Admettons.

JULIA. — Est-ce que Michel est au courant de ta démarche ?

ZINA. — Il le sera, sois tranquille.

JULIA. — Oui, mais seulement si elle réussit, n'est-ce pas ? Seulement si j'accepte ton argent et tes conditions ? Tu pourrais ainsi lui prouver définitivement que je ne vaux rien et que je suis femme à vendre n'importe quoi, même mes souvenirs d'amour.

ZINA, *nerveuse*. — Ce sont de bien vieux souvenirs, ma pauvre Julia, et il y a déjà longtemps que les mites les bouffent. Qui en voudrait, à ce prix-là ?

JULIA. — Toi, ma petite Zina. Tu n'es pas venue pour autre chose. Tu as peur que Michel ait encore un peu d'estime pour moi, peur qu'il veuille me revoir et peur surtout qu'il remette un jour les pieds dans ce théâtre. Parce que, malgré ton adresse, tu as tout de même commis une bourde monumentale en l'arrachant à ce qu'il aimait le plus au monde : son métier. Il ne s'en guérit pas, hein ! et ça t'inquiète ?

ZINA. — Parfait. Après un pareil morceau de littérature, il n'y a plus grand-chose à dire. Je n'étais venue que pour faire un geste amical et t'offrir mon aide, mais du moment que c'est inutile... Adieu, Julia. Débrouille-toi toute seule. (*Elle va vers la porte. Avant de sortir, elle se retourne.*) Je dis bien : toute seule.

(*Elle sort. Julia se retourne vers le baron.*)

JULIA. — Toute seule, hein ? C'est bien votre avis ? Il ne reviendra jamais ?

BARON. — J'aimerais bien vous laisser un peu d'espoir, Julia, mais je vous aime trop pour vous mentir. C'est Michel qui a décidé lui-même de ne pas vous revoir. Zina n'y est pour rien.

JULIA, *frappée*. — Pour rien ? Mais vous aviez dit tout à l'heure qu'elle avait pensé quelque chose à ce sujet.

BARON. — Oui, mais seulement après qu'il ait eu pris sa décision. Je dois reconnaître qu'elle a joué cette partie très loyalement.

JULIA, *bas*. — Je comprends... (*Un temps léger.*) Toute seule, voilà... toute seule...

(*Les larmes la gagnent et elle se détourne brusquement. Le baron fait un pas vers elle.*)

BARON. — Julia, je vous en prie, soyez courageuse. Ne pensez plus qu'à votre travail. Il faut que *Christine de Suède* soit votre revanche.

JULIA. — Ma revanche ? C'est un suicide, mon ami. Tout y passera, mon argent, ma maison, mes bijoux, mon théâtre et moi-même ! Tout ! Je sais où je vais.

BARON. — Je comprends que vous ayez refusé l'aide de Zina, mais je ne comprendrais pas que vous refusiez la mienne. Combien faut-il ?

JULIA, *nettement*. — Rien. Le seul appui que je pouvais accepter, c'était le seul que j'avais demandé : celui de Michel. Il me le refuse ? N'en parlons plus. (*Elle fait quelques pas, nerveuse, fébrile. Elle se retourne brusquement.*) Bon Dieu, j'avais toujours rêvé de soigner ma dernière sortie et de tirer un magnifique coup de chapeau au public le jour où il faudrait plier bagage. C'est manqué. Tant pis. Je finirai par une bonne faillite, comme l'épicier du coin. Julia Lambert vendue aux enchères et bouffée par les huissiers ! C'est ce qu'on veut ? D'accord. Je ne me débattrai pas.

BARON. — Que voulez-vous dire par là ?

JULIA. — Je veux dire que je lâche tout, mon ami, la pièce, le théâtre, ma carrière et tout le saint-frusquin !

BARON. — Julia !

JULIA. — J'en ai assez de me battre. Me battre pour quoi, d'abord ? Pour qui ?

BARON. — Pour vous !

JULIA. — Ça ne m'intéresse pas.

BARON. — Encore une fois, je vous supplie d'accepter mon aide, Julia.

JULIA. — Encore une fois, je n'en veux pas ! L'argent ! Toujours l'argent ! Je ne suis pas une région sinistrée ni une église à reconstruire ! Je suis une femme abandonnée ! Avec ou sans argent, qu'est-ce que ça change ? (*Elle se calme, lui sourit, lui tend la main.*) Merci quand même du fond du cœur, mon grand ami. Vous êtes un chic type. Téléphonez-moi un de ces jours, je serai peut-être moins nerveuse...

BARON. — Vous préférez que je vous laisse ?...

JULIA, *souriant*. — Laissez-moi. Ça n'en fera jamais qu'un de plus !...

BARON. — Julia !

JULIA. — Pardon... (*Spontanément, elle l'embrasse.*) Vous voyez comme je suis pauvre ! Même pas deux sous d'esprit ! A bientôt.

BARON. — A bientôt, Julia... (*Il sort avec un gros soupir.*)

(*Restée seule, Julia tourne sur elle-même, désemparée. Elle aperçoit alors le manuscrit de* Christine de Suède, *le prend et le jette rageusement par terre. On frappe à la porte.*)

JULIA. — Entrez !

(*Entrée de Pierre.*)

PIERRE. — Je venais voir si vous aviez mangé un peu...

JULIA, *elle s'assied.* — Non. Je me demande pourquoi on mange, d'ailleurs... Emportez cela et donnez-le au concierge. Je n'ai pas faim...

(*Pierre a un hochement de tête désolé et commence à desservir. Brusquement, Julia se lève, rageuse.*)

Ou plutôt, si ! J'ai faim ! Faim et soif ! Pierre, essayez de joindre M. Fernois chez lui et dites-lui que je vais dîner au restaurant de la rue de Ponthieu. Si ça l'amuse, il n'a qu'à venir !... (*Elle disparaît dans la petite pièce attenante à la loge.*) Odéon 13-83 ! Dépêchez-vous ! Appelez-le de chez le concierge !

(*Elle reparaît aussitôt, un chapeau à la main et un manteau léger sur le bras. Elle jette le manteau sur un meuble et coiffe rapidement le chapeau devant la glace de sa coiffeuse. Pierre la regarde avec étonnement.*)

PIERRE. — Madame sort ?

JULIA. — Madame s'en va ! Vous direz de ma part au metteur en scène que ce n'est pas la peine de maintenir la répétition de ce soir. Ni celle de demain, d'ailleurs.

PIERRE. — A huit jours de la générale ?

JULIA. — Il n'y aura pas de générale. Je laisse tomber ! Enfin, je vais pouvoir grossir tout à mon aise ! Ce n'est pas malheureux ! (*Elle en a fini avec le chapeau. Elle passe rapidement le manteau.*)

PIERRE, *frappé.* — Vous ne voulez pas dire que... que vous ne montez plus la pièce ?

JULIA. — Exactement ! A demain. Et n'oubliez pas ! Odéon 13-83. Bonsoir, Pierre. (*Elle va vers la porte.*)

PIERRE, *bouleversé.* — Julia !

(*Elle se retourne, étonnée. C'est la première fois qu'il l'appelle par son prénom.*)

Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

JULIA. — Si c'est vrai. J'en ai assez. Assez de tout et de moi particulièrement. Dès demain, je mettrai cette baraque en vente. Je connais justement un gars intelligent qui veut en faire un garage. Ça vous dérange ?

PIERRE. — Vous n'avez pas le droit. Il ne faut pas...

JULIA, *ironique.* — Oui, oui, je connais le refrain ! Pavillon haut ! Théâtre d'abord ! Eh bien ! non. Ma peau d'abord, et qu'ils aillent tous au diable !

PIERRE, *doucement.* — Je comprends... Vous êtes nerveuse..., fatiguée..., écœurée... On a été méchant avec vous...

JULIA. — Tu crois ?

PIERRE. — Mais vous êtes Julia Lambert ! Comprenez-moi ! Vous êtes la seule à pouvoir être Julia Lambert !

JULIA. — Je ne crèverai pas dans les brancards !

PIERRE. — Bien sûr... Quelqu'un m'a déjà dit ça un jour... Marcerou, du Vaudeville. Il y a bien trente-cinq ans de ça...

JULIA. — Et alors ?

PIERRE, *tout en desservant le repas.* — Il était malade. Le cœur... Quinze jours après je le revois dans sa loge. Il avait tellement une pauvre gueule que j'en suis resté muet pendant quelques secondes. Puis j'ai essayé de plaisanter. Je lui ai dit : « Alors, farceur, c'est ça le fameux repos que tu devais prendre ? Rentre donc chez toi, sale cabot !... » Et il m'a répondu en souriant : « Mais je suis chez moi, mon petit homme !... » Puis il est entré en scène... (*Un temps léger.*) C'est là qu'il est mort, un quart d'heure après, le nez dans la rampe. (*Il a fini de desservir. Il va vers la porte devant laquelle se tient Julia. Il passe devant elle et elle s'efface machinalement.*) Pardon, Madame. (*Il sort.*)

(*Un temps. Julia reste immobile, le regard perdu. Puis, d'un geste, elle enlève son chapeau qu'elle jette au hasard, quitte son manteau qui glisse par terre. Encore un temps. Elle se penche, ramasse le manuscrit de* Christine de Suède, *va vers le divan, s'y laisse tomber, ouvre le manuscrit et commence à lire. Pierre paraît sur le seuil. Il la voit, sourit et dit doucement.*)

J'ai eu M. Fernois, Madame. Il sera au restaurant dans dix minutes...

JULIA, *absorbée, elle tourne une page.* — Tant pis pour lui. Fermez la porte.

(*La porte et le rideau se ferment en même temps.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU DU TROISIÈME ACTE

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor qu'au premier tableau : la loge de Julia. Mais cette fois, c'est le soir, vers onze heures, pendant la générale de Christine de Suède.

C'est plein de fleurs. Bouquets, gerbes, corbeilles, plantes en pots, fleurs encore enveloppées dans leur papier, fleurs serrées dans leur petit cercueil de cellophane, la loge en est couverte comme un reposoir. Il y en a partout, par terre, sur les meubles, dessous, etc.

Au lever du rideau, on entend des applaudissements lointains. La porte s'ouvre et le concierge du théâtre paraît, portant un nouveau bouquet de fleurs. Avant de refermer la porte, il tend l'oreille à l'extérieur.

LE CONCIERGE. — Je vous apporte encore un bouquet, madame Eve. Vous vous rendez compte ?

EVE. — Bien sûr que je me rends compte. C'est même très astucieux votre petit truc.

LE CONCIERGE. — Pardon ? Quel petit truc ?

EVE. — Le petit truc des fleurs. Depuis neuf heures du soir, vous les montez ici une à une, si j'ose dire, ce qui vous permet naturellement de vous

balader dans les couloirs et de voir un peu comment ça marche...

LE CONCIERGE. — Bon. Disons que je suis un concierge intelligent. Ce n'est pas défendu, non ? (*Il pose le nouveau bouquet dans un coin au milieu de beaucoup d'autres.*) En tout cas, pour marcher, ça marche ! Ils ont peut-être été un peu froids au premier acte, mais le deux a enlevé le morceau. Quant au trois... (*Le pouce en l'air.*) ... Il est comme ça, le trois !

EVE, *philosophe.* — Toutes les générales se ressemblent. Dès que vous invitez des amis à venir au théâtre à l'œil, ils s'imaginent qu'ils sont appelés à vous juger en cour d'assises ! Puis, petit à petit, ils s'échauffent.

LE CONCIERGE. — Et comment ! Depuis le début du trois, c'est dans la poche ! Mais j'ai eu un de ces tracs !

EVE, *étonnée.* — Vous ? Vous êtes concierge !

LE CONCIERGE. — Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, j'ai le trac à toutes les générales ! Surtout ce soir !

EVE. — Pourquoi ?

LE CONCIERGE. — Quand je suis allé serrer la main de Mme Lambert, juste avant qu'on lève, elle tremblait comme une feuille. Je me suis dit : « Ça y est, elle va encore nous piquer une syncope !... »

EVE. — Pensez-vous ! Elle est en fer forgé !

LE CONCIERGE. — N'empêche que ça lui est tout de même arrivé pas plus tard que la semaine dernière, en pleine répétition !

EVE. — Comment le savez-vous ?

LE CONCIERGE. — J'étais là.

EVE. — C'est à se demander à quel moment on a des chances de vous trouver dans votre loge. Je suppose que vous ne recevez que sur rendez-vous ?

LE CONCIERGE. — Un bon concierge, ça doit faire des rondes. Je fais des rondes.

(*On entend au lointain un tonnerre d'applaudissement qui se prolongent. Ils écoutent d'un air ravi.*)

EVE. — C'est sûrement la fin de sa scène de rupture avec M. Garnier. Fichez-moi le camp, elle va arriver !

(*Les applaudissements continuent toujours, puis s'éteignent.*)

LE CONCIERGE, *ravi.* — Elle les tient ! Ça crépite comme un feu de bois sec ! Le vrai applaudissement, c'est celui qui crépite !

EVE. — Vous allez partir, oui ?

(*A ce moment la porte s'ouvre et Julia paraît, le visage heureux et fatigué, en costume de scène, bien entendu.*)

JULIA, *rayonnante.* — Vous avez entendu, mes enfants ? Cette fois, je crois que ça y est !

LE CONCIERGE. — Vous les tenez, madame Lambert ! C'est bien simple, j'avais pas vu une générale pareille depuis... attendez donc... depuis...

EVE. — Vous nous le direz une autre fois. Fichez le camp. Mme Lambert veut se reposer. Elle a juste cinq minutes avant sa prochaine scène !

LE CONCIERGE. — Bon. Eh bien ! je vais aller faire un tour dans ma loge, des fois qu'il y aurait encore des fleurs à monter...

EVE. — Sûrement, voyons !

(*Le concierge sort. Pendant les répliques précédentes, Julia est allée devant sa coiffeuse et elle y vérifie rapidement son maquillage. Eve s'approche.*)

Fatiguée ?

JULIA. — Merveilleusement ! Je finirai par y laisser ma peau ! Tu es allée jeter un coup d'œil dans la salle ?

EVE. — Tu penses !

JULIA. — Comment sont-ils ?

EVE. — Emballés. Il paraît même que Robert Kemp s'est mouché à la fin de ta scène du début du deux !

JULIA. — Il avait peut-être pris froid...

(*Julia se lève de devant sa coiffeuse et va s'étendre sur le divan, pendant qu'Eve met un peu d'ordre dans la loge.*)

EVE. — A propos, qu'est-ce qui s'est passé avec la petite Vallamont ? Je suis arrivée juste au moment où tu la serrais dans tes bras comme si tu avais voulu l'étouffer...

JULIA, *allongée.* — Je voulais simplement la soutenir. Cette pauvre fille était paralysée par le trac. Dès qu'elle a attaqué sa dernière tirade, j'ai compris qu'elle n'arriverait jamais au bout ; je n'allais pas attendre qu'elle s'écroule sous le nez du public !

EVE, *avec un petit sourire.* — Et comme par hasard, tu lui as coupé sa sortie. Elle avait le nez dans ton corsage pour dire sa dernière réplique. Personne n'a rien entendu, naturellement.

JULIA. — Il n'y avait rien à entendre. Tout ce qui comptait, c'était de la faire sortir le plus vite possible. J'ai eu un mal de chien à l'emmener jusqu'à la porte.

EVE. — Je comprends ça. Elle se débattait !

JULIA. — Tu es idiote. Si je l'avais lâchée, elle serait tombée.

(*A ce moment, brusque irruption de Chris Vallamont, qui entre sans frapper. Elle a les yeux étincelants, les poings serrés.*)

CHRIS. — Julia, il faut que je vous parle !

JULIA, *souverainement calme.* — Mais bien sûr, mon chou. Fermez la porte, vous serez gentille. (*A Eve.*) Laisse-nous, Eve.

(*Eve sort par le fond, toujours avec son petit sourire. Julia s'assied sur le divan et regarde Chris avec un bon sourire.*)

CHRIS, *immobile et tendue.* — Et maintenant, je vais vous poser une question...

JULIA, *la coupant.* — Vous voulez savoir si je vous en veux ? Non, mon petit, rassurez-vous. Je sais trop ce que c'est que le trac !

(*Chris l'a écoutée avec une stupéfaction qui lui coupe le souffle.*)

CHRIS. — Quel trac ? J'ai eu le trac, moi ?

JULIA, *dans un sourire indulgent.* — Puisque je vous dis que cela n'a aucune importance !

CHRIS. — Çà, alors ! Mais c'est vous qui m'avez sauté dessus, brusquement, en plein milieu de ma grande tirade ! Pourquoi ?

JULIA, *ouvrant de grands yeux étonnés.* — Pourquoi ? Mais pour vous empêcher de tomber, évidemment. Vous étiez là à vaciller comme au bord d'un gouffre, avec des yeux exorbités et des mains tremblantes !

CHRIS, *vibrante.* — Je jouais ma scène ! Je cherchais à exprimer l'angoisse de mon personnage !

(*Julia la regarde avec un étonnement candide, tout à fait réussi.*)

JULIA. — Allons donc ! Vous étiez en train de bredouiller des phrases absolument incohérentes !

(*Chris, exaspérée, fait un pas vers elle.*)

CHRIS. — Je disais le texte et vous le savez très bien ! C'était pour faire comprendre l'émotion de

mon rôle. Et le public marchait ! J'allais avoir ma sortie ! Là-dessus, vous vous ruez sur moi, vous me fourrez le nez dans vos seins et vous me jetez dehors comme un paquet de linge sale !

JULIA, *toujours aussi étonnée.* — Ainsi, vous étiez en train de jouer la pièce ? Eh bien ! voyez-vous, mon chou, je n'en ai pas eu l'impression une seule seconde. (*Elle se lève, souverainement calme.*) Pendant notre scène de rencontre du un, par contre, j'ai cru que vous aviez décidé de la jouer toute seule.

CHRIS, *crispée.* — C'est-à-dire ?

JULIA. — C'est-à-dire qu'à force de reculer lentement vers le fond, sans avoir l'air de rien, vous avez réussi à me faire jouer toute la scène, dos au public... Or, je ne sais pas si vous l'avez remarqué, il est très difficile d'exprimer quoi que ce soit avec son dos.

CHRIS. — Au moins, maintenant, c'est clair ! Vous avez voulu vous venger en flanquant ma grande scène par terre !

(*Julia était à sa coiffeuse. Elle se tourne vers Chris, olympienne.*)

JULIA. — Mon enfant, les petites comédiennes n'ont jamais de grandes scènes. Elles n'ont que des scènes trop longues.

CHRIS, *nerveuse.* — C'était ma scène à moi, la chance de ma carrière ! Enfin l'occasion de dire quelque chose de valable et d'attirer l'attention des critiques !

JULIA. — Oui, oui, je sais, les deux fameuses petites lignes dans *Le Figaro* : « Quant à Mlle Vallamont, dont nous avons particulièrement apprécié le jeu sobre et expressif... », *et cœtera... et cœtera...*

CHRIS. — Parfaitement ! Et vous devriez être la dernière à vous moquer de ce genre de choses ! Essayez donc de vous rappeler le jour où vous avez débuté, vous aussi ! Pourquoi m'avez-vous donné ce rôle, si c'était pour m'empêcher de le jouer ?

JULIA, *levant légèrement la voix.* — Je ne vous ai empêchée que d'être ridicule !

CHRIS, *lancée.* — Vous m'avez empêchée de le jouer ! Et je sais pourquoi ! Entre temps, j'avais eu le malheur de vous prendre quelque chose !

(*Un temps. Julia la regarde sans broncher.*)

JULIA, *glaciale.* — Je suppose que vous faites allusion à M. Fernois ?

CHRIS. — Exactement.

JULIA, *toujours glaciale.* — C'est une erreur de plus à votre actif. Votre aventure avec ce garçon ne m'a jamais rien inspiré qu'un immense sentiment de délivrance.

CHRIS, *méchante.* — Ne me prenez pas pour une idiote, par-dessus le marché !

JULIA, *toujours maîtresse d'elle-même.* — C'est pourtant un emploi pour lequel vous semblez particulièrement douée depuis quelques minutes.

(*Un temps de silence, lourd de menace. Chris a fait un pas vers elle, les poings serrés, comme si elle allait la frapper.*)

CHRIS, *la voix un peu rauque.* — Bien entendu, je n'ai rien à dire. Je suis chez vous, dans votre théâtre.

JULIA, *souriante.* — Eh bien ! c'est à se demander ce que vous diriez si vous n'y étiez pas !

(*A ce moment, on frappe rapidement à la porte et le régisseur paraît en coup de vent.*)

LE RÉGISSEUR, *haletant.* — Madame Lambert! C'est à vous ! Vite ! Blancard et Crémieux terminent leur scène !

JULIA, *brusquement énervée.* — Vous ne pouviez pas sonner, non ?

LE RÉGISSEUR, *rugissant.* — Sonner ? Il n'y a plus une seule sonnette qui marche depuis que ce bon Dieu de chef électricien a vérifié l'installation !

JULIA, *criant.* — C'est bon ! Pas la peine de crier ! J'y vais !

(*Le régisseur disparaît en courant et en laissant la porte ouverte. Eve paraît sur le seuil de la petite pièce.*)

Ça va, Eve ? Je n'ai rien oublié ?

EVE. — Non, non. File !

(*Julia va vers la porte. Au moment de sortir, elle se retourne vers Chris. Elle lui sourit très gentiment.*)

JULIA. — Ceci dit, vous avez du talent, Chris. Beaucoup de talent, croyez-moi.

(*Et elle sort. Chris se retourne vers Eve, interdite. Eve est d'ailleurs à peu près aussi surprise qu'elle.*)

EVE. — Eh bien ! c'est la première fois que je l'entends dire ça d'une comédienne vivante !

CHRIS, *rêveuse.* — Quelle drôle de femme, vraiment ! Avec elle, on ne sait jamais sur quel pied danser !

EVE, *dans un petit ricanement.* — Le principal, c'est de ne pas danser sur les siens. Vous avez vu comment elle vous a jetée dans les coulisses, tout à l'heure ?

CHRIS, *amère.* — Vous pensez bien que ça ne m'a pas échappé !

(*Elle va vers la porte. Au moment où elle y arrive, on entend crépiter des applaudissements dans la salle. Les deux femmes écoutent.*)

EVE. — C'est tout de même une grande bonne femme ! L'ennui, c'est qu'on ne peut jamais arriver à l'aimer tout à fait, ni à la détester complètement.

CHRIS, *sur le seuil.* — Et si je vous disais que tout compte fait je la trouve plutôt sympathique ?

EVE, *souriante.* — Parce qu'elle vous a trouvé du talent ? Rassurez-vous, ça ne durera pas.

CHRIS. — Merci. Je commençais à être inquiète.

(*Elle sort et referme doucement la porte. Eve hoche la tête et revient dans la petite pièce. On entend de nouveau les applaudissements du public dans la salle. La porte s'ouvre et Michel paraît. Il est en smoking et il tient un petit bouquet à la main. Il entre doucement, regarde autour de lui et va poser le bouquet bien en évidence sur la coiffeuse. Il y ajoute une carte de visite toute prête qu'il a dans sa poche. Il pose soigneusement la carte sur le bouquet, bien en évidence elle aussi. Puis, après avoir jeté un coup d'œil sur les énormes bouquets qui remplissent la loge, il semble se raviser, hausse les épaules, remet la carte de visite dans sa poche, reprend le bouquet et le jette au milieu d'un tas d'autres sur un meuble quelconque. Après avoir jeté un nouveau coup d'œil autour de lui, il se prépare à sortir. Comme il arrive à la porte, Eve entre, sortant de la petite pièce. Elle l'aperçoit.*)

EVE. — Monsieur ! Çà alors !

(*Michel se retourne. Il a un sourire un peu gêné.*)

MICHEL. — Bonjour, Eve. Ça va toujours ?

EVE. — Ça va, Monsieur, merci. Alors, vous vous êtes quand même décidé à venir ?

MICHEL. — Euh... Oui... Juste un petit tour en passant. On m'attend pour le souper.

EVE. — Mme Devry est dans la salle ?

MICHEL. — Pardon ? Mme Devry ? Non, non. Elle n'est pas dans la salle. Enfin, je l'espère... (*Un temps léger.*) C'est le milieu du premier tableau du dernier acte, maintenant ?

EVE. — A peine. Pourquoi ?

MICHEL. — Je ne tiens pas du tout à rencontrer Julia.

EVE. — Vous avez vu quelque chose de la pièce ?

MICHEL. — Oui. Un bout du début et de la fin du un, et une bonne moitié du deux.

EVE. — Juste des scènes de Julia, en somme. Où étiez-vous placé... caché, veux-je dire ?

MICHEL. — Au fond du deuxième balcon, entre une grosse dame et un type qui bouffait des cacahuètes comme s'il avait voulu battre le record du monde. Au moment où Julia a attaqué sa scène de rupture je me suis retourné vers lui pour l'engueuler, et je me suis aperçu qu'il pleurait la bouche pleine...

EVE. — Il pleurait ? Vraiment ?

MICHEL. — Comme un veau. On avait dû lui vendre des cacahuètes de très mauvaise qualité.

EVE, *souriante.* — Sûrement. Ça fait plaisir de vous retrouver, Monsieur. Toujours en pleine forme !

MICHEL. — Je me maintiens. (*Un temps léger.*) Là-dessus, adieu ! Bien entendu, vous ne dites rien à Julia de ma visite. Compris ? Jurez-le-moi.

EVE, *sans hésiter.* — Je vous le jure !

MICHEL. — Sacrée vieille chouette ! Vous mentez comme vous respirez !

EVE, *sans se troubler.* — Et même mieux, depuis que j'ai mon asthme. Vraiment, vous ne voulez pas rester encore un peu ?

MICHEL. — Je vous répète qu'on m'attend pour souper.

EVE. — Et on ne sait pas que vous êtes ici, naturellement ?

MICHEL. — On croit que je suis allé acheter des cigares.

EVE. — On a vraiment confiance en vous !

MICHEL. — Ça vous regarde ? (*Il sourit et lui tend la main.*) Adieu ! Eve. Tout ce que je vous permets de lui dire, c'est que vous avez rencontré un type dans le couloir qui l'a trouvée merveilleuse. (*A ce moment, des applaudissements nourris et prolongés se font entendre. Michel fronce le sourcil.*) Ce n'est tout de même pas déjà la fin du tableau ?

EVE. — Je crois bien que si. Madame a fait couper toute la scène avec le Pape Alexandre. Ça me revient, maintenant.

MICHEL, *la regardant de travers.* — Ah ! ça vous revient maintenant ?... De toute manière, je n'ai pas le temps de vous dire ce que je pense de votre mémoire. Je file !

EVE. — Trop tard. Vous serez obligé de passer par le plateau. Vous allez vous casser le nez sur Julia.

MICHEL. — Et la petite porte des sous-sols ?

EVE. — Elle est verrouillée.

MICHEL. — Quoi ? Bon Dieu, combien de fois faudra-t-il vous répéter que c'est une porte de secours ? J'interdis qu'on verrouille cette porte ! C'est clair ? (*Haussant les épaules et changeant de ton.*) Pardon, j'oubliais que cela ne me regarde plus. (*Fin des applaudissements.*) Ça y est ! Elle sort de scène. Je suis fait comme un rat.

EVE. — Cachez-vous, si elle vous fait tellement peur !

MICHEL. — Où ça ?

EVE. — Dans mon cagibi, vite !

(*Elle pousse Michel dans la petite pièce et rabat le rideau. Julia entre aussitôt. Elle se retourne et parle à la cantonade.*)

JULIA. — Je ne veux personne dans les couloirs avant la fin du trois, Adrien ! C'est compris ? Il n'y a que six minutes d'entracte !

LE RÉGISSEUR, *off.* — Bien, Madame !

(*Julia entre et referme la porte. Eve lui sourit.*)

EVE. — Ça marche, hein ?

JULIA. — Du tonnerre ! (*Tout en allant à sa coiffeuse.*) Seize appels en deux actes et demi, c'est du beau travail. (*Elle rit.*) J'aurais aimé que le grand Michel Gosselin fût dans la salle. Il aurait fait une de ces têtes !

(*Eve se racle la gorge.*)

EVE. — A propos, j'ai rencontré un type dans le couloir qui était très ému et qui m'a dit qu'il te trouvait merveilleuse...

JULIA. — Ah ! oui ? Et que faisait-il dans le couloir, ce type ? Encore passé par la petite porte des sous-sols, naturellement ! Il faudra que je me décide à la faire verrouiller.

(*Eve se racle de nouveau la gorge en jetant un regard rapide vers la petite pièce.*)

EVE. — Tu... Tu veux boire quelque chose ?

JULIA, *elle se refait les lèvres.* — Tu sais bien que je ne bois jamais pendant une représentation. C'était bon pour le grand Michel Gosselin de s'imbiber de whisky aux entractes. Moi, je ne suis qu'une petite comédienne de quatre sous qui respecte son métier ! (*On frappe à la porte.*) C'est vous, Adrien ?

VOIX DE JEAN-PAUL. — C'est moi, Jean-Paul !

JULIA. — Entrez.

(*Entre Jean-Paul.*)

JEAN-PAUL. — Je peux vous parler cinq minutes, Julia ?

JULIA. — Si c'est vraiment urgent...

JEAN-PAUL. — C'est urgent... et personnel.

JULIA. — Dans ces conditions !... Laisse-nous, Eve.

(*Eve a une courte hésitation puis sort, non sans avoir jeté un regard inquiet vers la petite pièce. Julia sourit à Jean-Paul.*)

Je vous écoute.

JEAN-PAUL. — Julia, je suis bouleversé.

JULIA. — Voilà qui commence bien.

JEAN-PAUL. — Arrêtez-vous un peu de sourire, voulez-vous ? C'est sérieux. C'est sérieux et ce n'est pas facile à dire. (*Un temps d'hésitation, puis il se lance.*) Je vous aime !

(*Julia le regarde avec une surprise un peu amusée.*)

JULIA. — Pardon ?

JEAN-PAUL. — C'est comme ça. Je vous aime. Expliquez-le comme vous voudrez.

JULIA. — Ce serait plutôt à vous de l'expliquer, vous ne pensez pas ?

JEAN-PAUL. — Bon, je vais essayer. Jusqu'ici, Julia, je ne connaissais de vous qu'une image, qu'une apparence. Je ne savais pas exactement qui vous étiez. Je ne le sais vraiment que depuis deux heures.

JULIA. — Ah ! oui ?

(*Jean-Paul se met à arpenter la scène nerveusement pendant que Julia reste immobile à le surveiller dans la glace de sa coiffeuse.*)

JEAN-PAUL. — Depuis que je vous ai vue jouer... non pas avec des yeux de spectateur, mais avec... avec un tas d'autres choses..., des remords, peut-être... des souvenirs, en tout cas. (*Il fait un pas vers elle.*) Vous êtes une femme merveilleuse, Julia. Passion, générosité, faiblesse, mensonge, fierté, tout est en vous et tout y est plus grand que chez n'importe quelle autre. (*Penché sur elle.*) Mais pour le savoir il faut vous entendre et vous voir sur une scène. Dès que les lumières s'allument, vous flambez comme un fagot ! C'est merveilleux, Julia. Voulez-vous que nous soupions ensemble, ce soir ?

JULIA, *très calme.* — Je trouve la conclusion quelque peu terre à terre, mon ami. (*Elle se lève et va allumer une cigarette qu'elle prend dans un coffret.*)

JEAN-PAUL. — Soupons ensemble, Julia. Michel vous a quittée. Vous êtes seule. Tout entre nous a été raté par ma faute, mais vous êtes assez riche pour donner deux chances d'affilée à un maladroit.

JULIA. — Non, Jean-Paul.

JEAN-PAUL. — Julia !

JULIA. — Savez-vous ce que m'a finalement apporté notre petite aventure ? Une preuve. La preuve que je suis la femme d'un seul homme. La femme de Michel. (*On frappe à la porte.*) Oui ?... (*Elle s'ouvre et Adrien passe la tête dans l'ouverture.*) Çá va, j'y vais !

LE RÉGISSEUR. — Vous pressez pas, madame Lambert. La mécanique du rideau s'est coincée. Il y en a pour trois ou quatre minutes à le remettre d'aplomb.

JULIA. — Parfait. A la cinquième, je vous flanque à la porte !

LE RÉGISSEUR. — Naturellement ! (*Les yeux au plafond.*) Bon Dieu de métier ! (*Il disparaît dans le couloir à une vitesse éclair.*)

JULIA. — Regagnez votre place, Jean-Paul, et merci quand même pour la bonne nouvelle. Vous êtes très gentil.

JEAN-PAUL. — C'est votre dernier mot ? Ainsi, je n'aurai servi qu'à vous prouver que c'est Michel que vous aimez ?

JULIA. — Oui, et c'est tout ce qui m'empêche de vous haïr.

JEAN-PAUL. — Très bien. Adieu ! Julia. Je ne vous oublierai jamais. (*Il sort.*)

(*Julia revient à sa coiffeuse en souriant. A ce moment, Michel se décide à sortir de la petite pièce. Il tousse discrètement. Julia se retourne d'un bloc. Elle reste un instant saisie.*)

JULIA, *doucement.* — Toi !

MICHEL, *doucement.* — Bonjour, Julia.

JULIA, *les yeux fermés.* — Toi !... Tu es venu !... Bonjour, Michel... (*Elle le regarde.*) Excuse-moi, mais je ne trouve rien à dire... rien !... Et pourtant !... Non, c'est trop bête !...

MICHEL, *souriant.* — C'est normal. Il n'y a qu'un auteur dramatique pour trouver quelque chose à dire dans des moments pareils... Je crois que les autres se contentent d'avoir l'air bête et de se regarder...

JULIA, *riant.* — Sûrement !... Je... Tu... Il y a longtemps que tu étais dans ce cagibi ?

MICHEL. — Trop longtemps.

JULIA. — Zina va bien ?

MICHEL. — Ça m'étonnerait. (*Il consulte sa montre.*) Nous devions souper avec des amis à onze heures précises. Elle doit être en train de signaler ma disparition au commissariat.

JULIA. — Tu peux lui téléphoner.

MICHEL. — Non, je vais rentrer.

JULIA, *neutre.* — Ah... !

MICHEL. — J'étais juste venu jeter un coup d'œil. Cela m'ennuyait que tu aies une générale sans moi... au moins dans la salle... (*Un temps léger.*) C'est très bien, tu sais. Tu es très bien, peut-être mieux que tu n'as jamais été. Je suis sûr que vous en avez pour deux ans... (*Un temps léger.*) A la fin du un, à la rencontre avec Gino, tu devrais essayer d'attaquer un peus en dessous. Tu te fatigues inutilement la voix. Garde ça pour la fin.

JULIA, *elle ne l'a pas écouté.* — Est-ce que tu es heureux, Michel ?

MICHEL. — C'est comme dans le tableau de ta rupture avec Garnier. D'abord, le décor est beaucoup trop grand et puis vous ne jouez pas assez à l'avant-scène ! Le banc de pierre est planté trois mètres trop loin !

JULIA. — Est-ce que tu es heureux, Michel ?

MICHEL, *gêné.* — Ecoute, Julia...

JULIA, *simplement.* — Parce que moi, je suis affreusement malheureuse.

(*Un temps léger.*)

MICHEL. — Oui, bien sûr... Je ne dis pas que ce soit toujours facile, surtout au début... Mais on s'habituera petit à petit...

JULIA. — Non.

MICHEL. — Il faudra bien...

(*Un temps léger de silence puis on frappe à la porte et elle s'ouvre presque en même temps. C'est le régisseur.*)

LE RÉGISSEUR, *criant et dans le mouvement.* — C'est réparé ! En scène pour le dernier tableau ! (*Il aperçoit Michel.*) Ah ! monsieur Gosselin !

JULIA, *hurlant.* — Je vous ai déjà interdit de crier comme ça ! Vous vous croyez dans une caserne? (*Mais il y a déjà belle lurette que le régisseur a disparu. Elle se retourne vers Michel.*) Cette brute finira par me rendre sourde !

MICHEL, *souriant.* — C'est le meilleur régisseur de tout Paris. (*Il lui tend la main.*) Adieu ! Julia. Je suis rudement content de t'avoir vue, tu sais !

JULIA. — Tu pars déjà ? Tu ne restes même pas pour le dernier tableau ? C'est juste mon monologue sur le corps de Gino. A peine sept ou huit minutes.

MICHEL. — Rassure-toi, ça marchera très bien. C'est gagné, maintenant. Et puis, il y a ce tas de types qui m'attendent pour passer à table... Adieu ! Julia.

JULIA, *fermée.* — Très bien. Adieu ! Michel.

(*Elle lui tend la main. Au moment où ils vont se séparer, elle vacille légèrement et se cramponne à son bras.*)

MICHEL. — Tu es fatiguée ?

JULIA. — Non, non. Ce n'est rien... Juste un éblouissement... (*Elle tente de sourire, mais son sourire se termine par une grimace de douleur. Elle porte machinalement la main à sa poitrine.*) Ne... Ne t'inquiète pas. J'ai déjà eu ça l'autre jour... Ça va passer... (*Elle suffoque soudain.*) Mon Dieu ! Michel !

MICHEL, *affolé.* — Julia ! (*Il se précipite vers elle, la soutient, l'aide à s'asseoir dans un fauteuil.*) Ne

bouge pas ! Ne fais pas un geste ! (*Il se retourne vers la porte et se met à hurler.*) Quelqu'un, bon Dieu ! Adrien ! Eve ! Eve ! (*La porte s'ouvre aussitôt et Eve paraît, affolée.*) Un médecin, vite ! Elle a pris mal !

EVE. — Encore ? Bon Dieu ! Je vais lui chercher un verre d'eau.

(*Elle court dans le cagibi et disparaît au même moment où le régisseur paraît sur le seuil.*)

LE RÉGISSEUR, *hurlant.* — En scène ! On lève !

MICHEL. — Mais taisez-vous, bougre d'idiot ! Faites une annonce ! Julia est malade !

LE RÉGISSEUR. — Malade ? Bon. Je vais leur demander cinq minutes de patience !

MICHEL, *net.* — Annoncez que la représentation est terminée ! Elle ne jouera pas !

LE RÉGISSEUR, *ahuri.* — Quoi ? Mais c'est impossible !

MICHEL, *exaspéré.* — Je vous fous à la porte ! C'est possible, ça ?

(*Eve revient avec le verre d'eau. Le régisseur s'apprête à disparaître, mais Julia revient à elle.*)

JULIA. — Adrien, restez. Je jouerai.

MICHEL. — Tu es folle ?

JULIA. — Aide-moi, mon chéri... (*Il l'aide à se lever.*) Ça se calme un peu. J'ai encore une douleur, là, mais ça va déjà mieux.

MICHEL. — Mais tu es verte, bon Dieu ! (*A Eve.*) Et ce docteur ? C'est pour demain ?

JULIA. — Non. Surtout pas de docteur. Après, si tu veux. Il m'empêcherait de jouer. Je veux jouer !

MICHEL. — Je te l'interdis formellement. On va faire une annonce et tu vas rentrer chez toi !

JULIA, *dans un faible sourire.* — Mais je suis chez moi, chéri.

LE RÉGISSEUR. — Alors, je la fais ou je ne la fais pas, cette annonce ?

JULIA, *nette.* — J'ai dit que je jouerai. Je joue. Filez ! (*Adrien sort. Julia regarde Michel.*) Je n'ai pas trop la figure à l'envers ?

MICHEL. — La question n'est pas là ! Encore une fois, je t'interdis... Tu ne peux pas jouer, Julia !

JULIA. — Mais si. Le monologue est très court.

MICHEL. — Il demande un effort physique considérable. Je le connais aussi bien que toi !

JULIA. — Calme-toi, mon amour, calme-toi. Je le jouerai sans forcer, je te le jure, mais il faut que je le joue. (*Avec force.*) Je le jouerai !

MICHEL. — Idiote ! Tu es idiote !

JULIA, *doucement.* — Veux-tu m'aider, Michel ?... Rappelle-toi notre première pièce côte à côte... J'étais seule en scène au début du deux... Je ne savais plus où j'étais tellement j'avais peur... J'allais lâcher... Brusquement, je t'ai vu dans la coulisse. Tu souriais. Tu m'as regardée et tu as fermé les deux yeux ensemble... comme ça... Alors, je n'ai plus rien senti, ni ma peur, ni ma fatigue. J'ai joué. (*Doucement suppliante.*) Michel, si tu voulais... rien que ça !

(*Un temps léger. Michel se mord les lèvres, hésite, puis il sourit à Julia, la prend brusquement dans ses bras, l'embrasse.*)

MICHEL. — Oh ! et puis zut, allons-y !

(*Il sort, suivi de Julia. Au moment de sortir, cette dernière se retourne vers Eve, qui se dirige vers la petite pièce.*)

JULIA, *bas.* — Eve ! Tu as entendu ! (*Eve se retourne. Julia est là, souriante, détendue, en pleine forme, la main sur le loquet de la porte. Elle a un clin d'œil et un sourire.*) Comment m'as-tu trouvée ?

EVE, *suffoquée.* — Quoi ? (*Elle comprend.*) Oh ! mais tu es un monstre, Julia !

JULIA, *heureuse.* — Je l'aime, imbécile !

(*Elle sort rapidement. Eve est encore mal revenue de sa surprise quand brusquement la porte s'ouvre et Zina paraît. Eve sursaute.*)

ZINA, *froide.* — Allez me chercher M. Gosselin, je vous prie.

EVE. — Pardon ?... M. Gosselin ? Mais M. Gosselin n'est pas là, Madame.

ZINA. — Je vous dis d'aller me le chercher.

EVE. — Et moi je vous dis qu'il n'est pas là ! M. Gosselin a juré à je ne sais plus qui de ne jamais remettre les pieds dans ce théâtre. Vous n'avez qu'à lire les journaux. Et d'abord, comment êtes-vous entrée dans les coulisses ?

ZINA, *glaciale.* — Ecoutez, Eve, allez me chercher Michel tout de suite, sinon je vais sur le plateau et je gifle la merveilleuse Julia Lambert devant six cents personnes. A vous de choisir. Vous croyez peut-être que je plaisante ?

EVE. — Encore une fois, je vous jure que M. Gosselin n'est pas ici ! Qu'est-ce qu'il y ferait ?

ZINA, *calme et déterminée.* — A votre aise. (*Elle se retourne vers la porte et met la main sur le loquet.*)

EVE. — Attendez ! (*Zina se retourne vers elle. Eve la regarde longuement.*) Bon, bon, ça va. Je vais voir si je peux le trouver.

ZINA. — A votre place, je le trouverais.

(*Eve sort lentement en lui jetant encore un long regard. Elle laisse la porte ouverte derrière elle. Restée seule, Zina jette un regard autour d'elle sur les fleurs qui encombrent la loge. Elle hausse les épaules et murmure entre ses dents.*)

Cabotine !

(*On entend à ce moment des applaudissements prolongés qui viennent de la salle. Exaspérée, Zina va vers la porte qui est restée ouverte et la claque rageusement. Presque aussitôt, elle se rouvre, livrant passage au régisseur.*)

LE RÉGISSEUR, *sur le seuil.* — Eh bien, dites donc !... (*Il reconnaît Zina.*) Oh ! pardon, Madame. Je croyais que c'était Eve qui avait claqué cette porte... On entend tout du plateau, vous savez...

ZINA. — C'était moi. Bonjour Adrien. Ça va ?

LE RÉGISSEUR, *entrant.* — Si ça va ? Un vrai triomphe ! Vous devriez aller dans la salle pour voir Mme Lambert dans son monologue de la fin ! Quelle femme ! Elle ferait pleurer un huissier !

ZINA. — Tant mieux. Cela lui servira un de ces jours...

(*A ce moment, retour d'Eve qui entre dans la loge.*)

EVE. — Le voilà. Il vient.

ZINA. — Merci.

(*Eve fait signe au régisseur de s'en aller et ils partent ensemble.*)

LE RÉGISSEUR. — Au revoir, Madame.

(*Zina reste seule quelques secondes, puis Michel paraît sur le seuil.*)

MICHEL. — Bonsoir, chérie. Je suis désolé. J'allais justement te téléphoner... (*Un temps.*) Surtout, ne crie pas !

ZINA, *froide.* — Je crie ?

MICHEL. — Non, mais tu en as une de ces envies!...

ZINA. — Nous devions souper à onze heures pré-

cises. Tu savais que j'allais me trouver avec une maison pleine de monde dont un ministre spécialement invité à ton intention. Là-dessus, tu descends soi-disant pour acheter des cigares...

MICHEL. — Pas soi-disant. Je voulais des cigares !

ZINA. — Julia a déjà obtenu son bureau de tabac ?

MICHEL. — Ecoute-moi donc ! Dans ton fichu arrondissement de snobs, tout est fermé à neuf heures du soir. Il a fallu que j'aille tout en haut de l'avenue de la Grande-Armée. J'entre et je me trouve nez à nez avec une affiche de *Christine de Suède*. Ça m'a flanqué un coup terrible. Je me suis dit...

ZINA, *le coupant*. — J'imagine très bien ce que tu t'es dit ! Je me le suis dit moi-même et je suis venue ici tout droit.

MICHEL. — Et tes invités ?

ZINA, *rageuse*. — Ils plantent ! J'étais dans un tel état que je n'ai même pas trouvé un prétexte valable à leur fournir ! Demain, je serai fâchée avec tous mes amis !

MICHEL, *souriant et blagueur*. — Veinarde !

ZINA, *écumante*. — Tout ça parce qu'un petit acteur de quatre sous... (*Elle se contient.*) Excuse-moi... (*Nouvel effort pour gagner encore un peu de calme.*) Alors, tu es content ? Tu l'as vue ? Tu as vu comme elle se passe bien de toi ?

MICHEL. — Pas la peine de mordre. J'ai vu, oui. J'allais partir, d'ailleurs. Je serais même parti depuis longtemps si elle n'avait pas eu une syncope au dernier moment.

ZINA, *sarcastique*. — Parce qu'elle a eu une syncope au dernier moment ?

MICHEL. — J'ai cru qu'elle allait y rester.

ZINA, *sarcastique*. — Mais finalement celui qui est resté, c'est toi ! (*Un pas vers lui, grondante.*) Jobard ! Alors, tu ne la connais pas encore, dis ? Elle ne t'a pas encore assez menti, assez roulé ? Une syncope, elle ? Laisse-moi rire ? Elle te l'a jouée, sa syncope ! Et tu as donné dans le panneau !

MICHEL. — Tu crois vraiment ? Allons donc !...

ZINA, *explosant*. — Michel, tu le savais ! Ne nie pas, tu le savais ! Je viens de voir ton petit sourire de Joconde, là, tout de suite ! Tu le savais ! Tu le savais !

MICHEL. — Pas tout de suite... Au début, j'ai marché, je te le jure ! Elle était formidable !

ZINA. — Tout est clair, tellement clair ! Ta petite fierté d'homme t'interdisait de faire les premiers pas vers elle, mais, Dieu merci ! elle a eu l'idée de cette syncope. Enfin le prétexte rêvé pour la prendre dans tes bras ! Il suffisait de faire semblant d'y croire et tu sauvais la face, hein ? Ce que vous avez dû être bien, tous les deux ! Un couple de cabots en train de se donner la comédie ! Et j'ai raté ça !

(*On entend un tonnerre d'applaudissements qui monte de la salle. Michel se tourne vers la porte. Zina tape du pied.*)

Mais dis-moi que c'est vrai ! Dis-le-moi !

(*Les applaudissement s'éteignent. Michel se retourne.*)

MICHEL, *gravement*. — Oui, Zina, c'est vrai.

ZINA, *brusquement effondrée*. — Ah !... Eh bien. voilà, tu l'as dit...

MICHEL. — Je ne veux pas te mentir. Je ne t'ai jamais menti. Quand tu m'as promis de me faire oublier Julia si j'acceptais de te suivre, j'ai dit oui et j'étais sincère. Je t'ai suivie.

ZINA. — Comme un enterrement !

MICHEL. — J'enterrais vraiment quelque chose, Zina. Deux amours. Julia et le théâtre, le théâtre et Julia. Je les ai toujours confondus. J'ai pensé à un moment que tout cela pouvait s'arracher comme une dent mauvaises. Un petit cri et c'est fini... Il ne fallait pas me croire.

ZINA. — Je t'aimais. Je t'aime.

MICHEL, *ardent*. — Il ne fallait pas m'aimer ! Tu ne sais donc pas que nous sommes des monstres faits pour vivre dans notre cage et nous dévorer entre nous ? Ne me demande pas pourquoi. C'est un métier qui nous engloutit tout entiers, voilà. Nous sommes à lui comme un drogué à sa drogue... (*Il lui tend la main.*) Viens ici... (*Elle fait un pas, il l'attire contre lui.*) Je t'ai fait du mal. Je savais que je t'en ferais un jour ou l'autre. Je ne te demande même pas pardon.

ZINA, *sans bouger*. — Lâche-moi. (*Il se sépare d'elle. Un temps léger. Zina parle les yeux dans le vide.*) Moi aussi, je le savais... C'est ma faute... Mais j'avais tellement envie de toi...

MICHEL. — Mon pauvre chéri !

ZINA. — Quand j'étais enfant, il y avait un écriteau qui me fascinait toujours... « L'accès des coulisses est formellement interdit à toute personne étrangère au théâtre... » Je me demandais ce qu'il pouvait bien y avoir derrière cette porte...

MICHEL, *haussant les épaules*. — Nous !

ZINA, *lentement*. — De la toile peinte, des pots de maquillage, des guenilles pendues à des cloues, des Michel, des Julia... Rien.

MICHEL. — Le théâtre !

ZINA, *en écho*. — Le théâtre... Cela vous suffit pour vivre et pour mourir... Tant pis pour les autres ! Avec un peu de patience, une femme peut toujours séparer le couple le plus uni... Mais vous qui passez votre vie à vous mentir, à vous jalouser, à vous tromper, vous êtes indestructibles... (*Elle répète le mot.*) Indestructibles...

MICHEL. — Le théâtre, Zina. Toujours le théâtre !

(*Sur scène, c'est la fin de* Christine de Suède. *On entend déferler des applaudissements qui n'en finissent plus, des cris d'enthousiasme, des* bravo ! *tout ce merveilleux vacarme dont sont faites les belles soirées. Michel écoute, souriant, un peu ému. Il hoche la tête. Zina parle dans le bruit, dans le vide aussi.*)

ZINA. — Adieu ! Michel. (*Il écoute toujours. Elle élève la voix.*) Je m'en vais, Michel. Adieu !... Dis-moi au moins adieu, Michel !

(*Même jeu. Pour lui, elle n'existe plus. Zina se mord les lèvres, baisse la tête, puis sort en passant devant lui sans même qu'il y prête attention. Elle sort, en laissant la porte ouverte. Il écoute les applaudissements... qui vont en diminuant. Soudain, Julia paraît sur le seuil de la porte. Evidemment, elle a couru pour venir. Elle a un sourire de joie quand elle l'aperçoit. Elle s'arrête net.*)

JULIA. — Michel ! Tu es resté... (*Dans un cri.*) Oh ! Michel !...

(*Elle court vers lui. Il la prend dans ses bras.*)

MICHEL, *doucement*. — Mon amour !

(*Et ils restent là, enlacés, bouleversés, pendant que le bruit des applaudissements recommence et que le rideau, le nôtre, se ferme lentement.*)

FIN DU TROISIEME ACTE

ADORABLE JULIA

ET LA CRITIQUE

« Il y a un coin du monde où nous nous retrouverons toujours et qui s'appelle théâtre », se disent les deux héros d'**Adorable Julia.** Cette réplique résume l'histoire, l'intrigue et le succès de cette pièce qui poursuit, depuis plusieurs saisons, une carrière exceptionnelle sur la scène du Gymnase.

Or c'est précisément d'un roman de Somerset Maugham, intitulé **Théâtre** (traduit en français sous le titre **La Comédienne**, et dont les lecteurs de **L'Avant-Scène** se souviennent peut-être) que Guy Bolton tira une pièce assez noire, laquelle, à son tour, fut adaptée et naturalisée parisienne par Marc-Gilbert Sauvajon.

Ainsi naquit **Adorable Julia,** dont Jérôme Pascal se demande, dans **La Tribune des Nations,** si elle ne fut pas « parisianisée » à l'excès.

M. Sauvajon a extrêmement « parisianisé » l'ouvrage. Il en a fait une petite comédie piquante et légère, avec tout un pétillement de mots, une pièce de boulevard qui sacrifie délibérément toute espèce de thème de la taille d'un caractère, non pas même à l'intrigue, mais à la scène à faire, à l'escrime des répliques. Il a réussi. Il obtient et obtiendra un vif succès. De quoi on l'a félicité généralement. On aimerait néanmoins savoir si ce coup d'éclat du traducteur ne constitue pas une brillante trahison.



Ce à quoi Renée Saurel répond, dans **Les Lettres Françaises,** en affirmant que Marc-Gilbert Sauvajon n'a pas « trahi » :

Peut-être même n'est-ce plus là une adaptation, mais une autre pièce, écrite en fonction de ce public parisien qui aime rire d'un œil et pleurer de l'autre. Je ne crois pas, pourtant, qu'il y ait trahison : sous ses airs brillants, ironiques, la pièce conserve une sorte de gravité et son dénouement, qui semble optimiste, est en réalité assez noir.



Le résultat est là : sous la forme d'un succès éclatant, indiscutable, unanime. Robert Kemp le constate sans hésiter dans **Le Monde** :

*Un succès. Enfin!... L'opinion sera unanime. Nous dirons tous, nous, les méchants, qu'*Adorable Julia *est une bonne et charmante pièce. Vivante et vraie. Une pièce où éclatent des répliques qui, Dieu merci, ne sont pas des mots d'auteur. Mais les aveux ingénus d'un caractère; des déchéances par lesquelles on aperçoit le fond d'un orgueil, d'une vanité, d'une pensée pas très belle, mais humaine.*



Et Jean-Jacques Gautier d'enchérir, dans **Le Figaro,** tout en faisant l'éloge du théâtre du boulevard... quand il a la qualité d'**Adorable Julia** :

Rien ne réconcilie la critique avec les pièces de boulevard comme une bonne pièce de boulevard. D'ailleurs, « pièce de boulevard », qu'est-ce que cela veut dire? Peut-être, après tout, est-ce une pièce qui ne craint pas de comporter une anecdote, des péripéties, des rebondissements et des effets réussis même lorsqu'ils sont prévisibles; une pièce qui n'a pas peur de présenter des gens qui s'aiment ou ne s'aiment plus et se le disent dans un langage intelligible; qui ne redoute pas d'esquisser au passage quelques caractères; qui essaie de ne pas être embêtante; qui est, en général, beaucoup mieux jouée que les autres; en général aussi, beaucoup plus méticuleusement répétée par les soins d'un metteur en scène qui connaît son métier. Telles sont, du moins, les qualités que l'on peut prêter à une pièce de boulevard après avoir vu Adorable Julia.



Marcelle Capron, dans **Combat,** exprime la même satisfaction. Elle félicite, en outre, l'adaptateur d'avoir éclairé, humanisé l'amertume de l'œuvre originale :

Il y a une chose qui ne trompe pas en matière de pièce du boulevard : c'est l'allégresse avec laquelle on quitte le théâtre, l'impression que le temps des soucis du monde s'est arrêté pendant les deux heures où l'on est resté assis dans son fauteuil. Le divertissement seul n'explique pas cela. Mais la vue d'un joli travail, d'un travail bien fait, où chacun a mis sa conscience et son amour.

L'adaptation de Sauvajon a gardé, avec l'argument, les masses qui équilibrent la comédie, l'essentiel des traits qui expriment et différencient les caractères, mais elle a réchauffé, allégé, éclairé, en un mot humanisé les monstres et permis que nous les reconnaissions. Maintenant, ce sont des monstres de chez nous, français ou plutôt parisiens. « S'ils se font du mal et font du mal, dit l'auteur, c'est sans méchanceté. » Et comme Madeleine Robinson leur prête son visage, ce sont des monstres charmants.



Une pièce sur le théâtre se doit d'être servie par des interprètes exceptionnels. Pour André-Paul Antoine, dans **L'Information,** Madeleine Robinson et Maurice Teynac le sont incontestablement :

Ce qui donne à la pièce un relief particulier, une force apparente, une vie singulière, c'est l'interprétation de Madeleine Robinson et celle, presque égale en qualité, de Maurice Teynac. La longue ovation montée de la salle vers les deux interprètes à la fin de la pièce était de celles qui consacrent définitivement à Paris les grands acteurs. Maurice Teynac est, depuis hier soir, le successeur de Charles Boyer. Quant à Madeleine Robinson, dans un rôle difficile auquel l'avait, il est vrai, longuement préparée Une grande fille toute simple, *elle s'est confirmée la plus complète, la plus spirituelle, la plus émouvante actrice de toute la génération actuelle.*



Désormais, l'« adorable Julia », c'est Madeleine Robinson. Et de cette identification parfaite entre l'interprète et son rôle, même le lointain **Journal de Téhéran** (Iran), s'en fait l'écho :

Madeleine Robinson s'affirme dans Adorable Julia, *pièce en cinq tableaux que Marc-Gilbert Sauvajon a tirée de* Théâtre, *de Somerset Maugham, comme une des trois plus grandes actrices de théâtre de Paris. Encore serait-elle fondée à demander, comme Julia Lambert, la comédienne qu'elle incarne : « Qui sont les deux autres? » Elle a d'ailleurs rallié l'unanimité des critiques et du public parisiens; le fait n'est pas si courant.*



Quant à Paul Godeaux, dans **France-Soir,** il confirme éloquemment l'impression générale :

Le rôle de Julia Lambert, merveilleusement venu, est tenu d'extraordinaire façon par Madeleine Robinson qui a trouvé, sans doute, le plus éclatant succès de sa carrière. On ne peut pas être plus femme et plus comédienne en même temps que Madeleine Robinson dans ce rôle. Quel jeu délié, intelligent, sensible! Quelle classe! Quelle autorité! Quel style! Une perfection, un enchantement! On ne voit pas qui aurait pu, hier soir, rivaliser avec cette grande actrice.

A ses côtés, M. Maurice Teynac fait bonne figure en Michel Gosselin qu'il joue avec un talent ferme et nuancé. Mlle Elisa Lamothe, bien jolie, M. Daniel Ceccaldi, sympathique et amusant, MM. Fernand-Fabre, René Génin, Gabriel Gobin, Mmes Claire Gérard et Ginette Pigeon interprètent agréablement, dans une claire mise en scène de Jean Wall, cette pièce de théâtre sur le théâtre.



Adorable Julia est bien une pièce adorable, jouée adorablement...

UNE TRAGÉDIE FLORENTINE

Pièce en un acte
d'Oscar WILDE

Adaptation d'Henri PIGNET

PERSONNAGES

PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

Simon DARIO,
Riche marchand, quarantaine
Robuste et grisonnant

BIANCA, son épouse
Très jeune et très belle

MARIA, servante de Bianca

Guido BARDI,
Prince héritier de Florence

★

A Florence, début du XVe siècle. Une salle confortable et sombre. Cheminée allumée. Rouet. Table avec couvert dressé pour une seule personne. Fenêtre ouverte sur la nuit lumineuse. Au dehors, un vague chant de mandoline.

SCÈNE I

Au lever du rideau, Bianca, seule, file et rêve. Entre Maria.

Bianca. — Eh bien ! Maria, ce jeune homme ?

Maria. — Point de doute, maîtresse ; c'est bien le seigneur Guido Bardi, le propre fils du prince Bardi, un jeune seigneur adorable et de très noble famille !

Bianca. — Où vous a-t-il reçue ?

Maria. — Là-bas, bien sûr, dans ce palais dont vous voyez les tourelles. Les murs de la salle étaient tout couverts de peintures : des femmes nues ! Un homme du peuple en aurait rougi, ou souri. Mais oui, un vrai seigneur ! Il n'y prenait même pas garde.

Bianca. — Et qui vous dit que c'est bien lui, et non pas quelque valet, un laquais de sa maison ?

Maria. — Hé ! maîtresse, qui me dit qu'il y a un Dieu dans le ciel ? Faut-il pas que les hommes, et les anges, et les étoiles aient un maître, et que tous le révèrent ? Si vous aviez vu comme, devant lui, toutes les épaules se courbaient, et comme les plumes soyeuses balayaient la poussière du sol ! Si vous aviez entendu sa voix, quand il me parlait — comme on parle à quelqu'un qu'on ne daigne même pas voir. (*Imitant la voix de Guido.*) « Ainsi, femme, ta maîtresse refuse cette bourse de quarante mille couronnes ? Combien en faut-il donc ? Cinquante mille ? Dis-moi seulement le prix dont il faut acheter ses faveurs ! »

Bianca. — Que dites-vous ? Quarante mille couronnes ?

Maria. — Ma foi, je ne les ai pas comptées. Mais la bourse était lourde, et c'était de l'or, rien que de l'or !

Bianca, *presque à part.* — Lui seul, évidemment, pouvait offrir une telle somme !

Maria. — Il n'y a pas de doute, maîtresse. C'est bien monseigneur Guido Bardi !

Bianca. — Et que lui avez-vous répondu ?

Maria. — Moi ? Je lui ai dit que vous n'aviez

pas compté l'or, ni même soupesé la bourse ; mais que vous aviez seulement demandé comment était monseigneur, s'il paraissait jeune, s'il était beau, et comment était son pourpoint, et comment les chaînes de son épée, et je faisais la révérence...

BIANCA. — Et lui ?

MARIA. — Lui ? Il me regarda de haut et me demanda si vous aviez un amant ? « Que diable, ajouta-t-il, elle n'est tout de même pas amoureuse de ce vieux mari revêche et déplumé ? »

BIANCA, *impatiente.* — Eh bien ?

MARIA, *taquine.* — Alors, je fis à nouveau la révérence, et je lui répondis que non : Ni de son mari, monseigneur, ni de personne d'autre sur terre ! D'ailleurs monseigneur est riche, et honoré de tous, mais ma maîtresse aussi est honorée, quoiqu'elle soit loin d'être aussi riche que monseigneur...

BIANCA, *furieuse.* — Triple sotte ! Quel est ce verbiage ? Vous ai-je jamais dit de rien réciter de pareil ?

MARIA, *riant.* — Allons, maîtresse, ne vous fâchez pas. Ce que je disais, c'était pour vous amuser. Non : Monseigneur, ai-je dit, elle n'aime ni son mari, ni aucun autre homme ; mais si elle se voyait aimée par quelqu'un qui lui plairait bien... qui sait ? Peut-être qu'elle ne resterait pas insensible. On se lasse de demeurer toujours seule avec sa quenouille. Bien sûr, monseigneur, elle n'est pas riche — sans être vraiment pauvre, toutefois — mais surtout... (*Avec un sourire complice.*) elle est jeune ! Et vous êtes jeune, aussi, monseigneur !

BIANCA. — Allons, achevez !

MARIA. — Bon, bon, je voulais seulement vous montrer comment je souriais, en disant au seigneur qu'il était jeune. Cela lui a plu, sans doute, car voici ce qu'il m'a dit : « Si j'allais ce soir présenter mes hommages à ta... non ! A notre adorable maîtresse — ne manque pas de lui répéter ces paroles : notre adorable maîtresse — accepterait-elle de me recevoir ? » Je lui répondis que oui, bien sûr. Et il ajouta : « Dis-lui donc que j'irai ; et, comme signe que tout va bien, lorsque je passerai sous sa fenêtre, qu'elle me jette quelque gage..., mais, j'y songe ! Il devrait être là... (*Maria court à la fenêtre, suivie de Bianca.*) ... Voyez, il y est ! Vous le voyez ?

BIANCA. — Quelque gage... Ce ruban... et cette broche, pour alourdir le message... (*Elle le jette.*) Voilà ! Maria, restez près d'ici, occupez-vous, mais n'entrez sous aucun prétexte sans que je vous appelle... Ecoutez, il frappe ! Descendez vite, allez lui ouvrir !

(*Sort Maria.*)

SCÈNE II

BIANCA, *seule.* — Il pourrait choisir à son gré parmi les grandes dames, et il vient vers moi... Si j'étais sûre que c'est l'amour seul qui l'attire, la jeune force de l'amour... Pourquoi ne ferais-je pas comme les plus grandes dames ? Je pourrais bien me venger de ce mari, qui ne veut pas voir ma beauté. Oui..., mais si ce n'est pas cela... S'il n'est qu'une abeille vagabonde, qui butine à son gré et se joue de fleur en fleur...

SCÈNE III

Guido est introduit par Maria, qui le débarrasse de son épée et de son manteau ; lui-même dépose un luth près de la cheminée, puis s'avance vers Bianca qui plonge en une profonde révérence.

BIANCA. — Monseigneur !... On me dit qu'il y a dans cette pauvre demeure quelque chose que vous désirez acheter ? Mon mari est absent, hélas ! à cette heure ; mais je connais assez bien le prix des velours, de la soie ou des brocarts somptueux. On m'a parlé de quarante milles couronnes, ou de cinquante mille, je crois ? Il n'y a guère qu'une chose, ici, qui vaille pareille somme ; c'est un damas de Lucques, à trame d'argent, et tout brodé de roses. Je vous en prie, attendez-moi un seul instant, je cours chercher cette pièce.

GUIDO. — Arrête, gracieuse merveille ! Le métier le plus habile de Lucques eût été bien incapable de te tisser ; et je ne me soucie pas plus des draps d'argent que des tisserands bossus qui ourdissent leur trame. Cinquante mille couronnes, dis-tu, pour ces chiffons ? Tu me rends honteux. L'étoffe que j'espérais acheter, en ce cas, vaut bien plus de cent mille couronnes !

BIANCA. — Cent mille couronnes ? Dites-vous ? Pour une telle somme, le pauvre Simon, mon mari, vendrait tout ce que contient la maison. Dans le pauvre cerveau des marchands dont nous menons la vie, la seule pensée d'une telle somme flamboie et éblouit comme le soleil.

GUIDO. — Tu dis qu'il vendrait tout ce que contient cette maison ? Mais crois-tu qu'il vendrait aussi bien tout le monde ?

BIANCA. — Oh ! monseigneur, tous les objets et tous les gens... sauf lui-même, peut-être... Il n'est pas de femme, pour lui, qui vaille un velours, et une épouse ne vaut pas la moitié d'un brocart tissé d'argent.

GUIDO. — En ce cas, je veux traiter une affaire avec lui, tout de suite !

BIANCA. — Il est absent, et peut-être même couchera-t-il au loin ; mais moi-même, monseigneur, je puis vous montrer tout ce que nous avons. Je sais mesurer les aunes, et additionner les prix, monseigneur !

GUIDO. — Soit. C'est toi-même, Bianca, que je désire acheter.

BIANCA. — Alors, monseigneur, il faut bien sûr que vous traitiez cette affaire avec Simon ; car me vendre, ce serait faire ce que je hais le plus. Bonne nuit, donc, monseigneur ; croyez vraiment que je déplore de ne pouvoir obliger votre Seigneurie !

GUIDO. — Allons, permets que je reste, et pardonne-moi d'avoir joué la comédie. Je me vois mal en acheteur, en train de marchander d'honnêtes marchandises !

BIANCA. — Mais, monseigneur, il n'y a pas de raison pour que vous restiez ?

GUIDO. — Ma raison ? Mais c'est toi, incomparable et parfaite ! Toi pour qui je suis ici, toi qui es le but de ma vie ! Vois-tu, je suis né pour aimer les choses les plus jolies...

BIANCA, *persifleuse.* — Pour acheter les choses les plus jolies... qui puissent être achetées !

GUIDO. — Méprise-moi si tu le veux, mais ne doute pas de ce que je te dis, cruelle. J'étais né pour t'aimer, toi qui ne saurais être achetée, toi qui ne fus jamais apportée sur aucun marché. Est-ce qu'on les expose, est-ce qu'on les vend, les âmes qui voguent et qui planent parmi les planètes, qui planent et qui volent autour de la lune ?

BIANCA. — Tu as tellement l'habitude d'acheter

l'amour — ou plutôt ce que l'on vend sous cette étiquette — que tu peux à peine concevoir un être dont l'amour ne fût jamais à vendre, et qui pourtant fut vendu, et acheté, dans un marché...

GUIDO. — Tu veux te moquer de moi en me posant des énigmes ?

BIANCA, *riant.* — Eh ! n'est-ce pas un marché public que le mariage ? C'est de mon mariage que je veux parler ; le mariage, où mon mari est fier d'avoir fait une bonne affaire !

GUIDO. — Le sacré marchand, le diable ait son âme !

BIANCA. — Oh ! il fut meilleur marchand que toi. Il a été fort habile, lui ! Ce n'est pas à moi qu'il est venu parler d'or. Il l'a fait sonner aux oreilles de mon père, bien sûr ; mais à moi c'est d'amour qu'il a parlé..., d'amour honnête et franc, pas d'un amour qui se vend et s'achète !

GUIDO. — Oh ! Bianca, blanche et lumineuse comme la lune elle-même ! Tu jettes ta pure clarté sur moi, pour me faire rougir de honte, et soudain l'être que j'étais s'enfuit hors de moi-même, se détache, comme une ombre, de l'être que je deviens près de toi...

BIANCA. — Alors, monseigneur, ne soyez que celui que vous êtes, et ne songez plus à cette ombre que vous avez été. La jeunesse, la force, l'amour, tout cela ne peut pas être la proie de simples ombres !

GUIDO, *comme en rêve.* — Oui... la noblesse est ici, et non à la cour. Toutes ces dames de là-bas ne sont que des étoiles, des parcelles de lumière... Toi, tu es l'astre dont la clarté efface toutes les autres, l'astre dont les rayons m'inondent et me réveillent...

BIANCA, *taquine.* — Oh ! je t'en prie ! Si je t'ai refusé de rondes bourses d'or massif, ce n'est pas pour me laisser acheter par des phrases de clinquant !

GUIDO, *avec abandon.* — Allons, cessons cette dispute. Tu es trop spirituelle, et trop belle aussi... Vois ! J'ai apporté mon luth. Ferme la porte ; nous souperons ensemble, au clair de lune, comme les princes de jadis dans les jardins suspendus de Babylone... et la musique nous bercera... Je sais des airs qui élèveront nos âmes plus haut que jamais le faste de ces princes ne put élever leurs terrasses !

BIANCA, *hésitante.* — Nous ne sommes pas tranquilles, ici ; mon mari peut rentrer...

GUIDO. — Ne disais-tu pas qu'il coucherait hors d'ici ?

BIANCA. — Ce n'était pas sûr. Il avait dit que cela pourrait être, mais qu'il enverrait ma tante pour me tenir compagnie, et elle n'est pas encore arrivée...

(*Au dehors, faible bruit de voix animées.*)

GUIDO. — Ecoute..., qu'est-ce là ?

BIANCA. — Bon, ce n'est que Maria, aux prises avec quelque commère.

GUIDO. — J'aurais cru plutôt une voix d'homme...

BIANCA. — Tout est calmé. Les commères ont souvent des voix revêches, mais vous devriez être parti, monseigneur...

GUIDO. — Comment pourrais-je te quitter, maintenant ? J'étais le plus riche prince de Florence, lorsque mes yeux s'enflammèrent sur tes charmes ; je suis venu vers toi comme vers un bouton de rose... et ton esprit a jailli, comme le parfum jaillit du bouton faiblement entrouvert, et m'a fait oublier mon premier rêve et ma première forme. Je ne suis plus rien, maintenant, rien qu'un amant qui voudrait délaisser le pouvoir et fuir la foule. Oui, je voudrais chercher retraite hors de la ville, à Bellosguardio ou à Fiesole, dans ces villes où Boccace écouta les contes du Decameron, là où les murs de marbre glacé disparaissent sous la profusion des roses épanouies. C'est là, que je veux entendre gaiement résonner ton rire ; mais si tu sais railler, dis-moi que tu sais aussi aimer ; ou si tu ne veux le dire, qu'un baiser silencieux parfume mon âme de cette douce certitude.. .

BIANCA. — Avant de te répondre, enseigne-moi ce que c'est que l'amour, ce qu'est cet amour que tu demandes...

GUIDO. — L'amour.., c'est l'abandon de deux esprits, l'union de deux cœurs, dans tout ce qu'ils pensent, dans tout ce qu'ils espèrent, dans tout ce qu'ils ressentent !

BIANCA. — Alors, les amants peuvent bien être muets ; car ils pensent, s'ils espèrent, s'ils ressentent ensemble, ils n'ont jamais rien à se dire !

GUIDO. — L'amour, c'est la rencontre de deux mondes !

BIANCA, *riant.* — C'est le marché de Pise, que vante mon mari, parce que les mondes de l'Est et de l'Ouest y échangent leurs produits !

GUIDO. — L'amour, c'est l'amour ! C'est un baiser, une étreinte secrète...

BIANCA. — C'est cela que mon mari nomme l'amour, le samedi soir, quand il a fermé son grand livre de comptes !

GUIDO. — Allons, mon esprit ne peut égaler le tien, pas plus que tu n'es l'affaire d'un vieillard bourru. Du moins ma jeunesse, ma force, mon sang s'accorderont-ils à ta beauté gaie et brillante, plus aisément qu'un vieillard au travail misérable.

BIANCA. — Juste ! Il n'oserait pas te regarder en face, lui, pas plus qu'un hibou n'ose fixer le soleil. Il ressemble à l'ombre affaissée que ton corps projette sur un tas de fumier, au bord de la route, car sur un paquet bien dressé, ton ombre l'emporterait encore sur sa réalité.

GUIDO, *ironique.* — Vivant toujours dans la crainte de quelque perte, ton marchand devient par force un poltron. A toujours guetter et envier la joie des autres, son âme devient triste et songeuse ; les plats fins qu'on lui offrirait, il songerait d'abord à ce qu'ils coûtent...

BIANCA, *songeuse.* — Oui... pour lui, je ne suis que la fille de mon père, une bonne ménagère, une habile fileuse..., mais il ne sait même pas que mon visage fait retourner les galants dans la rue !

GUIDO. — Brillante étoile... ta nuit est plus sombre encore que je ne croyais...

BIANCA. — Il entre, il attend, il se parle à lui-même... Jamais un franc salut, jamais un clair sourire... et quand ses yeux rencontrent les miens, ce n'est pas à ma beauté qu'il songe..., il calcule le prix de ce que je porte...

GUIDO. — Oublie à ton tour et viens ! Fuis cette vie épouvantable, brise la toile de cette araignée, brillant papillon ! Fuyons ensemble sous les berceaux de roses. Soudain la vie qui fut la tienne, comme la vie qui fut la mienne, ne seront plus qu'un rêve démoniaque, que le grand jour efface et disperse...

BIANCA. — Aller avec toi...

GUIDO. — Viens ! Ne perdons pas de temps à méditer sur ces mauvais rêves ; fuyons vers les collines parées de roses écarlates. Qu'ils vivent leur vie, ceux et celles qui hantèrent nos rêves..., elles seront, au loin, dans le silence infini, plus petites que le plus petit épi de blé qui se blottit au passage de l'oiseau... Et nous ne saurons plus si ce que nous voyons là-bas, perdu dans le silence, perdu dans l'horizon, si cela existe, ou si c'est un

simple tableau tout encrassé de méchanceté humaine... Veux-tu, Bianca, veux-tu... ?

(*Ils sont au bord du baiser.*)

— Qu'est cela ?

SCÈNE IV

C'est Simon debout sur le seuil, large manteau, lourd ballot à l'épaule. Il feint de ne pas voir Guido et Bianca, figés.

SIMON. — C'est peu d'empressement, ma bonne épouse ; il serait mieux de courir à la rencontre de votre seigneur. (*Elle approche.*) Tenez, prenez mon manteau, ou plutôt non, d'abord ce paquet, il est lourd. Je n'ai presque rien vendu, aujourd'hui. Seulement une robe fourrée, au fils du cardinal... Il espère la porter bientôt, sitôt que son père mourra. (*Débarrassé du ballot et du manteau, Simon feint de découvrir Guido.*) Mais qui est cette personne ? Quelque ami ? Quelque parent, sans doute, un étranger nouvellement arrivé, et qui vient justement lorsque je ne suis pas là ! Pardonnez-moi, parent ! Lorsque le maître n'est pas là, une maison est une chose vide, une coupe sans vin, un fourreau sans épée, un jardin sans fleurs... Encore une fois, pardonnez-moi, mon aimable cousin.

BIANCA. — Ce n'est ni un parent ni un cousin.

SIMON. — Ni un parent, ni un cousin ? Et qui donc est-ce cet hôte si... courtois ?

GUIDO. — Mon nom est Guido Bardi.

SIMON. — Quoi ? Le fils du plus grand prince de Florence ? Le maître de ces tourelles qui dressent leur ombre, là-bas, dans la nuit argentée ? Soyez le bienvenu, Seigneur Guido Bardi, soyez deux fois le bienvenu ! J'espère que mon épouse ne vous a pas ennuyé de son sot babillage ? Elle est honnête, certes, bien que déplaisante aux regards ; mais c'est le destin des femmes que de babiller.

GUIDO, *assez sec.* — La beauté de votre gracieuse dame fait pâlir les étoiles du firmament ; et elle m'a accueilli avec tant de courtoisie que, si tel était son plaisir — et le vôtre — je viendrais souvent en votre simple demeure. Les affaires vous attirent au dehors ; je consolerais son chagrin et charmerais sa solitude, si cela vous convient, bon Simon !

SIMON. — C'est trop d'honneur, mon noble seigneur ! Tant d'honneur que ma langue en demeure liée, comme celle d'un esclave. Pardonnez-moi si je vous en remercie simplement, du fond du cœur, certes, mais simplement, parce que les mots me manquent !

Oui, ce qui fait l'union dans une cité, ce sont des choses comme celles-ci : un prince si bien né, et si beau, qui oublie les injustices de la fortune et qui vient dans l'honnête demeure d'un honnête bourgeois, comme son plus honnête ami. Mais de telles choses sont trop belles, je n'ose être assez hardi pour y croire. Non, ce soir, c'est en client que vous venez ; plus tard, plus tard, vous serez un ami ; ce soir, c'est une marchandise que vous voulez acheter, quelque marchandise précieuse... Je sais bien qu'il est tard, sans doute ; mais pour nous autres, marchands, il n'y a ni jour ni nuit. Il faut bien gagner notre maigre vie. Voyez-vous, les impôts sont si lourds, les apprentis si malhabiles, et les épouses elles-mêmes manquent d'adresse. Je ne parle pas pour cette Bianca, ce soir, qui a su amener un riche client dans la demeure du pauvre Simon.

Mais nous perdons notre temps ! Apportez mon paquet, vite, ma bonne épouse... (*Bianca obéit avec une mauvaise grâce manifeste.*) Apportez-le. Défaites-le. Mettez-vous à genoux sur le plancher, voyons, vous serez mieux !... Pas ici, là... Vite ! Allons ! Il ne faut pas faire attendre le client. Oui, c'est cela, passez-moi cela... soigneusement, s'il vous plaît, doucement ! Voyez, monseigneur, pardonnez-moi, voyez ce damas de Lucques. La trame en est d'argent, voyez-vous, et ces roses brodées... il ne leur manque que le parfum ! Pardonnez-moi, mais touchez, monseigneur. Doux comme l'eau, fort comme l'acier ! Et ces roses, toutes ces roses ! (*Avec intention.*) A Bellosguardio ou à Fiesole, sur les murs de marbre glacé, il n'y a pas une pareille profusion de roses épanouies. Encore, ces roses de printemps se fanent, et meurent, ainsi tout ce qui est beau se flétrit, et meurt. La Nature elle-même détruit sa propre beauté, comme Médée tuait ses propres enfants. Mais, voyez, monseigneur, quelle splendeur ! C'est un été perpétuel, que nul hiver ne saurait flétrir. Aussi, chaque aune, m'a coûté une pièce d'or, un beau ducat d'or rouge, patiemment économisé...

GUIDO. — C'est bon, c'est bon, mon bon Simon. Laissez cela. Mon valet viendra demain et vous aurez le double de votre prix.

SIMON, *tout en refermant le ballot et en le reportant au fond.* — Je baise vos mains, mon généreux prince. Mais... j'y songe ! Il est un autre trésor, que je cache dans ma maison, et que je veux que vous voyiez. C'est une robe d'apparat, un tissage de Venise, du velours, dessiné de grenades, et chaque graine est une perle. Et le col est tout brodé de perles, aussi serrées que les moustiques dans les rues, un soir d'été. Au milieu de l'agrafe, un rubis semble un charbon ardent ! En vérité, le Saint-Père lui-même n'a pas un tel rubis. On ne saurait trouver le pareil dans toutes les Indes ! Et l'agrafe elle-même est ciselée de façon admirable. Cellini lui-même ne fit rien de plus beau pour Médicis. En vérité, on la croirait faite pour vous, monseigneur ! D'un côté, un satyre en or poursuit une nymphe blanche — une nymphe d'argent, monseigneur. Et de l'autre côté, il y a le silence, avec son globe de cristal, le silence... (*Avec intention.*) plus petit que le plus petit épi de blé qui se blottit au passage de l'oiseau — et si habilement tissé que l'on croit pourtant le voir respirer. Bianca, cette robe est des plus coûteuses, mais elle me semble faite pour le jeune seigneur Guido ! Ne croyez-vous pas ? Allons, aidez-moi, sollicitez le jeune seigneur ! Je sais bien que le prix en est comme la rançon d'un prince, mais... le seigneur ne saura rien vous refuser ; et vous aurez la moitié du bénéfice !

BIANCA. — Je ne suis pas votre apprenti ! Vendez votre robe vous-même, si cela vous plaît !

GUIDO. — Allons, Bianca, j'achèterai la robe (*Gaiement.*) J'achèterai toute la boutique du bon Simon. Les princes sont faits pour être rançonnés, et quand l'adversaire a vos adorables mains, c'est avec joie qu'ils acquittent la rançon !

SIMON. — J'accepte la remontrance, elle est méritée ; mais vous achèterez mes articles, monseigneur ? A vrai dire, leur prix serait bien de cinquante mille couronnes ; mais je veux vous les laisser pour... (*Soulignant le chiffre.*) quarante mille ! Sinon, dites votre prix. Voyez-vous, j'ai une vraie envie de vous voir dans cette robe merveilleuse, parmi les nobles dames de la cour. Vous serez une fleur parmi les fleurs. On dit qu'elles tourbillonnent autour de Votre Grâce comme des mouches, et se disputent vos faveurs, monseigneur ? On parle aussi de maris qui portent des cornes, et les portent à la vue de tous. Cette mode est vraiment étrange.

GUIDO. — Vous vous oubliez, ce me semble, et vous oubliez cette gracieuse dame. Votre musique est trop grossière pour des oreilles si délicates !

SIMON. — Pardonnez-moi, monseigneur... Je me suis oublié, mais cela ne m'arrivera plus. Cela ne vous détournera pas d'acheter mes articles ? Quarante mille couronnes, ce n'est que... bagatelle pour l'héritier de la noble maison des Bardi !

GUIDO. — Vous arrangerez cela demain ; je vous enverrai mon valet, Costa, qui réglera cela avec vous. Vous aurez cent mille couronnes, si cela peut faire votre affaire !

SIMON. — Mille grâces, monseigneur ! Cent mille couronnes ? Cent mille grâces, assurément. Je demeurerai votre débiteur pour la vie. Cent mille couronnes... ma maison est à vous depuis ce jour, monseigneur ! Ma maison est à vous, et tout ce qu'elle contient ! Cent mille couronnes... plus riche que les plus riches marchands ! Cent mille couronnes..., des terres, des prés, des vignes, des jardins... Cent mille couronnes... tous les métiers de l'Italie travailleraient pour moi... et pour moi, les perles de l'Arabie, qui dorment au fond des mers... Cent mille couronnes ! Grand prince, que puis-je vous offrir en remerciement ? Rien ne peut vous être refusé de ma bouche !

GUIDO. — Et si je demandais ceci : la blanche Bianca, elle-même ?

SIMON. — Vous voulez rire, monseigneur ! Elle n'est pas digne de votre seigneurie ! C'est une bonne ménagère, faite pour entretenir sa maison, et pour filer, n'est-ce pas, Bianca ? Voyez, votre quenouille vous attend ; et il n'est pas bon qu'une femme demeure oisive : cela rend le cœur indifférent.

BIANCA. — Que pourrais-je filer ?

SIMON. — Bah... filez quelque robe que l'on teindra de pourpre, le pourpre sied à la tristesse, et la console en même temps, ou filez quelque drap aux longues franges, dans lequel un nouveau-né pourra crier à son aise ! Un nouveau-né est importun lorsqu'il crie, et parfois même lorsqu'il ne crie pas. Ou plutôt, filez quelque toile fine, que l'on imprégnera d'aromates avant d'y ensevelir quelque mort... Qu'importe, au fond, ce que vous filerez ?

BIANCA. — Non... la roue monotone est lasse de tourner ; la quenouille encore plus monotone est lasse, et plie sous la charge, et le fil fragile s'est rompu ! Je ne filerai pas ce soir !

SIMON. — Soit ; vous filerez demain, et les demains de demains ! Car Lucrèce filait, lorsqu'elle fut surprise par Tarquin. (*A Guido.*) Et peut-être même avait-elle filé pour attendre Tarquin ? Car on raconte tant de choses, au sujet des épouses... fidèles... Allons, monseigneur, que dit-on de nouveau ? On me disait que, à Pise, les marchands anglais vendent leur laine au-dessous de la taxe, et qu'ils se sont plaints à la Seigneurie ? Cela devrait-il être ? En vérité, le marchand ne doit pas être un loup pour le marchand ; et il ne faut pas que les étrangers viennent nous frustrer de nos petits bénéfices, avec leurs ruses.

GUIDO. — Que m'importent les marchands et leurs petits bénéfices ? C'est bon pour vous, Simon, de discuter avec la Seigneurie, de marchander pour acheter de la laine, et de marchander encore pour vendre de la laine. Vos affaires ne sont pas les miennes !

BIANCA. — Monseigneur, excusez mon brave mari ; voyez-vous, son âme est toujours sur le marché, et c'est le prix de la laine qui règle les battements de son cœur. Et vous, vous devriez avoir honte d'ennuyer ce gracieux prince avec vos commémorages de marchand. Demandez-lui pardon de ces comptes sans intérêt !

SIMON. — Pardonnez-moi, monseigneur, et parlons d'autre chose. On dit que le Saint-Père a envoyé une lettre au roi de France, pour lui demander de franchir les Alpes de neige et de venir mettre la paix en Italie ? En vérité, cette paix serait pire que toutes nos émeutes et nos guerres civiles.

GUIDO. — Bah ! On parle toujours du roi de France, et jamais il ne vient. Mon bon Simon, tout cela n'a guère d'importance ; il est des choses plus proches, plus intimes, et qui nous tiennent plus à cœur !

BIANCA. — Voyez, mon honnête mari, le roi de France n'intéresse pas notre hôte aimable, pas plus que les marchands anglais et les cours de la laine.

SIMON. — Pardonnez-moi. (*Comme pour lui-même.*) C'est donc cela... tout ce qui est au dehors ne compte plus. Ainsi, dans la cuve d'un teinturier maladroit, le drap se recroqueville en une poignée. Ainsi tout est limité par les parois de cette chambre. Et l'univers n'est plus rien que ces trois pauvres êtres sans intérêt... peu de chose ! Et pourtant, cette chambre, c'est la scène du monde entier, et les dieux tout-puissants jouent, sans autre enjeu que ces trois pauvres êtres... (*Se reprenant.*) Je ne sais pourquoi je parle ainsi ; ma tournée m'aura fatigué, sans doute.... mon cheval, aussi, était fatigué ; il a trébuché trois fois ! Mauvais présage ? Qu'importe ! La vie des hommes est une affaire bien mesquine. Nos mères crient et pleurent quand elles nous mettent au monde. Et quand nous mourons, personne ne crie ni ne pleure, personne ! (*Il est remonté près de la cheminée.*)

BIANCA, *à mi-voix, à Guido.* — Je le hais ! Je hais son âme et son corps. Un vulgaire marchand... La lâcheté est gravée sur son front. Ses mains blanches comme les feuilles du peuplier tremblent comme elles sous le vent de la peur..., sa bouche bégaye et crachote une sotte écume de paroles vides... Je le hais !

GUIDO. — Douce Bianca, il n'est pas digne de retenir ta pensée ni la mienne ! C'est un brave esclave, un digne esclave, plein de phrases d'esclave. Tout cela est bon pour acheter et vendre une vile marchandise, pour vendre une vie d'esclave... Je n'ai d'ailleurs jamais rencontré un imbécile aussi bavard !

BIANCA. — Oh ! si la Mort pouvait le prendre, maintenant...

SIMON. — Qui parle de la mort ? Il ne faut pas parler de la mort ! Nous sommes dans une maison heureuse, trois dans une maison heureuse — un honnête mari, une honnête épouse et un honnête ami — trois honnêtes personnes : la mort n'a rien à faire, ici ! Qu'elle aille donc dans les maisons souillées, là où se trament des adultères, là où des épouses infidèles ouvrent pour d'autres que leurs époux les rideaux du lit nuptial, que la mort aille s'abattre sur ces draps froissés et déshonorés ! Oui, de telles choses sont, c'est étrange ! Vous êtes trop sincère, trop noble, pour connaître de semblables choses ; moi, hélas ! mes cheveux deviennent gris, et la sagesse vient avec l'âge... N'importe ! Ce soir, je suis joyeux et je veux manifester ma joie. Ne suis-je pas le maître de maison heureux de trouver en rentrant à son logis, de trouver près de son épouse, un hôte jeune, beau et... inattendu ? Voyez, monseigneur, pardonnez ma témérité : vous avez apporté un luth. Pardonnez-moi, monseigneur, mais prenez ce luth et jouez ?

GUIDO. — Pas ce soir, Simon, un autre soir... (*Bas à Bianca.*) Un autre soir pour toi seule, rien que toi et moi, et les étoiles jalouses...

SIMON. — Je vous en conjure, monseigneur. On dit tant de choses sur le pouvoir magique de la musique. On dit qu'aux accents jaillis de ces cordes les fenêtres s'ouvrent d'elles-mêmes sur la vie ; on dit que l'Innocence, emportée sur l'aile de la mélodie, coiffe ses tempes de la couronne de vigne des folles bacchantes... Mais votre luth est pur, il est chaste, et mon âme souffre comme dans une prison... Jouez, monseigneur, afin que s'ouvre la fenêtre, et que mon âme se libère... Bianca, suppliez notre hôte de jouer !

BIANCA. — Simon, notre hôte jouera quand il le désirera. Ne le fatiguez pas en insistant de la sorte !

GUIDO. — Un autre soir, Simon. Ce soir, laissez-moi jouir d'une musique plus douce, de la douce voix de Bianca. Elle charme plus que ne pourrait faire le luth le plus parfait.

SIMON. — Bah ! elle est comme les autres, elle a ses qualités, bien sûr ! Dommage qu'elle n'ait pas beauté, quoique cela vaut peut-être mieux. Allons, monseigneur, s'il vous déplaît de tirer de votre luth de douces mélodies, s'il vous déplaît d'entrouvrir la fenêtre qui libérerait mon âme, n'en parlons plus. Mais vous ne refuserez pas de boire à ma table ? Venez, votre couvert est dressé, prenez place... (*Guido prend place dans le fauteuil.*) Bianca, apportez-moi un escabeau, puis descendez fermer les volets et mettez la grande barre... (*Il s'assied tandis que Bianca sort.*) Il me déplairait que le monde curieux vienne espionner nos petits plaisirs. Maintenant, levons des coupes pleines... Ho ! Qu'est cela ? Une tache sur la nappe blanche, rouge comme la plaie sanglante au flanc du Christ ? Bah ! ce n'est que du vin... On dit que, lorsque le vin est répandu, le sang est répandu aussi ; mais c'est une sotte fable. Monseigneur, mon vin est-i à votre goût ? Le vin de Naples est brûlant comme les montagnes qui lui donnent le jour ; notre vin de Toscane est plus sain !

(*Bianca, revenue, est appuyée au fauteuil de Guido.*)

GUIDO. — Votre vin est bon, mon brave Simon. Me permettrez-vous de porter un toast à la belle Bianca ? Mais que d'abord ses lèvres flottent sur ce vin, comme deux pétales de rose rouge... Allons ! Certes, ce vin est plus doux que le miel ; les pétales de rose l'ont imprégné de leur douceur... Mais vous ne buvez pas, Simon ?

SIMON. — Je ne puis, monseigneur. C'est la fatigue, sans doute ; ou quelque fièvre qui court dans mon sang... ou quelque pensée qui rampe de place en place, comme une vipère ; mais ce qui serait appétit devient dégoût, plutôt qu'un désir. (*A nouveau Simon remonte à la cheminée.*)

GUIDO, *à mi-voix.* — Douce Bianca, ce marchand vulgaire me fatigue de discours stupides ; je préfère partir. Je reviendrai demain, mais... à quelle heure ?

BIANCA. — Viens avec l'aube à peine frémissante. Ma vie n'existe plus jusqu'à ce que je te revoie !

GUIDO. — Ah ! dénoue tes cheveux de nuit, et laisse-moi chercher mon image dans tes yeux clairs comme des étoiles... Garde mon image au fond de tes yeux, Bianca, jusqu'à ce que je revienne... Je suis jaloux de tout ce que tu verras, et qui ne sera pas moi...

BIANCA. — Tu ne seras pas là, et pourtant tu y seras ; en toute chose l'amour sait placer le doux souvenir et la tendre espérance. Mais reviens avant que le chant de l'alouette n'ait réveillé ceux que berce leur rêve... je serai sur le balcon...

GUIDO. — Et par une échelle tissée de soie écarlate et semée de perles, tu descendras vers moi, un pied blanc suivant un pied blanc, comme de la neige sur un rosier...

BIANCA. — Il en sera comme tu le voudras ! Je suis à toi pour l'Amour et pour la Mort !

GUIDO, *haut.* — Simon, il est temps que je regagne ma maison.

SIMON, *du fond, allant à la fenêtre.* — Pourquoi si tôt ? La cloche de la cathédrale n'a pas encore sonné la minuit. Les veilleurs dorment sur les tourelles des remparts... Pourquoi si tôt ? Je ne sais pourquoi je crains que cette soirée ne soit pour nous la dernière...

GUIDO. — Ne craignez rien, Simon. Je serai fidèle à notre amitié ; mais pour ce soir, il est temps que je regagne ma maison. A demain, douce Bianca...

SIMON. — Qu'il en soit comme vous le voulez, mon hôte aimable. J'aurais aimé continuer cette conversation, mais le destin ne veut pas qu'il en soit ainsi. (*Il a fermé la fenêtre.*) Votre père vous attend, sans doute, impatient d'entendre le bruit de vos pas ? On dit que ses neveux ne l'aiment guère, qu'ils sont jaloux de votre héritage, sans doute. Ragots de commère, bien sûr. Allons, bonne nuit, monseigneur. Bianca, allez chercher une torche ! Le vieil escalier est plein de trous, et voici que la lune se voile de nuages, comme une courtisane cache son visage de mousseline pour mieux attirer les jeunes hommes.

(*Sort Bianca un instant.*)

Voyons, que je vous donne votre manteau et votre épée... Non, monseigneur, c'est la moindre des choses que je vous serve. Vous avez fait tant d'honneure à mon humble demeure ; vous avez bu mon vin, vous vous êtes abaissé à tant de familiarité. C'est un beau soir pour nous, monseigneur, un soir dont nous parlerons longtemps avec mon épouse ! (*Il apporte la cape et l'épée de Guido.*)

Quelle belle lame vous avez là ! Trempe de Ferrare, souple comme un serpent ! Celui qui a une telle lame au poing ne craint rien en traversant la vie. J'ai une épée, moi aussi... elle doit être un peu rouillée, maintenant. Nous autres marchands, il nous faut apprendre à être humbles et pacifiques, à ne point murmurer quand on nous insulte, et à supporter des indignités et des injustices. Notre sort est celui du Juif, et notre profit nous vient de notre peine ! Un jour, pourtant, sur la route de Padoue, un voleur voulut me dérober mon cheval de charge ; je lui perçai la gorge et le laissai dans le fossé. Voyez-vous, monseigneur, je puis supporter bien des choses, la honte et le déshonneur, l'insulte et le mépris, mais celui qui me dérobe quelque chose !... Notre bien, c'est notre honneur, à nous autres marchands. Celui qui touche à mon bien, celui-là risque son âme et sa vie. (*Rire forcé.*) Les hommes sont si drôlement faits.

(*Bianca rentre avec une torche éteinte.*)

GUIDO. — Que voulez-vous dire ?

SIMON, *comme à part.* — Je me demande si cette épée est mieux trempée que la mienne... Il serait curieux de faire cette comparaison ! Mais je suis bien trop au-dessous de ce noble prince pour qu'il accepte de croiser sa rapière contre la mienne..., pour jouer, ou sérieusement.

GUIDO, *très ferme.* — Non, Simon ! Rien ne me serait plus agréable, au contraire, que de tirer l'épée en face de vous pour jouer, ou sérieusement. Donnez-moi mon épée, allez chercher la vôtre. Cette nuit résoudra cette grande question de savoir si l'épée du prince est mieux trempée que celle du marchand.

Ce sont bien là vos paroles, n'est-ce pas ? Alors ? Qu'attendez-vous ?

SIMON. — De toutes vos courtoisies, monseigneur, celle-ci est celle qui honore le plus mon humble demeure. Bianca, apportez mon épée. Puis éloignez cet escabeau... et cette table. Il nous faut une grande place, pour notre assaut d'armes. Et Bianca tiendra la torche, à moins que ce qui n'est qu'un jeu ne devienne sérieux.

(*En parlant, Simon et Bianca ont dégagé la scène ; les deux hommes ont l'épée en main ; Bianca allume la torche à la cheminée, revient et, en passant près de Guido.*)

BIANCA, *bas.* — Oh ! tue-le ! tue-le !

SIMON. — Tenez la torche ici, Bianca !

(*Les deux hommes se saluent de l'épée, puis.*)

GUIDO. — A vous l'honneur !

(*Passe d'armes, à l'issue de laquelle Simon est blessé à l'avant-bras.*)

SIMON, *vivement.* — Ce n'est qu'une égratignure ! C'est la torche qui m'a ébloui. Ne prenez pas cet air consterné, Bianca, ce n'est rien. Prenez un peu de toiles, et serrez mon bras..., non, pas si fort... mais, surtout, ne prenez pas cet air triste... Et puis non ! Enlevez ça ! Qu'importe que je saigne ? Allons, encore !

(*Nouvel assaut d'armes. Simon fait sauter l'épée de Guido.*)

Hé, hé ! mon gentil seigneur, avais-je raison ? Mon épée est mieux trempée que la vôtre ! Mais... si nous comparions nos dagues, maintenant ?

BIANCA, *bas à Guido.* — Tue-le, tue-le !

SIMON. — Eteignez la torche, Bianca ! Et maintenant, mon gentil seigneur, à la mort de l'un, ou de nous deux, ou de nous trois, peut-être...

(*Dans l'ombre, combat de dague sourd, haletant.*)

Là... et là... (*Brusquement Simon saisit le poignet de Guido et, de l'autre main le saisit à la gorge.*)

Ah ! démon, je te tiens dans mes griffes, hein ?

GUIDO, *renversé sur la table, demi-étranglé.* — Idiot, cesse de m'étrangler ! Ne sais-tu pas que je suis le seul fils de mon père ? Ne sais-tu pas que l'Etat n'a qu'un seul héritier ? Si notre maison tombe, la France s'empare de notre cité.

SIMON. — Silence ! Ton père sera trop heureux d'être débarrassé de toi. Et Florence n'a pas besoin d'un débauché, d'un adultère pour la guider. Ta luxure salirait les lis du blason.

GUIDO. — Lâchez-moi... Enlevez vos sacrées mains !

SIMON. — Non, ma poigne est trop forte. Ta vie de honte s'achève dans une mort honteuse !

GUIDO. — Un prêtre, avant de mourir...

SIMON. — Un prêtre ? Pourquoi faire ? Cette nuit même, tu verras Dieu pour la première fois, et pour la dernière. Dieu pitoyable et juste. Dieu juste et impitoyable !

GUIDO. — Bianca, à mon secours... Bianca, quel mal ai-je fait ?

SIMON. — Quoi, encore de la vie, sur ces lèvres de mensonge ? Allons, crève comme un chien, la langue pendante. Le fleuve recevra ton corps, le lavera et l'emportera jusqu'à la mer !

GUIDO, *expirant.* — Jésus, ayez pitié de moi...

SIMON. — Amen pour cela ! (*Il se relève.*)

(*Le corps de Guido roule lourdement à terre.*)

(*Descendant.*) Allons, à l'autre, maintenant...

BIANCA, *demeurée immobile pendant la dernière phase de la lutte, elle avance lentement vers Simon, comme hypnotisée, les bras à demi ouverts.* — Pourquoi ne m'aviez-vous pas dit que vous étiez si fort ?

SIMON, *comme s'il la voyait pour la première fois.* — Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous étiez si belle ?

(*Ils se sont rejoints. Un long baiser les unit.*)

RIDEAU.

Le Miroir, *d'Armand Salacrou* (Ambassadeurs) ; La profession de Madame Warren, *de Bernard Shaw* (Athénée).

Le Miroir, sur lequel Armand Salacrou invite à réfléchir, est celui de l'éternel recommencement. A vingt ans de distance, les gestes des personnages se répètent, s'imitent et se répondent les uns les autres, grâce à un jeu de miroirs compliqué et subtil.

L'intrigue pourrait apparaître sordide, si les protagonistes ne gardaient volontairement le ton et les bonnes manières de la comédie. Il convient de dire que Maryse et Lucien Cazarilh sont des comédiens, et célèbres par surcroît. Depuis vingt ans ils tiennent la tête d'affiche et leur amour est légendaire parmi les lectrices des journaux illustrés. Pourtant, cet amour éclatant, provocant même, puisqu'il est matière à publicité et exhibition, est rongé comme un fruit abîmé. Au début de leur mariage, Maryse a trompé Lucien avec un de leurs camarades de Conservatoire, Antignac. Maryse a complètement oublié cet égarement de jeunesse. Lucien, lui, n'a jamais pu s'en débarrasser.

Les hasards d'un film tourné en province remet le couple en présence d'Antignac, qui est devenu le préfet du département. Antignac a une fille de 19 ans, Claude, qui rêve de débuter à l'écran. Pour cela, elle est prête à tout. Lucien le sait. Il se vengera sur la fille de son ancien rival de la blessure ressentie, et ressassée, depuis vingt ans. Le jeu de miroirs est mis en action.

En fait, il n'a pas cessé de fonctionner. Car, bien avant de retrouver Antignac, Cazarilh, don Juan quinquagénaire et infatigable, s'est appliqué, consciencieusement et sans relâche, à détruire les jeunes ménages passant à sa portée, poursuivant, à travers eux, son éternelle vengeance. Cécile, la femme de son assistant, ayant appris le rôle de miroir qu'elle jouait à son insu, en mourra de honte. Et il faudra ce drame, pour que le jeu cruel soit définitivement interrompu...

Cette pièce, où l'on retrouve toute l'ingéniosité et l'habileté scénique d'Armand Salacrou nous reste, cependant, étrangement... étrangère. Est-ce un excès de subtilité qui déconcerte ? Un manque de profondeur humaine des personnages, trop extérieurs, comme le monde dans lequel ils évoluent ? Peut-être. Elle est, pourtant, fort bien interprétée par André Luguet, Lucienne Bogaert et Maria Mauban, miroirs fidèles d'une œuvre sans doute trop riche en facettes...

La « profession » de Mme Warren est scandaleuse. Mais la pièce de Bernard Shaw le fut bien davantage, en son temps.
De cette auréole de scandale, que reste-t-il aujourd'hui ? Une pièce vivante, inégale, légèrement vieillotte, mais hautement colorée et divertissante. Si elle ne fait plus « penser », elle intéresse et au second acte — tout au moins — captive. Le débat se résume en quelques mots : Viviane Warren, lauréate du Concours Général (en mathématiques, s'ils vous plaît !) est une jeune personne promise au plus brillant avenir. Elle a reçu la meilleure éducation, elle a été élevée dans les meilleurs principes par une mère riche, généreuse, mais qu'elle ne voit que de loin en loin.
Mise en présence de cette mère quasi-inconnue, Viviane a brusquement la révélation de l'origine de cette fortune dont elle a vécu, elle-même, jusqu'ici, et fort largement. Mme Warren administre et surveille un certain nombre d'établissements très hospitaliers, disséminés dans diverses villes d'Europe judicieusement choisies. Viviane est effondrée. Elle veut rompre avec sa mère. Une discussion éclate. C'est la grande scène de l'acte II, évoquée plus haut. Deux conceptions opposées du rôle de la femme dans la vie s'affrontent. Pour Mme Warren, dont les débuts ont été obscurs et pénibles, l'honnêteté ne paie pas. La faute en est à une société mal construite. Pour réussir, la femme en est réduite à utiliser les armes que la nature lui a données. C'est à elle à s'en servir avec discernement. On comprend que Viviane, qui a grandi dans une atmosphère bourgeoise, affiche d'autres principes. La rupture avec sa mère est inévitable. Elle ne survient, cependant, qu'à la fin d'un quatrième acte assez inutile.
Malgré cette réserve, la soirée est plaisante. L'aspect social de *La Profession de Mme Warren* est fort atténué, non sa force comique. Le personnage même de Mme Warren est superbement campé et l'interprétation qu'en donne Valentine Tessier, après un début déconcertant et décevant, en souligne fort bien le caractère impétueux, parfois vulgaire, toujours humain. Emmanuelle Riva, Viviane, est sa digne partenaire ; rigide calculatrice, sensible toutefois. Leur opposition est parfaite.
Allons, cinquante ans après sa création, *La Profession de Madame Warren* est encore capable de faire... carrière !





RÉGISSEUR (Gabriel Gobin) : « *Bon, alors c'est décidé, on fonce? Bravo! J'aime ça.* »
(ACTE III, 1er tableau.)

EVE (Claire Gérard) : « *Fatiguée?* »
JULIA : « *Merveilleusement! Je finirai par y laisser ma peau. Tu es allée jeter un coup d'œil dans la salle?* »
(ACTE III, 2e tableau.)

QUELQUES SCÈNES DE « ADORABLE JULIA »

SPECTACLES DE PARIS

(Photos BERNAND.)



Emmanuelle RIVA et Valentine TESSIER dans *La Profession de Madame Warren* que présente le Théâtre de l'Athénée, dans une version nouvelle de Georges NEVEUX.



Lucienne BOGAERT et Maria MAUBAN se disputent l'amour d'André LUGUET dans *Miroir*, comédie dramatique d'Armand SALACROU, au Théâtre des Ambassadeurs.

l'Avant-Scène
JOURNAL DU THEATRE

Directeur général : Robert CHANDEAU

DANS LES NUMEROS RECENTS

Liste complète des 135 numéros sur demande

Envoi franco contre dix timbres à 15 francs par numéro

Dans notre numéro 139 :

LE MIROIR, d'Armand SALACROU, de l'Académie Goncourt. (Théâtre des Ambassadeurs).

ABONNEMENT ANNUEL (23 numéros, 50 pièces)
France et Union Française (couverture cartonnée) .... **2.600 fr.**
Autres pays : l'équivalent de 3.200 francs français
réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale
ENVOYEZ LE MONTANT DES ABONNEMENTS A :
L'AVANT-SCENE, 39, rue de Châteaudun, PARIS (IXe)
Téléphone : TRI. 88-78
par chèque, mandat ou C. C. P. PARIS 7353-00
POUR LA BELGIQUE, LE GRAND-DUCHÉ ET LE CONGO BELGE s'adresser à M. H. VAN SCHENDEL, 5, rue Brialmont, BRUXELLES
Abonnement : 390 francs belges. C. C. P. 2364-99
POUR LA SUISSE : Roger HAEFELI, 11, avenue Jolimont, GENEVE
Abonnement : 40 francs. C. C. P. 1.6390
POUR LE MAROC : LE MEUR, 7, cours Lyautey, RABAT
C. C. P. Maroc 374-32 Rabat
Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition

— Imprimerie Commerciale —
6, r. Gambetta, Le Mans. — 36.457

Prix : 150 francs
ETRANGER : **170 francs**

Le Directeur-Gérant :
A. SOREL DE NEUFCHATEAU